

Future Sex

Emily Witt

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

A person is lying on their back on a sandy beach, holding a smartphone in their right hand. The scene is bathed in a warm, orange-red light, suggesting a sunset or sunrise. A large, semi-transparent blue circle is overlaid on the center of the image, containing the text "FUTURE SEX" in bold, black, sans-serif capital letters.

**FUTURE
SEX**

Titre original : *Future Sex*

Éditeur original : Farrar, Straus and Giroux, New York

ISBN original : 978-0-86-547879-4

© original : 2016 by Emily Witt

All rights reserved

Date de publication originale : 2016

ISBN 978-2-02-134733-3

© Éditions du Seuil, mars 2017, pour la traduction française

www.seuil.com

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

À mes parents, Leonard et Diana Witt

TABLE DES MATIÈRES

Copyright

Dédicace

1 - Attentes

2 - Sites de rencontre

3 - Méditation orgasmique

4 - Cyberpornographie

5 - Webcams érotiques

6 - Polyamour

7 - Burning Man

8 - Contraception et reproduction

9 - Le sexe du futur

Remerciements

Note sur l'auteur

Attentes

Une femme célibataire, hétéro, qui venait de franchir la barre des trente ans. Voilà ce que j'étais en 2011, et j'imaginai encore que ma sexualité, en termes d'expérimentations, atteindrait son terminus en douceur, un peu comme le lent monorail de Disneyland glisse jusqu'au prochain arrêt. Là, je descendrais de la rame et me retrouverais nez à nez avec un autre humain, et nous resterions *ad vitam æternam* dans cette station nommée « futur ».

Je n'avais pas choisi d'être célibataire mais l'amour ne court pas les rues et il est rarement partagé. Sans amour, je ne voyais aucune raison de me fixer. Parce que c'est l'amour qui déploie les hommes et les femmes sur terre, l'amour qui les pousse à s'engager dans la durée. Pour ces raisons, mon entourage considérait l'amour comme une manifestation eschatologique, messianique. Mes amis affirmaient avec une ferveur religieuse qu'à moi aussi, ça arriverait, comme si l'univers nous le devait à tous, comme si personne ne pouvait y échapper.

Bien sûr, j'avais déjà rencontré l'amour. Et je savais combien j'étais démunie quand il s'agissait de l'attiser ou d'assurer sa pérennité. Malgré cela, je nourrissais l'idée que mon avenir serait le dénouement par défaut de ma sexualité, un destin plus qu'un choix. Cette vision iridescente flottait dans mon esprit, imperméable aux tumultes de mon expérience, telle une ligne d'arrivée cristalline. Mais je savais que l'amour n'arrivait pas à tout le monde et en vieillissant, je commençais à m'inquiéter – et si ça ne m'arrivait pas, à moi ?

J'avais quelqu'un pendant un an ou deux, puis je restais seule autant de temps. Dans ces périodes de creux, je couchais parfois avec

des amis. Au bout du compte, on avait tous couché les uns avec les autres. Les attirances naissaient et s'éteignaient assez facilement, et si, de temps à autre, nous assistions à une crise de folie passagère ou à une démonstration de souffrance, on peut dire que dans l'ensemble, ça roulait. Nos âmes papillonnaient dans les limbes, on se frôlait comme des feuilles mortes, attendant que résonnent enfin trompettes et cloches nuptiales annonçant l'accomplissement de la prophétie.

Le vocabulaire que nous utilisions pour décrire ces relations ne parvenait pas à les définir. Leur caractéristique principale était que nous les entretenions tout en restant seuls, mais personne ne savait trop comment nommer ce genre de rapports. L'expression « coucher ensemble » laissait entendre que nos échanges étaient dénués de cérémonie et de civilité. Le terme « amants » avait un petit côté désuet, sans compter que nos partenaires sexuels étaient souvent « juste des amis », à défaut de n'être « que des amis ». La plupart du temps, on disait qu'on « sortait ensemble », une expression qui valait aussi bien pour les plans d'un soir que pour les histoires de plusieurs années. Ceux qui sortaient avec quelqu'un étaient généralement célibataires, sauf quand ils *sortaient avec quelqu'un*. Le terme « célibataire » aussi avait perdu sa spécificité : il pouvait signifier « non marié », comme sur la déclaration d'impôts. Mais ne pas être marié n'impliquait pas forcément qu'on était célibataire puisqu'on pouvait être « en couple ». « En couple », dans ce cas, désignait un engagement provisoire. Il n'existait pas d'adjectif unique pour ça. « Petit(e) ami(e) », « compagne » ou « compagnon », tous ces vocables supposaient une forme d'engagement et ne s'employaient donc que dans des situations précises. Un de mes amis parlait d'une « non-ex » avec qui il avait entretenu une « non-relation » pendant un an.

Les rapports humains ont évolué, mais pas la langue. En continuant à utiliser ce vocabulaire, on se sentait déphasé. On rêvait de poser des mots sur ces relations, comme si la possibilité de les nommer les rendrait plus attrayantes et non juste familières. Certains risquaient quelques néologismes ; la plupart les évitaient. On en était arrivés là par hasard, pas par choix. En tout cas, personne ne prétendait qu'il s'agissait d'un « choix de vie ». Et personne ne prétendait qu'être célibataire à New York et vivre quelques expériences sexuelles sporadiques avec des amis constituait une « identité sexuelle » à part entière. Ma situation était temporaire,

pensais-je alors, elle prendrait fin lorsque l'amour arriverait dans ma vie.

L'année de mes trente ans, l'une de ces histoires s'est terminée. J'étais triste mais la tristesse ennuie tout le monde, moi y compris. Ayant déjà connu ce sentiment d'abattement, je me suis dit qu'il valait mieux tourner rapidement la page. J'ai repéré quelques types sur des sites de rencontre mais j'avais du mal à éprouver du désir pour de parfaits inconnus. Je préférais draguer des copains que je croisais dans des fêtes ou dans le métro, des mecs sur qui j'avais déjà fantasmé. Au cours de cet automne et de cet hiver-là, j'ai couché avec trois hommes et j'en ai embrassé un ou deux autres. Ces chiffres me paraissaient très raisonnables. Et puis je les connaissais depuis un petit bout de temps.

Je me sentais plus sereine avec des personnes avec qui j'entrais en contact directement, sans intermédiaire. Parfois pourtant, un de ces « non-petits amis » éveillait en moi des réactions obscures, dont mon téléphone se faisait l'écho. C'était une espèce de désir sans espoir de satisfaction, sans objet clairement défini. Je contemplais sur les écrans les points de suspension lourds de sous-entendus. Je disséquais méticuleusement les photos postées sur les réseaux sociaux. J'exhibais ma légèreté à grand renfort de points d'exclamation, d'émoticônes, de LOL et autres MDR. Je me forçais à ne pas répondre tout de suite. Je feignais d'être happée par le tourbillon d'une vie trépidante : j'étais bien trop occupée pour lire les SMS qu'on m'envoyait. Que je me laisse prendre en otage par mon téléphone et son armada de clichés me contrariait beaucoup, moi qui n'aspirais qu'à la bonne humeur et à la sérénité. Ce Noël-là, j'écumais toutes les soirées.

Pendant plusieurs mois, j'ai réussi à me convaincre que j'étais satisfaite de mon sort : l'illusion aura duré de l'automne au printemps de l'année suivante. Au mois de mars, alors que les arbres encore squelettiques commençaient à dégeler, un type m'a appelée pour me suggérer d'aller faire un test de dépistage des infections sexuellement transmissibles. On avait couché ensemble un mois plus tôt, quelques jours avant la Saint-Valentin. Je prenais un verre dans un bar près de chez lui. Je lui avais passé un coup de fil et il m'avait retrouvée. Puis on était rentrés chez lui à pied, marchant dans les rues désertes. Je n'étais pas restée dormir et je ne lui avais pas reparlé depuis.

Il était allé se faire dépister, me disait-il, parce qu'il avait

remarqué quelque chose d'anormal. Il attendait les résultats du labo mais son médecin suspectait une chlamydia. Il voyait une fille qui habitait sur la côte Ouest, à l'époque où on avait couché ensemble. Il lui avait rendu visite à la Saint-Valentin et elle était furax contre lui, évidemment. Elle lui reprochait de l'avoir trompée et lui se faisait l'impression d'un salaud que l'on châtiât pour avoir transgressé l'ordre moral. Il venait de lire « On Self-Respect », l'article de Joan Didion sur le respect de soi. J'ai éclaté de rire – c'était son plus mauvais article – mais lui ne rigolait pas. Je lui ai dit qu'il n'était pas une mauvaise personne, que lui et moi n'avions rien à nous reprocher. Cette parenthèse agréable ne méritait pas tant d'attention. Il n'y avait pas grand-chose d'autre à dire. Après avoir raccroché, je me suis allongée sur le canapé et j'ai fixé les murs blancs de mon appartement. C'était peu de temps avant mon déménagement.

De mon côté, l'affaire était classée mais quelques jours plus tard j'ai reçu un email accusateur d'une amie de l'autre fille. « Ton comportement me surprend, écrivait-elle. Tu savais qu'il allait rejoindre quelqu'un mais apparemment, ça ne t'a pas dérangée. » C'était la vérité : ça ne m'avait pas dérangée. Le fait qu'il allait « rejoindre quelqu'un » m'avait rassurée sur la nature fugace de nos relations, et je me souciais peu de l'aspect moral de la chose. « Je te conseille d'examiner ce que tu as fait à la lumière froide de ton regard d'adulte », écrivait encore ma correspondante avant d'ajouter un peu plus loin qu'il serait bon que je « cesse de me bercer de frissons illusoires » pour m'attacher à « peser sans complaisance les conséquences concrètes de mes actes bien réels ».

Le lendemain, dans la salle d'attente bondée d'un cabinet médical de Brooklyn, j'écoutais une femme médecin expliquer à un public captif et somnolent comment s'y prendre pour mettre un préservatif. Nous attendions que quelqu'un appelle notre numéro. Là, à la lumière froide de mon regard d'adulte, j'ai examiné ce que j'avais fait. On ne devrait pas sous-estimer le besoin de contact d'un célibataire. Cernée de tous côtés par d'autres New-Yorkais aussi imparfaits que moi, je me suis dit que bon nombre d'entre eux devaient avoir enfreint quelques règles de prudence élémentaire, comme moi. Parce qu'il ne fallait pas se leurrer : la plupart des gens présents dans cette pièce savaient utiliser une capote.

Le médecin ne se laissait pas démonter par les railleries. D'un ton

courtois, elle a répondu par la négative à une jeune femme qui lui demandait si les préservatifs féminins pouvaient se mettre « dans les fesses ». Au terme de son exposé et alors que nous attendions encore notre tour, les écrans fixés au mur diffusèrent en boucle des clips de prévention santé. Tournés dans les années 1990, ils montraient des gens aux vies aussi dissolues que la mienne – mais leur cas était aggravé par la coupe démodée de leurs jeans. Ces êtres imparfaits, quand on leur annonçait le diagnostic, fronçaient les sourcils, admettaient avoir eu une liaison et confessaient leurs fautes dans d'énormes téléphones sans fil. On voyait des hommes se draguer dans des bars en carton-pâte où une poignée de figurants faisaient semblant de papoter autour d'un verre tandis qu'une musique d'ambiance apportait à l'ensemble une note festive. On aurait dit un interminable film porno où la scène de cul n'arrive jamais. Puis ils se confessaient et parlaient de leurs expériences comme dans une émission de télé-réalité. Assis sur nos chaises, nous suivions leurs récits en attendant l'heure des prélèvements et des prises de sang. (L'un des types du bar gay avait une petite amie... et la gonorrhée. Il avouait à sa nana qu'il couchait avec des hommes et qu'il avait contracté une MST.) Ces vidéos ne condamnaient personne. Elles ne cherchaient pas non plus à démontrer qu'un adulte responsable devait nécessairement entretenir une relation amoureuse durable. Elles étaient honnêtes, c'est tout. Le gouvernement de la ville de New York proposait une vision technocratique de la sexualité.

Le gouvernement fédéral, lui, s'était fixé d'autres objectifs. Après ce fameux coup de téléphone, j'avais cherché « chlamydia » sur Google et j'étais vite tombée sur le site du Centre pour le contrôle et la prévention des maladies. Selon cette agence gouvernementale, le meilleur moyen d'éviter une infection à chlamydia consistait à « éviter tout rapport sexuel anal, vaginal et oral ou vivre une relation monogame réciproque et durable avec un partenaire ayant subi des tests de dépistage dont les résultats se sont révélés négatifs ». C'était une chimère défiant toute représentation, deux falaises séparées par un gouffre sans fond. L'allusion à l'abstinence s'accompagnait d'un rappel plus pragmatique concernant l'usage des préservatifs. J'utilisais généralement des capotes mais cette fois-là, je m'en étais dispensée et donc, je prenais des antibiotiques. J'ai reçu les résultats d'analyse quelques jours après ma visite au cabinet médical : je n'avais pas de

chlamydia. Aucun des deux ne l'avait.

Comme le gouvernement fédéral, je n'aspirais à rien d'autre qu'à « une relation monogame réciproque et durable avec un partenaire ayant subi des tests de dépistage dont les résultats se sont révélés négatifs ». Cela faisait même un bon bout de temps que j'en rêvais mais le miracle ne s'était pas encore produit. Et nul ne savait s'il se produirait un jour... En attendant, j'étais un simple individu parmi d'autres, incapable de décrire avec des mots la nature de ses relations sexuelles, lesquelles ne correspondaient en rien à ses idéaux moraux. Un sentiment d'appréhension commençait à s'installer : et si c'était ça, mon avenir ?

Le jeudi 12 avril 2012, je me trouvais à l'aéroport JFK, en partance pour San Francisco. Devant moi, dans la file d'attente, se tenait un homme d'affaires aux cheveux poivre et sel et au look très californien. Il avait une peau nette, le teint frais et hâlé de ceux qui respirent la santé. Il portait des lunettes en polymère dernière génération, un jean noir et des chaussures en éthylène-acétate de vinyle recyclé censées ne jamais sentir mauvais. Sa veste polaire, de bonne qualité, était d'une épaisseur incroyable et doublée d'un de ces tissus souples qui ne peluche pas. C'était le genre à s'autoproclamer minimaliste et à n'acheter que des produits extraordinairement bien faits et au design irréprochable. Sauf que la sacoche d'ordinateur du vieux beau était un truc cheap avec des pochettes en maille filet et des boucles en plastique, orné de l'inscription GOOGLE. La personne devant lui portait un T-shirt Google avec les têtes d'Ernest et Bart à la place des deux « O ». Et celle qui le précédait, un sac à dos Google.

Ce nom ne m'a pas quittée pendant toute la durée de mon séjour à San Francisco. Je l'ai vu brodé sur des poches de veste, décliné sur le thème des grandes villes américaines, gravé sur des gourdes en acier inoxydable, sur des polaires, sur des casquettes de base-ball... mais jamais sur les bus privés qui transportent les employés de la société vers leur campus de Mountain View où ils avalent des barres énergétiques aux baies de goji à la cafétéria et se baladent enveloppés comme des moines dans des manteaux Google avec des capes Google et des cornettes Google, cherchant leur chemin sur Google Maps, googlant les personnes qu'ils ne connaissent pas et chattant avec leurs amis sur Google, comme il m'est arrivé de le faire moi-même des

dizaines de fois par jour, au point que je voyais dans l'apparition récurrente du logo une provocation monopoliste.

Le jour de mon arrivée à San Francisco, je me suis arrêtée dans un café inondé de soleil, dans Mission District. J'ai bu un cappuccino et parcouru le *San Francisco Chronicle* qui traînait anachroniquement sur le comptoir. La Une était consacrée à une fusillade ayant eu lieu dans une université catholique d'East Bay et un peu plus bas, un autre titre annonçait une sévère répression fédérale sur la marijuana à usage médical. Pas très loin de moi, un type racontait son déjeuner au Googleplex. J'ai noté dans mon carnet : « Pilaf de quinoa à la canneberge ». Et ensuite, « coregasme ». C'était son autre sujet de discussion : ces femmes qui ont des orgasmes spontanés en faisant du yoga. La barmaid trouvait ça génial, que ce phénomène attire enfin l'attention, car elles étaient nombreuses à expérimenter ces orgasmes sans oser en parler. Cette époque-là était donc révolue.

Il fut un temps où les habitants de San Francisco passaient pour des ennemis du déodorant et du rasage superflu. En parcourant les rues, apercevant des ouvriers gays et des boutiques de sex-toys, il m'arrivait de songer que c'était ici que Harvey Milk avait été élu (et assassiné), ici que les saunas homos avaient essaimé (et fermé). Mais ce que je remarquais surtout, c'est que les San-Franciscains semblaient imprégnés d'onguents et de baumes aux plantes, lavés aux sels de bain et parfumés aux huiles essentielles qu'on trouvait dans les boutiques de Valencia Street. Quand il ne charriait pas des relents d'égout, l'air sentait la cire d'abeille, la lavande et la verveine. Les trottoirs de Mission étincelaient au soleil, la nourriture était délicieuse. Dans Hayes Valley, un glacier vendait des crèmes glacées à l'azote liquide. J'ai regardé ma glace prendre forme comme par magie dans un nuage de vapeur accompagné d'un crissement. Et pendant que se produisait ce petit miracle, la vie suivait son cours autour de moi : des mamans tenant à la main des mugs isothermes Google attendaient patiemment leur tour en discutant de leurs conseillères en allaitement. Sur la toile, pour détourner la peur du péché de coregasme, on livrait bataille contre le sucre et la farine de blé. « Le miel bio non pasteurisé, le beurre clarifié produit localement et le pain au millet et aux graines de chia ont eu raison de mes envies de gluten », annonçait sur les réseaux sociaux une amie de fac. « Bénies soient les céréales

d'autrefois. »

Le soir, je profitais de ma solitude pour déambuler dans la ville. Des bribes de sermons en espagnol s'échappaient des églises, ponctuées par le bourdonnement électrique du train BART qui filait en contrebas. La ville était un paysage onirique d'écrans luminescents et de fétichisme analogique, de sex-shops et de fruits à noyaux. Dans le bus ou au coin des rues, j'entendais les discours délirants de paranos qui voyaient un rapport entre les anciennes théories conspirationnistes et les nouvelles technologies. Moi aussi, j'ai commencé à voir des conspirations partout. Les trottoirs miroitants de Mission m'ont soudain fait penser à la poudre irisée de mon fard à joues. « Tiens, ce trottoir brille autant que mon Super Orgasme », ai-je pensé un jour – Super Orgasme étant le nom de mon blush. Ma trousse à maquillage se délectait des dogmes sexuels du moment : POUR ELLE & LUI, lisait-on sur l'étiquette de mon fond de teint sans paraben, comme si nous menions tous des vies pleines d'audace et de spontanéité, loin du conformisme et des châtiments. Ce jour-là, j'ai couru dans le Golden Gate Park où des oiseaux de proie gigantesques lorgnaient avidement des teckels au poil lustré. Des bans de cyclistes circulaient dans le parc, vêtus de shorts moulants Google.

L'amour libre à l'américaine découle d'une longue tradition d'expériences communautaires, de prophètes aux regards hallucinés et d'hérétiques enfermés derrière les barreaux. À l'époque, l'amour libre signifiait le droit de coucher sans procréer, le droit de coucher avant le mariage, et même le droit de refuser le mariage. Il symbolisait la liberté d'expression sexuelle pour les femmes et les homosexuels, une liberté absolue d'aimer, quels que soient la couleur, le sexe et la religion. Au ^{xx}e siècle, les idéalistes postfreudiens pensaient que l'amour libre engendrerait un nouveau modèle politique et signerait même l'arrêt de mort du concept de guerre. Quand j'entendais ces deux mots, « amour libre », je ne pouvais m'empêcher d'imaginer tous ces jeunes vibrant au son de l'acid rock, dans ce même parc, en 1967.

Dans l'univers de la science-fiction, l'amour libre représentait le futur. Le nouveau millénaire promettait des voyages dans l'espace, des modes de contraception infaillibles, des prostituées cyborg et une sexualité débridée. Et puis le futur est arrivé avec ses libertés nombreuses et nouvelles, et l'amour libre comme idéal est passé de mode. Nous étions libres d'expérimenter le coregasme, certes, mais les

hippies avaient fait preuve d'une grande naïveté : la science-fiction, par définition, n'existe pas. Le nombre croissant de liaisons extraconjugales avait généré de nouvelles raisons de se raccrocher aux repères traditionnels, des raisons nommées sida, déclin de la fertilité et fragilité des sentiments. Si je me préparais moi-même à vivre une parenthèse de liberté, je n'en programmais pas moins ma destinée monogame. Après les expériences ratées des générations précédentes, cela me semblait aussi légitime que de reconstruire un monument national baroque détruit par une bombe. Cette destinée m'était familière mais je ne remarquais pas qu'il s'agissait d'un ersatz, ni qu'une autre forme de liberté avait vu le jour – c'était un curseur clignotant sur un écran noir.

L'interface Google, d'une neutralité toute sympathique, donne sa bénédiction aux mots filtrés dans son vaste tamis. Sur Google, tous les mots, tous les styles de vie sont égaux. Le moteur de recherche a cette capacité de brouiller les frontières entre le normal et l'anormal. Les réponses glanées par ses algorithmes prouvent à chacun que d'autres pensent comme lui : plus besoin de rester seul dans son coin avec ses désirs bizarres – en réalité, il n'y a pas de désir bizarre. La seule attente à avoir en matière de sexe, c'est que l'amour nous guide vers la vie à laquelle nous aspirons.

Et si, justement, l'amour nous échappait ? La liberté sexuelle concernait désormais des personnes qui n'avaient jamais eu envie de bousculer les vieilles institutions, si ce n'est en exprimant leur solidarité avec ceux de leurs amis qui s'en chargeaient. Quant à moi, je n'avais rien demandé, et la perspective d'une liberté sexuelle totale ne me rendait pas heureuse pour autant.

Si j'avais décidé d'aller à San Francisco ce printemps-là, c'était parce que le décalage entre mes désirs et la réalité était devenu trop important. Je voulais m'imaginer un avenir différent, en phase avec ma liberté, et à cette époque, San Francisco était l'endroit où se dessinait le futur, ou du moins l'Amérique l'avait élue comme la ville de ceux qui croyaient encore à l'amour libre. Là-bas, on savait faire la différence entre famille et rapprochement sexuel de deux personnes. On croyait que les communautés parviendraient à briser la tradition monogame hétérosexuelle. On savait mettre un nom sur ses choix de vie et chaque acte prenait des allures de mouvement social. À San Francisco, les nouvelles technologies étaient un moyen de remodeler

la société, y compris les idées sur la sexualité. J'ai vite compris que l'attachement des San-Franciscains à la notion d'intention faisait toute la différence entre mon pessimisme et leur optimisme. Quand votre vie ne se conforme pas à une idée et que ce décalage vous mine le moral, jeter l'idée à la poubelle peut vous aider à vous sentir mieux.

J'aurais pu trouver ce genre de communautés à New York ou dans n'importe quelle autre grande ville des États-Unis. Je n'étais pas la première à utiliser la Californie comme prétexte. J'ai pris la côte Ouest et le journalisme comme alibis et j'ai étudié les différentes options qui s'offraient à moi. J'étais arrivée au point où l'idée de ne pas avoir exploré toutes les possibilités m'emplissait d'effroi. Mais si, à trente ans, le futur s'était produit tel que je l'avais imaginé, j'aurais abandonné mon enquête. J'aurais endossé le rôle d'épouse-monogame-qui-élève-ses-enfants et posté des photos sur les réseaux sociaux, comme autant de trophées destinés à la célébration collective. Quand j'ai commencé à explorer les multiples voies de l'amour libre, j'espérais encore rencontrer mon destin à mi-chemin : sur cette route plus qu'incertaine, j'aurais emprunté une bretelle de sortie qui m'aurait vite ramenée vers les espoirs confortables et les noms familiers.

J'étais tellement hypocrite. « Mais quelle est ta quête ? » me demandaient les libres penseurs, et j'en rirais plus tard avec mes amis.

Sites de rencontre

Je ne me suis jamais sentie très à l'aise seule dans les bars, mais j'étais à San Francisco depuis une semaine et il n'y avait pas de chaises dans l'appartement que je sous-louais, juste un lit et un canapé. Mes amis étaient mariés ou travaillaient tard. Un mardi soir, j'ai avalé une soupe de lentilles debout devant le comptoir de la cuisine. Je suis allée m'asseoir dans le canapé dans le salon vide et j'ai consulté les dernières actualités des réseaux sociaux à la lumière crue du plafonnier. Ce n'était pas une façon de vivre. Un homme serait allé dans un bar seul, ai-je pensé. Alors je suis allée dans un bar, seule.

J'ai choisi un tabouret au milieu du comptoir, j'ai commandé une bière, et j'ai rafraîchi le fil d'actualité sur mon portable. J'attendais qu'il se passe quelque chose. Plusieurs écrans retransmettaient un match de basket. Il y avait des banquettes en similicuir rouge, des guirlandes de Noël lumineuses et une barmaid. Un couple de lesbiennes se pelotait dans le fond de la salle. Près de moi, un type à lunettes qui devait avoir mon âge suivait le match à la télé. Lui étant l'unique homme seul, et moi l'unique femme seule, nous avons échangé un regard. Puis j'ai fait semblant de me concentrer sur l'écran à l'autre bout de la salle. Il m'a tourné le dos pour suivre la retransmission du match sur l'écran installé au-dessus des tables de billard. Au même instant, les joueurs ont applaudi.

J'ai attendu qu'on vienne me parler. Quelques tabourets plus loin, deux types ont éclaté de rire. L'un d'eux s'est approché pour m'expliquer pourquoi ils rigolaient. Il m'a tendu son téléphone et a montré du doigt un post, sur Facebook. J'ai lu et esquissé un sourire

forcé. Le type a regagné sa place. J'ai continué de siroter ma bière.

Avec une pointe de regret, j'ai songé à mon salon et à mon sofa recouvert d'un plaid en laine aux motifs navajos. Il y avait un poêle à gaz en fonte dans la cheminée. J'avais tourné les boutons de l'appareil et de la bouteille de gaz dans tous les sens sans réussir à l'allumer. La nuit, la pièce était aussi froide et pâle qu'un cadavre. Il n'y avait pas de télévision.

Reportant mon attention sur mon téléphone, j'ai ouvert l'application OkCupid, le site de rencontre gratuit. J'ai regardé si d'autres personnes dans le quartier étaient également en train de boire un verre seules. Dans cette rubrique baptisée OkCupid Locals, toutes les invitations sont rédigées à la première personne du pluriel, et à l'impératif :

« Fumons un joint et passons un peu de temps ensemble. »

« Allons bruncher, déjeuner, boire une bière ou autre et passons un samedi festif et sympa. »

« Allons voir Koyaanisqatsi au Castro et prenons un verre après. »

« Faisons connaissance et amusons-nous. »

« Mangeons un cookie. »

« Devenons amis et partons à la découverte du monde. »

Je n'ai jamais posté d'annonce sur OkCupid ; je préférais répondre à celles des autres. Ce soir-là, en faisant défiler l'écran, je suis tombée sur l'invitation laconique d'un type plutôt beau gosse. « Allons prendre un verre », avait-il écrit. J'ai consulté son profil. Il était brésilien. Je parle portugais. Il jouait de la batterie. « Les tatouages occupent une place importante dans la vie de mes amis et de ma famille », précisait-il.

Saisissant cette perche virtuelle, je suis allée boire un verre avec un inconnu. On s'est embrassés, on est allés chez lui, il m'a montré sa collection de plants de cannabis, on a parlé du Brésil. Ensuite, je suis rentrée chez moi. Je ne lui ai jamais reparlé.

Mon premier rendez-vous de ce type a eu lieu peu de temps après l'achat de mon premier smartphone, en novembre 2011. Tinder n'existait pas encore et à New York, mes amis utilisaient OkCupid : c'est donc sur ce site que je me suis inscrite. J'avais également créé un compte sur Match mais je préférais OkCupid, probablement parce que,

contre toute attente, je suscitais l'intérêt de nombreux utilisateurs sur ce site-là. Régnant en maîtres sur Match, les banquiers aux mâchoires carrées exhibant leurs photos de plongée sous-marine à Bali et leurs photos de ski à Aspen m'accordaient tellement peu d'attention que c'en était vexant. Le pire a été le jour où j'ai adressé un clin d'œil virtuel à un type dont la présentation disait : « J'ai une fossette au menton. » On le voyait en train de jouer au rugby ou torse nu sur le pont d'un bateau de pêche, tenant entre ses mains une daurade coryphène grande comme un tricycle. Il n'a jamais réagi à mon clin d'œil.

Mon pseudonyme sur OkCupid était « viewfromspace » et dans la rubrique « À propos de moi », j'ai écrit : « J'aime regarder des documentaires sur la nature et manger des pâtisseries. » J'ai répondu par la négative à toutes les questions suggérant un intérêt pour le sexe occasionnel. J'étais à la recherche d'un petit ami. En même temps, j'étais encore tellement accro à mon ex que j'étais prête à tout pour tourner la page. Apparemment, je n'étais pas la seule. Les utilisateurs dressaient allégrement la liste de leurs films préférés en croisant les doigts mais sous la surface chatoyante on devinait des eaux plus sombres. Derrière le profil même le plus léché se dissimulait une accumulation impressionnante de regrets. Heureusement, *Le Rouge et le Noir* était là pour me rappeler qu'un chagrin d'amour s'accompagne rarement d'un sentiment de sérénité libératrice. Ce qui me plaisait, d'un autre côté, sur ces sites de rencontre, c'est que les gens s'abordent sans intentions ambiguës. Avec une gradation dans la subtilité, bien sûr, du basique « T'es mignonne » au rédhibitoire « Salut toi, ça te dirait de venir chez moi pour fumer un joint et te laisser prendre en photo, nue, dans mon salon ? ».

J'ai constaté que les algorithmes me plaçaient dans le panel de ceux avec qui je sortais d'habitude – même classe sociale, même niveau d'éducation – mais à part ça, ils se révélaient incapables de prédire qui était susceptible ou non de me plaire. Sur Internet comme dans la vraie vie, j'attirais un nombre anormalement élevé de végétariens – alors que je ne suis pas végétarienne.

J'ai donné rendez-vous à un compositeur qui m'a invitée à écouter du John Cage à la Juilliard School. Après le concert, nous avons cherché le buste de Béla Bartók sur la 57^e Rue. Nous ne l'avons pas trouvé mais il m'a raconté que Bartók était mort d'une leucémie ici

même. On a parlé de notre cursus universitaire et des poèmes de Wallace Stevens ; on a découvert qu'on aimait tous les deux les romans de Thomas Pynchon. Malgré ces nombreux points communs, j'aurais donné n'importe quoi pour être ailleurs et tandis que nous buvions des bières dans un pub irlandais de Midtown, j'ai pensé à une dizaine de personnes avec qui j'aurais préféré écluser quelques verres ce soir-là. L'objectif demeurerait cependant de dénicher un petit ami et le candidat idéal ne se trouvait certainement pas dans mon entourage.

Lors de notre deuxième rendez-vous, nous sommes allés manger une soupe de nouilles japonaises dans East Village. J'ai écourté la soirée en me plaignant d'avoir eu une journée épuisante. Il m'a invitée à un concert à Columbia et m'a proposé d'aller dîner chez lui la prochaine fois. Après avoir accepté son invitation, j'ai annulé à la dernière minute sous prétexte que je ne me sentais pas très en forme. J'ai ajouté qu'à mon avis, nous avions fait le tour de notre relation.

Je l'ai blessé. Il n'a pas apprécié. À cause de mon annulation, m'a-t-il écrit, il avait « perdu énormément de temps à faire les courses et le ménage, et à préparer le repas alors qu'il aurait pu s'épargner tout ça, à quelques jours d'une échéance professionnelle... » À la manière de Pynchon, il usait et abusait des points de suspension. Je lui ai présenté des excuses puis j'ai décidé de ne plus répondre à ses messages. Pendant les mois qui ont suivi, il a continué à m'adresser de longs emails dans lesquels il me racontait sa vie et j'ai continué à ignorer ses messages, un peu comme s'il déversait sa tristesse dans un trou noir et que je l'incorporais à ma propre tristesse.

J'ai accepté un rendez-vous avec un menuisier ébéniste. Nous nous sommes retrouvés dans un café par un lumineux après-midi de février. Bizarrement, il s'est mis à neiger peu de temps après notre arrivée. Les flocons scintillaient au soleil. Le café était installé en sous-sol et nous avons pris place près d'une fenêtre soupirail, à hauteur de deux chihuahuas attachés à un banc sur le trottoir. Tremblant comme des feuilles malgré leurs petits manteaux matelassés, les bestioles nous observaient en mâchouillant leurs laisses. L'ébéniste m'a offert un café et a bu un thé dans un verre à bière.

Il m'a montré des photos de meubles qu'il avait fabriqués. Il était grand, avait des mains calleuses. Il était séduisant mais ses yeux bleus papillonnaient sans cesse autour de la pièce et il avait l'air de s'ennuyer. Au fil de la conversation, on s'est aperçus qu'on était nés

dans le même hôpital à Allentown, Pennsylvanie ; j'avais juste sept mois de plus que lui. À une autre époque, lorsque la religion, la famille et le village arrangeaient les mariages, on aurait peut-être été parents de plusieurs enfants. Au lieu de quoi, mes parents avaient traversé la moitié du pays quand j'avais trois ans, il était resté à Allentown jusqu'à l'âge adulte et maintenant on habitait tous les deux à Bedford-Stuyvesant, Brooklyn, et on avait trente ans. Il se décrivait comme un rebelle qui aimait son métier d'artisan autant qu'il avait détesté travailler dans un bureau. Après avoir vidé son verre de thé, il est allé aux toilettes, est revenu et a enfilé sa veste sans mot dire. Je me suis levée et j'ai fait de même. On a gravi l'escalier et là, sur le trottoir balayé par le vent de février, on s'est dit au revoir.

Le type que j'ai rencontré ensuite était coiffeur. « Enchanté, mademoiselle Space », avait-il écrit dans son premier message. Il est arrivé en retard à notre rendez-vous à Alphabet City – il avait dû s'occuper de clientes qui lui avaient réclamé des brushings à l'improviste pour leurs propres rencards. Des lames de sabres entrecroisées étaient tatouées dans son cou. Je lui ai demandé si ses tatouages avaient une signification particulière. Non, m'a-t-il répondu : ils ne voulaient rien dire du tout. De simples erreurs. Il a remonté ses manches pour me montrer d'autres erreurs. Quand il était adolescent, à Dallas, il avait laissé ses amis s'entraîner sur lui comme sur une toile vierge. S'il considérait ses tatouages comme des erreurs de jeunesse, il ne les regrettait pas pour autant. Le gamin qu'il avait été à seize ans se rappelait constamment à son bon souvenir en lui faisant un doigt d'honneur, m'a-t-il expliqué. « Tu crois que t'as changé ? raillait l'ado planqué derrière ces tatouages. Va te faire foutre, mec, j'suis toujours là. »

Les profils d'OkCupid, aussi soignés soient-ils, ne laissaient jamais présager ce que je découvrais invariablement dans les minutes qui suivaient ma rencontre avec un inconnu, à savoir que je n'avais jamais envie de coucher avec les types que je draguais en ligne. Dans la vraie vie, il est assez simple d'avoir des aventures juste pour le plaisir. On sympathise dans une fête, l'un propose à l'autre de se revoir. On se fixe un ou deux rendez-vous et on couche ensemble en connaissance de cause – on sait qu'on n'est pas amoureux et que notre relation « ne nous mènera nulle part ». Parfois, il nous arrive même de zapper les rendez-vous préliminaires. J'en ai conclu que mon abstinence sur

OkCupid s'expliquait par le fait que je considérais cette histoire de rencontres sur Internet comme un projet à part entière, une entreprise que je prenais très au sérieux, contrairement à ma véritable vie sociale. J'avais établi des critères que mes partenaires devaient obligatoirement remplir si je voulais envisager de coucher avec eux. La réalité s'est avérée tout autre : ces hommes avaient beau satisfaire haut la main tous mes critères de sélection, mon corps, lui, n'éprouvait pas le moindre petit frisson. Si nous avions malgré tout décidé de faire l'amour, ça aurait été par dépit et sens du devoir plus que par réelle envie, et aucun de nous n'était dupe. Si ces rencontres me donnaient l'impression de contrôler certains aspects de ma vie, coucher avec des hommes que je ne désirais pas vraiment me rappelait la futilité de mon entreprise : tenter de fabriquer de toutes pièces une relation amoureuse. Le sexe, quand il est le fruit de deux énergies qui se rencontrent, me fait vraiment du bien. *A contrario*, feindre d'éprouver quelque chose pour quelqu'un alors que c'est le néant total est encore plus déprimant que de rentrer seule chez soi.

Peu à peu, je me rendais compte que le corps est loin d'être secondaire. L'esprit a en réalité peu de secrets pour lui. La rencontre de deux corps qui ne parviennent pas à se révéler rapidement l'un à l'autre ne rime à rien. Avant le rendez-vous, les échanges épistolaires ne dévoilent que très rarement les véritables traits de caractère d'un homme : son humour, son tempérament introverti, ses angoisses, ses bonnes manières. Jusqu'à la rencontre des corps, le processus de séduction reste superficiel. Forte de ces constatations, j'ai résolu de ne répondre qu'aux abonnés affichant des profils concis. Un peu plus tard, j'ai même renoncé à les lire, me contentant de les survoler afin de m'assurer que les abonnés à OkCupid Locals savaient écrire correctement et qu'ils n'étaient pas d'extrême droite.

Toutefois, j'évitais toute allusion au sexe dans mon profil. J'écartais également les hommes qui rédigeaient des accroches à caractère ouvertement sexuel. Ce faisant, le site m'apparaissait comme une pièce bondée de gens qui se recommanderaient les meilleurs restos sans jamais détailler le menu. Non, pire : une pièce remplie de gens affamés qui parleraient plutôt de la pluie et du beau temps. Et si l'une d'elles se risquait à me proposer une tranche de pastèque, je la rembarrais sous prétexte qu'elle n'avait pas de parapluie. Le droit d'éviter toute allusion au sexe était inscrit dans les fondements

structurels des sites de rencontre les plus fréquentés. Ils avaient été conçus ainsi afin de ne pas effaroucher les femmes.

L'homme à qui l'on doit la création des sites de rencontre sur Internet tels que nous les connaissons aujourd'hui est né dans l'Illinois et s'appelle Gary Kremen. En 1992, Kremen, ingénieur informatique de vingt-neuf ans, fait partie des nombreux diplômés de la Stanford Business School qui gèrent leur propre entreprise d'édition de logiciels dans la baie de San Francisco. Gamin, le petit Juif rondouillard de Skokie se sent mal dans ses baskets, ce qui le pousse à se fixer deux objectifs quand il sera adulte : se marier et gagner de l'argent. En quête de l'âme sœur, il enchaîne les rendez-vous galants et prend vite l'habitude de composer les numéros surtaxés commençant par 1-900 – pas ceux du téléphone rose, ceux des petites annonces de rencontres publiées dans les journaux. Les lecteurs payaient alors 2 dollars la minute pour laisser un message vocal à la personne de leur choix. À force d'utiliser ce service, Keren doit s'acquitter de lourdes factures. Il se décrit lui-même comme une « espèce de loser », à l'époque. Un après-midi, alors qu'il se trouve à son bureau, une idée lui traverse l'esprit : et s'il créait une banque de données regroupant toutes les femmes célibataires du monde ?

Avec quatre associés, Kremen fonde alors Electric Classifieds Inc., société dont l'objectif est de créer une version en ligne de la rubrique des petites annonces, en commençant par les annonces dédiées aux rencontres. Ils dégotent des locaux dans le sous-sol d'un immeuble de South Park à San Francisco et déposent un nom de domaine : Match.com.

« LIAISONS SENTIMENTALES – AMOUR – SEXE – MARIAGE ET RELATIONS » : voilà ce qu'on peut lire sur le plan prévisionnel de l'entreprise présenté aux investisseurs potentiels. « L'entrepreneuriat américain a compris depuis longtemps que les gens sont prêts à déplacer des montagnes pour bénéficier de services dignes et efficaces dédiés à la satisfaction des besoins humains les plus profonds. » Par égard pour ses investisseurs, Kremen retirera finalement le mot « sexe » de sa liste de propositions.

Ce premier document jette déjà les bases du fonctionnement de la plupart des sites de rencontre en ligne. Les abonnés remplissent un questionnaire précisant le genre de relation recherché : « Conjoint, compagne/compagnon stable, partenaire de golf, compagne/

compagnon de voyage ». Puis ils postent des photos. « L'utilisateur peut choisir de se mettre en scène pendant ses activités préférées et dans des tenues différentes afin de donner une idée précise de sa personnalité et de son physique. » Le plan prévisionnel cite une donnée statistique selon laquelle 50 % de la population adulte sera célibataire d'ici l'an 2000. En 2008, 48 % des adultes américains n'étaient pas mariés, contre 28 % en 1960.

Electronic Classifieds avance que « la plupart des personnes se sentent plus libres lorsqu'elles échangent en ligne plutôt que face à face ». Kremen s'inspire des premiers « tchat rooms » et « forums de discussion », qu'un journaliste décrivait à l'époque comme « une version aseptisée des bars pour célibataires dans les années 1970 ». En ligne, « les personnes qui se rencontrent dans des salons de discussion surpeuplés ont tendance à créer leur tchat room privée où ils peuvent pratiquer le cybersexe, l'équivalent du téléphone rose par claviers interposés ». À l'époque, Internet occupe surtout les secteurs historiquement dominés par les hommes – l'armée, la finance, les mathématiques et l'ingénierie. À l'instar de ses prédécesseurs, le nouveau World Wide Web est vite taxé de misogynie. « Le meilleur des mondes interactifs demeure un club réservé aux hommes blancs », déplore en 1993 l'auteur d'un manuel intitulé *The Joy of Cybersex* (Les joies du cybersexe). « En aucun cas il n'est politiquement correct. »

Gardant à l'esprit qu'un site de rencontre hétérosexuel attire davantage d'abonnés s'il compte à peu près le même nombre de femmes que d'hommes, Kremen embauche une équipe de spécialistes en marketing 100 % féminine, dirigée par l'une de ses anciennes camarades de Stanford, Fran Maier. Celle-ci comprend vite que les femmes s'inscriront sur le site si elles y retrouvent les classiques rituels de la séduction et si celui-ci place le sexe au second plan. En admettant que les tchat rooms soient l'équivalent en ligne des bars pour célibataires, Match serait, selon Maier, « un restaurant gastronomique ou un club privé ». Dans cette optique, le site interdit les contenus et les photos à caractère sexuel explicite. Le questionnaire évolue : on y ajoute des questions concernant les enfants et la religion afin de donner l'impression que le site s'adresse aux personnes recherchant une relation durable, alors même que toutes sortes de rencontres peuvent se faire sur Match. À l'intention de ses utilisateurs, la rédaction publie un petit guide du « flirt en ligne », accompagné de

directives sur le bon usage des émoticônes. Des consignes de sécurité recommandent aux utilisatrices de fixer leurs rendez-vous dans des lieux publics et de ne jamais communiquer leur adresse à des inconnus. Toute allusion à l'horloge biologique y est proscrite : le site ne doit en aucun cas ressembler à un repaire de désespérés. Enfin, les expertes en marketing choisissent pour Match un bel habillage blanc immaculé et un logo en forme de cœur. Tout est fait pour rassurer les femmes – attirer les hommes n'a jamais été un problème.

Match a servi de modèle au secteur des sites de rencontre qui s'est développé en même temps que le Web. Les bases de données se sont multipliées et spécialisées pour s'adresser aux gens selon leur appartenance ethnique ou religieuse. Sont apparus par la suite les algorithmes et les techniques du *matchmaking* puis les sites de rencontre gratuits et enfin la grande époque du téléphone mobile. Quelle que soit la stratégie commerciale adoptée, tout site de rencontre désirant attirer un nombre égal d'hommes et de femmes devait préalablement s'assurer qu'une utilisatrice pouvait s'inscrire sans être obligée de s'exprimer sur ses préférences en matière de sexe. Plus un site ou une application s'appuyait sur les signifiants traditionnels du désir masculin hétérosexuel – photos de femmes en sous-vêtements, allusions ouvertes aux aventures sans lendemain –, plus les femmes fuyaient. Le jour où un groupe de hackers a dérobé les données des utilisateurs du site Ashley Madison (Slogan : « La vie est courte. Ayez une aventure. »), on a su que les femmes ne représentaient que 14 % des profils, soit la moitié du pourcentage annoncé par le créateur du site. Sur ce nombre, plusieurs milliers de profils se sont révélés être des *bots*, des robots informatiques programmés pour envoyer des messages aux hommes.

C'est dans ce secteur des rencontres en ligne que j'ai découvert le fameux concept marketing de l'« endroit propre et bien éclairé ». Totalement déconnectée de son origine – il s'agit en effet du titre d'une nouvelle d'Ernest Hemingway qui se déroule dans un bar, en Espagne –, cette expression revient souvent dans la bouche des commerciaux dès qu'ils évoquent un « environnement pensé pour les femmes » et leur sexualité. Sur le Net, nettoyer et éclairer un endroit signifie généralement éliminer tout contenu pornographique ou sexuellement explicite. « Un endroit propre et bien éclairé », c'était aussi le slogan du premier sex-shop féministe Good Vibrations, situé à

San Francisco. Dans cette boutique pionnière, godemichés et vibromasseurs sont débarrassés de leurs emballages outrageusement pornographiques et disposés le plus sobrement possible sur des socles et des présentoirs, tels des objets d'art. Au début, l'idée était de proposer une réappropriation de la sexualité, bulle dépouillée de toute connotation face au spectre rampant des cinémas pornos des années 1970, des jacuzzis, des bars pour célibataires et des stars du X camées au Quaalude et violées. Mais le concept fonctionnait tout aussi bien à l'époque des photos de bites indésirables et des « Rencontrez dans votre région des célibataires sexy qui veulent baiser tout de suite ! ». Sur les sites de rencontre, l'endroit propre et bien éclairé fait référence à un environnement non sexuel où l'on aborde des personnes avec qui on couchera peut-être. Certaines femmes ne sont pas prêtes à reconnaître qu'elles se sont inscrites sur OkCupid avec une idée derrière la tête, encore moins pour satisfaire des désirs d'ordre sexuel. Les sites ont donc tout intérêt à afficher un enthousiasme le plus anodin et le plus neutre possible. Sam Yagan, l'un des fondateurs d'OkCupid, m'a expliqué que la gratuité du site avait eu cet avantage inattendu qu'il avait permis aux femmes de se persuader qu'elles ne recherchaient pas réellement de petit ami. « Elles font style : "Oh, j'ai rencontré un mec sur OkCupid alors que je ne m'étais même pas inscrite pour ça." Bien sûr, c'est ça... » Yagan a levé les yeux au ciel avant de poursuivre : « À peu près un tiers des emails de satisfaction envoyés par des femmes précisent qu'elles ne s'étaient pas inscrites pour trouver un mec. » Et la satisfaction, bien sûr, c'est l'amour. Selon Christian Rudder, l'un des cofondateurs du site, le nombre d'utilisatrices hétérosexuelles à avoir expressément déclaré rechercher des relations sexuelles occasionnelles est spectaculairement bas – 0,8 % seulement – rapporté aux 6,1 % d'hommes hétérosexuels, 6,9 % de gays et 7 % de lesbiennes.

Les sites de rencontre réservés aux hommes appliquent une stratégie commerciale radicalement différente. Les créateurs de Manhunt, par exemple – ce service de téléphone rose passé sur Internet en 2001 est devenu l'une des premières plateformes de rencontres gay –, se sont vite aperçus que dans cet univers d'hommes intéressés par d'autres hommes, la profession et le parcours universitaire des utilisateurs sont des informations totalement accessoires. Ce qui compte, c'est d'abord et avant tout l'attrance

sexuelle et les échanges explicites.

« Un site tenu par des hétéros ne répond pas aux attentes des homosexuels, observe Jonathan Crutchley, cofondateur de Manhunt, dans une interview de 2007. Dans les questionnaires de ces sites-là, une femme qui cherche à se marier demandera aux hommes leur salaire, s'ils veulent des enfants, etc. Ce sont des questions ridicules. Un homo se fiche complètement de ton salaire et de ton désir d'enfants. Ce qui l'intéresse, en revanche, ce sont tes attributs physiques ; ils veulent voir des photos, ils veulent savoir ce qui t'excite. » Non pas que ses clients n'aient pas envie de relations durables ou qu'ils ne souhaitent pas fonder une famille, précise encore Crutchley. C'est ce que désirent la plupart d'entre eux, en réalité. La différence entre ces deux approches réside dans le processus d'évaluation. Pour un grand nombre d'hommes, le sexe possède une valeur intrinsèque ainsi qu'un système de mesures quantitatif, totalement indépendants des critères qui permettront de déterminer si on a envie de vivre avec une personne et d'adopter des enfants avec lui. L'attraction sexuelle n'a rien d'une formule chimique hasardeuse et mystérieuse, au contraire : on peut la rechercher, et on peut la décrire avec des mots. Les envies sexuelles ne sont pas d'indicibles ramifications de l'imagination : elles peuvent être désignées par un nom. À l'inverse, quelqu'un comme moi croit que si l'on prend du plaisir à aller au musée avec un homme, le désir naîtra naturellement, sans nécessité d'en parler.

En mars 2009, Grindr, une application de « découverte sociale », invite les hommes à « trouver gratuitement des mecs gays, bi ou curieux, près de chez soi ! ». Quand on l'utilise sur son mobile, l'application fournit une grille de géolocalisation privilégiant la proximité. Parmi les profils des utilisateurs, on trouve aussi bien de simples photos de torsos nus accompagnées d'un pseudo que des portraits d'hommes souriants et habillés, donnant leur véritable identité. Il est interdit de se dénuder intégralement sur les photos de profil, en partie pour se conformer aux règlements des plateformes de téléchargement, mais les utilisateurs peuvent échanger des photos plus suggestives lorsqu'ils entament une conversation. New-Yorkais de trente-deux ans, Joel Simkhai, fondateur de Grindr, explique que l'application consiste davantage à tisser des liens au sein d'une communauté qu'à assouvir des besoins sexuels. Il en a imaginé le

concept pour savoir qui était gay dans son entourage et 67 % des utilisateurs déclarent s'en servir pour se faire des amis. D'un autre côté, le site s'appelle Grindr. *The New York Times* en parle comme d'une « appli plans cul ». Il est assez logique, je suppose, qu'une conversation qui débute par « T'es bien monté ? » se conclue par un rapport sexuel anonyme tandis qu'un « Salut, ma belle, t'es prête pour le week-end ? » évoque plutôt deux pailles plongées dans un milkshake et, plus tard, un échange de bagues de fiançailles. Je crois que c'est l'histoire qu'on aime se raconter.

Avant que Grindr ne nous initie aux nouveaux modes d'utilisation de l'iPhone, les rencontres sur Internet avaient opéré avec succès une importante mutation technologique, sans pour autant briser les grands mythes de l'histoire d'amour. OkCupid offrait tout simplement une autre manière d'obtenir des rancards. Avec Grindr est née l'idée qu'on pouvait admirer des abdos à l'écran et, aussi sec, se retrouver dans le lit de son voisin – et cette idée même pose question. Devait-on vraiment procéder ainsi ? Ma réponse était non, bien sûr que non. Je ne pouvais m'empêcher d'y voir un risque d'agression sexuelle et de MST. L'idée, pourtant, me plaisait bien : que nos téléphones émettent des signaux satellites révélant l'existence de personnes connectées à quelques mètres de chez nous me réjouissait vraiment. J'aimais l'idée que tous les inconnus d'une même ville puissent sortir de leur isolement. J'avais hâte que la catégorie de population à laquelle j'appartenais puisse en bénéficier, mais je n'étais pas dupe : je n'avais pas assez de cran pour en tirer tous les avantages. Je n'étais pas la seule à attendre : sur le Web, pas mal d'articles spéculaient sur l'arrivée d'un « Grindr pour hétéros » ou d'un « Grindr pour lesbiennes ». Il se dégageait de ces débats un vague espoir et même ceux qui s'inquiétaient de cette « culture plan cul » croyaient au pouvoir d'un téléphone ou d'un ordinateur portable équipé d'un GPS qui affranchirait sexuellement les femmes, comme si la technologie finirait par nous libérer de nos peurs et de nos superstitions. Un souffle d'optimisme a remplacé la consternation causée par le « déclin du romantisme ». Nous croyions en l'avènement d'une société nouvelle dans laquelle chaque femme serait capable d'éprouver un sentiment d'appartenance sexuelle en activant une application sur son téléphone le vendredi soir. Même les critiques professant que la technologie bouleverserait tout étaient empreintes d'idéalisme.

En 2011, Joel Simkhai a lancé cette application tant attendue. Blendr n'a pas eu le même succès que son homologue gay. À partir du moment où tout le monde y a eu accès, le site a cessé de remplir sa fonction initiale, à savoir proposer un moyen d'entrer en contact avec telle ou telle communauté. Pire : lorsque les utilisateurs commençaient à échanger et qu'un homme avait la mauvaise idée d'envoyer une photo de son pénis, les femmes désinstallaient aussitôt l'application.

Tinder a vu le jour un an plus tard. Cette application de rencontres au sens large reproduit à de nombreux égards l'interface de Grindr. Les photos des utilisateurs localisés dans une même zone géographique apparaissent sur l'écran, simplement assorties d'une phrase d'accroche, de leur nom et de leur âge. En fonction de ses goûts, on fait glisser les profils à gauche (non) ou à droite (oui). Une sorte de Grindr pour hétéros sauf que cette application se revendique comme « un endroit propre et bien éclairé », d'où son succès. La charte graphique est sobre et les animations sont rigolotes. Les extraits de conversations sont parsemés de points d'exclamation et l'authenticité des profils est garantie par la nécessité de les relier à Facebook. Afin d'éviter une profusion d'images indésirables, l'appli ne permet pas aux abonnés d'échanger des photos. Les utilisateurs peuvent s'envoyer des messages à condition de s'être mutuellement placés à droite pour « matcher ». Les créateurs de Tinder appellent ça le système de la « double validation ». Ces derniers réfutent toute analogie avec Grindr et refusent aussi de reconnaître que leur application vise à faciliter le sexe récréatif. « Les filles ne fonctionnent pas comme ça », a déclaré un jour Sean Rad, ajoutant que les personnes mariées pouvaient également recourir à l'appli pour « trouver des partenaires de tennis ».

Je n'avais pas l'impression que les femmes hétérosexuelles avaient un fonctionnement si différent de celui des gays. Je voyais pourtant se profiler deux cultures tenant des discours distincts sur ce qu'il convenait de faire ou pas, avec des différences notoires dans la manière de se présenter aux autres. Telle était l'idée véhiculée par Grindr. Et cette idée, Tinder l'avait modifiée pour l'appliquer aux conceptions de la bienséance d'une autre culture. Les codes de ces deux mythologies sont très ordinaires : fond d'écran noir contre fond d'écran blanc ; photos de certaines parties du corps contre photos de personnes en train de pratiquer leurs activités préférées. Deux batteries de symboles et de signes pour un même dénouement : deux

personnes réunies dans une pièce, livrées à elles-mêmes.

Bien sûr, j'avais pas mal d'amis qui étaient tombés amoureux sur le Net. Pour eux, les nouvelles technologies avaient été un couloir lumineux et plein de sens. Sans détours ni chemins de traverse, ils y étaient entrés seuls et en étaient ressortis en couple. Je me sentais pour ma part plus proche de ceux qui n'avaient pas trouvé l'amour, et plus particulièrement de ceux qui reconnaissaient que ces longues périodes de drague en ligne les maintenaient à l'écart d'une monoculture ontologique impossible à décrire ou nommer. J'étais de ceux qui se rendaient systématiquement seuls aux fêtes de famille et autres mariages et savent qu'ils incarnent une catégorie de population hors de l'histoire. Pourtant nombreuse, cette catégorie ne parvenait pas à se reconnaître en tant que telle et ne revendiquait aucune identité sexuelle.

En proposant de nouvelles voies vers une certaine forme de liberté, ces outils technologiques ont révélé notre manque d'exigence. En théorie, j'avais le droit de me comporter comme j'en avais envie. Légalement, rien ne m'empêchait de me déguiser en bonne sœur et de me faire fesser par un type en costume de pape. Je pouvais regarder une starlette du X se déhancher en me masturbant avec un vibro à piles. Je pouvais aborder un inconnu sur le Net, lui donner rendez-vous à l'entrée nord du Woolworth Building, lui dire que je ne me manifesterai et ne le suivrai chez lui pour aller baiser que s'il venait avec trois ballons Disney. Je pouvais faire toutes ces choses-là sans être montrée du doigt, emprisonnée, ni lapidée sur la place publique. Je n'ai rien fait de tout ça. Ma retenue n'était pas seulement alimentée par des principes de « prudence » sexuelle (d'autant que la plupart de ces principes ne sont que des prétextes qui procurent aux femmes une pseudo-impression de contrôle dans un monde où la violence est imprévisible). Mon évitement du sexe se construisait plutôt sur une équation, une relation d'échange autour de laquelle s'organisait mon système de pensée. Je voyais le sexe comme une soupape chargée de modérer les conditions climatiques de ma bulle existentielle avec une corrélation négative entre le nombre de personnes avec qui je couchais et la probabilité pour moi de rencontrer l'amour. Être sexuellement prudente signifiait que je recherchais « quelque chose de sérieux ». Multiplier les rapports sexuels signifiait que je privilégiais les caprices de l'instant au détriment d'un engagement sur le long

terme, engagement plus noble et plus transcendant. J'assimilais promiscuité à jeunesse, je considérais les relations monogames durables plus adultes et ça me semblait déprimant de coucher à tout va pendant des années. La nature arbitraire de ces corrélations ne m'avait jamais frappée.

Même si j'étais convaincue que je finirais par rencontrer quelqu'un un jour, je continuais à me perdre en conjectures sur les raisons de ma solitude. Les livres et les magazines me fournissaient une enquête ininterrompue et détaillée sur les causes du malaise féminin. Aux quatre coins de l'Amérique, des femmes se demandaient où était passée la vie dont elles rêvaient petites et si sa disparition était due à des changements matériels profonds ou si elles étaient personnellement responsables de cette situation. La théorie obsolète de la femme malchanceuse qui n'aurait pas rencontré « le bon » ne leur suffisait plus. Dans les livres, les auteurs exhortaient les femmes seules à « se poser », quitte à épouser un prétendant qui ne leur plairait qu'à moitié ou à accepter « qu'il ne soit pas si amoureux que ça ». Cette littérature leur conseillait de changer d'attitude, les incitait à respecter les « règles », ou à rester distantes parce que « les hommes aiment les salopes ». Un autre courant de pensée rassurait les femmes, les déculpabilisait – le problème, c'était Internet : le porno encourageait une sexualité agressive et sans amour, quand il ne dépouillait pas les hommes de leur virilité. Le « marché » des sites de rencontre transformait les humains en biens de consommation et les submergeait sous le choix. Des journalistes prétendument sociologues expliquaient aux femmes que l'ère postféministe était profondément déstabilisante sur le plan sociétal, que la répartition des rôles entre les deux sexes était pour le moins confuse. Cette littérature peut avoir son utilité. Elle prend acte de la situation – mais ne propose jamais de solution.

Au lieu de ça, ces théories réduisent la vie des « femmes d'aujourd'hui » à un unique scénario peu réjouissant. Cela débute par un constat : dès le lycée, la technologie gâche tout, les adolescentes ont assimilé l'éjaculation faciale et l'épilation intégrale du maillot, les fellations ont remplacé les baisers sur la bouche et les filles postent des photos de leurs seins aux garçons, histoire d'être « populaires ». Ces jeunes filles entrent à l'université où, après avoir d'abord cru que coucher avec un garçon était la garantie d'une relation monogame

durable, elles connaissent leur première déception, et finissent par se dire qu'il vaut mieux « essayer de ne pas s'attacher ». N'ayant plus l'intention de trouver l'amour, poursuit l'histoire, les filles recherchent le sexe et l'amour ne se présente jamais à elles. Elles atterriront ensuite à New York, Dallas ou Chicago où les hommes ne paient plus l'addition et où le romantisme se résume à une avalanche de SMS envoyés à deux heures du matin sous l'emprise de l'alcool. Les hommes sont des dilettantes apathiques tandis que les femmes, silhouettes sculptées dans les clubs de gym, mènent des carrières fulgurantes. On conseillera alors à notre héroïne déboussolée de renoncer au sexe – dans quel but, l'histoire ne le dit pas clairement. Plus elle avance en âge, plus les articles relatent des témoignages pleins de regrets : celle qui a cru, à un moment de sa vie, que se marier jeune entraverait sa carrière professionnelle s'inquiète désormais pour son potentiel de séduction et sa fertilité, comme si chaque femme âgée de vingt-cinq à trente ans était obligée de choisir clairement entre travail et famille. Fatiguée d'attendre qu'un homme veuille bien s'engager durablement, la femme de quarante ans a recours à la science pour faire un bébé toute seule. Les enfants symbolisent l'accomplissement d'un destin merveilleux, bien que les femmes mariées et mères de famille aient l'air extrêmement occupées et malheureuses, qu'elles souffrent au travail et qu'elles aient perdu tout intérêt pour le sexe. Le scénario de la vie conjugale se termine par un diptyque flou, avec d'un côté des hommes politiques trompant leur femme vieillissante et de l'autre des couples heureux s'adonnant au jardinage et au fitness et commentant les émissions télévisées pendant le dîner. Les chercheurs travaillent d'arrache-pied à l'élaboration d'un médicament destiné à réveiller la libido des femmes mariées qui, bien qu'amoureuses de leurs époux, ne les désirent plus.

Ces histoires n'en forment qu'une seule qui décrit une longue série de menaces contemporaines visant « la relation monogame » – un idéal qui réussit l'exploit d'inclure toutes les formes de sexualité féminine. La seule manière pour une femme de ne pas égratigner cette représentation de l'amour consiste à dire non au sexe, à ne jamais se plier au désir masculin et à ne jamais exprimer un intérêt sexuel outrancier pour les nouveaux vecteurs de l'image et du texte. Les critiques déplorent la chose suivante : imaginons un monde inspiré des fantasmes d'un jeune homme, celui-ci serait régi par les mêmes règles

et codes éthiques en vigueur sur un campus universitaire. Les hommes n'attendaient rien de plus du sexe que le sexe à proprement parler. Les femmes en revanche voyaient plutôt le sexe comme une relation à l'intérieur de laquelle deux individus avaient des rapports sexuels, une sorte de structure qui abritait de tels ébats. Les jeunes hommes recherchaient apparemment tous la même chose – des rapports nombreux, éventuellement avec des partenaires différentes –, et ce consensus n'avait pas de corollaire féminin. Aucun site ne demandait : « Quel genre de relations sexuelles désirez-vous ? » À partir du moment où une femme craignait que sa sexualité puisse compromettre son avenir, il lui était difficile de formuler ses désirs, voire de décrire en termes explicites à quel genre de relation sexuelle elle aspirait. Chaque expression du désir sexuel posait la question d'une fausse prise de conscience : on reprochait aux femmes de « se comporter comme des objets », d'« accepter des pratiques dégradantes » ou encore de « céder sans réfléchir aux pressions contemporaines ». On les accusait de succomber à la « pornographisation de la société », de modifier leur corps pour plaire aux hommes. Au lieu de suivre les impulsions naturelles d'une jeune personne audacieuse, une femme « adoptait le comportement sexuel du type le plus opportuniste du campus » ou bien « travestissait son désespoir en liberté ». Une fois mariée, une femme devenue échangiste préférait s'accommoder des désirs de son mari volage plutôt que d'agir de sa propre volonté. Une femme ne pouvait même plus tailler une pipe sans entendre une voix dans sa tête lui murmurer qu'elle était « manipulée ».

J'ai remarqué que certaines théories étaient communément admises, voire développées dans des ouvrages de déterminisme biologique comme *Les Secrets du cerveau féminin* de Louann Brizendine. Elles stipulaient que le bonheur d'une femme réside nécessairement dans la monogamie qui lui permet de s'épanouir pleinement sur le plan sexuel, et que ce genre d'engagement lui procure à la fois liberté et sécurité. Ce courant de pensée m'obligeait à endosser un rôle sexué que je n'appréciais pas. Si l'on met en doute toutes les expressions féminines d'une sexualité libre, on admet du même coup que les hommes sont les seuls guides dans les relations sexuelles. On accorde rarement à la femme le rôle de l'héroïne séductrice. Lorsqu'une femme vit une histoire purement sexuelle, on dit qu'elle succombe au sujet souverain. Si ces aventures sans lendemain ne la comblent pas, c'est

bien la preuve qu'elle s'était bercée d'illusions en pensant que ça la rendrait heureuse, et qu'il ne s'agissait pas simplement de mauvaises expériences. Le désir sexuel masculin est une constante écrasante, guidée par un impératif chimique. Le désir féminin est soit une concession, soit une forme d'apprivoisement dont l'aboutissement n'est pas tant de séduire que de capter l'intérêt d'un homme. Quelle conception stupide, quand on sait que la force pure du désir sexuel n'est pas fiable pour deux sous. Le sexe occasionnel, désormais accessible à toute femme qui assume son intérêt pour cette pratique, passera toujours après l'amour, aussi rare que précieux. Très peu de personnes remettent en cause la valeur et l'attrait d'un tel dénouement. Je ne les remettais moi-même pas en question.

C'était le caractère naturel de la relation durable, son côté supposé inéluctable, son confort inégalé et sa respectabilité, qui causaient tant de tourments aux femmes de mon entourage. Nous étions nombreuses à nous sentir à la fois en droit de la réclamer et incapables d'y accéder, que ce soit à cause de cette débauche de technologie, de notre configuration morale et de l'absence de rôles sexués clairement définis. Contrairement à l'école ou au travail, la somme des efforts et des réflexions engagés pour parvenir à nos fins ne produit pas de résultat corrélatif car celui-ci dépend du comportement et du bon vouloir d'un autre genre de personne. « Il est angoissant [pour une femme] d'assumer l'entreprise de sa vie », écrit Simone de Beauvoir dans *Le Deuxième Sexe*, paru pour la première fois en 1949. Plusieurs décennies plus tard, le constat reste d'actualité : renoncer à l'idée de la relation équivaldrait à se draper d'une extraordinaire autosuffisance. Se débarrasser de cette relation idéale pour se déclarer autonome, traiter le désir sexuel comme une force qui donne du sens à la vie plutôt que comme un moyen d'atteindre un objectif structurel irait à l'encontre de toutes les promesses de bonheur absolu brandies par la plupart des religions et mises en scène dans tous les *happy ends*.

J'avais beau écarter les livres et les articles qui expliquaient les conséquences d'un simple rapport sexuel, ils colonisaient mon esprit. L'expérience montrait que l'amour n'arriverait pas plus vite si je renonçais au sexe mais je lisais partout que les femmes doivent choisir entre le sexe occasionnel et les relations durables. J'ai découvert une théorie « économique » du sexe qui dit que si les femmes rendent le sexe plus accessible (peu importe qu'elles en aient envie), il a moins

de prix. Les hommes, eux, doivent « en faire moins » pour satisfaire leurs désirs. « Elle lutte contre lui afin de défendre son autonomie, et elle combat contre le reste du monde pour conserver la “situation” qui la voue à la dépendance », écrivait Simone de Beauvoir. « Ce double jeu est difficile à jouer, ce qui explique en partie l'état d'inquiétude et de nervosité dans lequel quantité de femmes passent leur vie. »

Une de mes amies new-yorkaises avait choisi, à vingt ans, le sexe occasionnel. À New York, rien de plus simple : elle allait prendre un verre avec une bande de potes dans un bar et quand ils partaient, elle restait. Un peu plus tard, elle s'est installée dans une ville plus petite, où les bars fermaient plus tôt. Obligés de se déplacer en voiture, les gens buvaient moins. Elle s'est rabattue sur Internet.

Sur OkCupid, beaucoup d'hommes se disaient intéressés par une relation éphémère et pourtant, les histoires se terminaient souvent mal : c'était, après tout, un site de rencontre et mon amie ne voulait pas entendre parler de sentiments, elle désirait juste des rapports sexuels intenses et satisfaisants. Elle a commencé à consulter les petites annonces de « rencontres occasionnelles » publiées sur Craigslist. Elle se connectait le soir et répondait aux annonces. Elle avait établi un protocole : d'abord, un échange de photos. Puis un appel téléphonique. C'est une fille intelligente qui sait ce qu'elle veut et ces traits de caractère ont joué en sa faveur dans ce genre de relations. Au cours de la discussion, elle énonçait une liste de règles à respecter. Elle voulait connaître le vrai nom de son partenaire. Elle précisait que tout ce qu'ils feraient ensemble serait consenti et que si elle disait « non » ou qu'elle décidait d'arrêter, le rapport prendrait fin. Ils utiliseraient des préservatifs. Si le contact passait bien et qu'il acceptait ses conditions, elle irait chez lui. Il l'attendrait à l'extérieur, puis ils rentreraient et ils coucheraient ensemble. Elle était consciente de tous les risques.

Les rencontres étaient parfois déprimantes, mais même les pires lui donnaient des choses à raconter. Quand tout se passait bien, elle vivait des expériences sexuelles intenses. Certains utilisateurs de Craigslist, adeptes de sexe récréatif, étaient selon elle d'excellents coups au lit. Il existait des personnes très expérimentées, pour qui le sexe était une fin en soi, et qui manifestaient une fascination et un intérêt ardents pour le corps et pour le plaisir.

J'en ai reparlé avec mon amie plus tard, quand elle a eu trente ans. Elle recherchait davantage une relation monogame. Je lui ai demandé ce qu'elle avait retiré de ses expériences sexuelles initiées sur Internet. Elle avait d'abord appris que les hommes répondaient toujours oui à ses désirs de sexe sans engagement. Ils étaient ravis de sa disponibilité et lui disaient à quel point ils la désiraient. Ces déclarations n'étaient pas, contrairement à ce qu'on avait peut-être voulu lui faire croire, des paroles en l'air pour la remercier de s'offrir librement (ou, comme l'avait un jour souligné une autre amie : « Pas librement, mais plutôt gratuitement ! »). Elle avait appris que même si elle ne rencontrait jamais le grand amour, elle trouverait toujours quelqu'un qui aurait envie de coucher avec elle. Elle se sentait mieux dans sa peau et dans son corps, avait gagné en assurance, était mieux armée pour expérimenter le jeu de la séduction traditionnel où règne toujours l'idée qu'on ne couche pas avant d'avoir perçu le signal d'un engagement émotionnel. Lorsqu'une femme recherche un partenaire sexuel, et non un partenaire tout court, les rôles sont inversés. C'est elle qui a le choix ; les hommes s'empressent de lui répondre. Ces constats l'emportaient sur ce qu'elle considérait comme des inconvénients : les rencontres glauques, la perspective que ses futurs partenaires devraient composer avec son expérience sexuelle, les risques. Mais elle admettait aussi volontiers : « Maintenant, j'assume vraiment au lit. » Ce qui voulait dire, je suppose, qu'elle s'était débarrassée de l'idée selon laquelle le plaisir sexuel est un accident chimique, aussi rare que l'amour.

Je ne me suis jamais sentie suffisamment en sécurité pour rechercher des plans cul sur le Net. Dans les profondeurs de ma solitude cependant, les rencontres sur Internet m'ont offert de nombreuses occasions d'aller boire un verre avec un inconnu certains soirs où je serais restée seule et triste sinon. J'ai rencontré toutes sortes de gens : un technicien en radiologie, un chef d'entreprise spécialisé dans les technologies vertes, un programmeur informatique avec qui j'ai vécu une relation affectueuse et chaste de plusieurs semaines. On était tous les deux timides et mes sentiments étaient plutôt tièdes (comme les siens, j'imagine) mais on est allés à la plage, il m'a tout dit sur la cueillette des champignons, il commandait ses burritos végétariens en espagnol et on partageait les mêmes aversions.

Les sites de rencontre nous ouvraient au monde et aux gens autour de nous. Ils satisfaisaient nos désirs à un instant T. À aucun moment ils ne nous éclairaient sur ce qu'il fallait faire de ce vaste éventail de possibilités. Tandis que les solitaires nourrissaient peut-être un désir secret, qu'il s'agisse de sexe ou d'amour, les nouvelles technologies en elles-mêmes ne promettaient rien. Elles nous présentaient des gens mais ne nous disaient pas ce qu'il fallait en faire.

1.

Le nom du site vient de *coffee grinder*, « moulin à café », d'où l'idée de mélanger les gens. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

Méditation orgasmique

L'organisation OneTaste faisait très attention à son image, sa mission – « replacer l'orgasme féminin au cœur du débat » – étant susceptible d'être mal interprétée. Une fois par semaine, elle ouvrait donc ses portes aux curieux, qui pouvaient rencontrer les praticiens de ce que l'organisation appelle la « méditation orgasmique », ou « OMing ». Ces séances ouvertes à tous, au cours desquelles il n'y avait ni méditation, ni orgasme en direct, réunissaient des « gens (drôles et sympas) qui se retrouvaient pour parler avec franchise, humour et légèreté de sujets qu'on garde le plus souvent pour soi » et se déroulaient les mercredis soir au siège de OneTaste, situé dans Moss Street, une ruelle isolée de South of Market à San Francisco. Le bâtiment était un ancien entrepôt d'un étage, peint en gris passe-partout, avec une façade percée de baies vitrées en verre dépoli. Un rideau de velours dissimulait la porte principale aux regards extérieurs. À l'entrée, des membres de l'association, tout sourire, accueillaient les nouveaux arrivants avec cette assurance et cette volonté d'établir le contact visuel propres aux pourvoyeurs d'expériences initiatiques.

Un mercredi soir, donc, je m'y rends, j'indique mon nom à un escadron de personnes enthousiastes armées de blocs-notes et de stylos, puis je pénètre dans le sanctuaire de OneTaste, une salle propre, éclairée par des fenêtres de toit, avec un sol en béton ciré et des poutres apparentes. Du thé et du café sont servis sur une table dans un coin de la pièce. Des enceintes diffusent une musique douce. Deux rangées de chaises sont disposées en arc de cercle ; face à elles,

une autre rangée de sièges en toile. Une vingtaine de personnes sont déjà assises, un public multiculturel, essentiellement composé de trentenaires et de quadras en pleine forme.

Je vais m'asseoir tout au bout de la deuxième rangée et je salue ma voisine. Elle s'appelle Melissa. Originnaire de Kansas City, elle a vécu à New York et vient juste de s'installer à San Francisco. Melissa est chargée de relations publiques. Elle est blanche, a de longs cheveux châains et une silhouette ronde moulée dans une robe en maille. Un physique et une tenue que l'on pourrait retrouver à peu près partout : elle passerait inaperçue dans une église de Kansas City, dans un bar de Midtown Manhattan, dans une boutique bio d'Austin ou sur une terrasse de café à Atlanta et elle ne détonne pas ici, à San Francisco, dans cette réunion d'information sur la méditation orgasmique. Comparant New York et San Francisco, nous tombons d'accord sur un point : le rythme plus lent et la taille plus humaine de la ville californienne sont appréciables. Seul bémol : les tarifs exorbitants des taxis. Ce n'est pas la première fois que Melissa se rend à OneTaste. « Tout le monde est vraiment sympa, ici », conclut-elle. Et c'est la vérité.

Devant elle, un type mince avec des lunettes et la peau mate se retourne et nous dévisage. Lui et son voisin murmurent ensuite quelque chose à Melissa. « Vous ne voulez pas que les femmes s'assoient côte à côte ? » dit-elle en se levant pour changer de place avec le type à lunettes qui se retrouve à côté de moi. Sans cesser de me regarder d'un air à la fois amical, pénétrant et intéressé qui me donne à croire que c'est un habitué des lieux, il se présente par son prénom : Marcus. Nous échangeons une poignée de main. Entre-temps, la musique s'est tue. Un homme et une femme prennent place sur des tabourets devant les chaises en arc de cercle et le silence s'installe dans la salle.

L'homme et la femme ne parlent pas tout de suite. Ils promènent d'abord leurs regards sereins et empreints de sagesse sur l'assistance. Ils sont séduisants tous les deux, auréolés de cette saine et lumineuse blondeur endémique de la Californie du Nord. Ils portent des tenues décontractées. Cheveux clairs, rasé de près, traits symétriques, l'homme n'a pas tout à fait trente ans, et les manches de sa chemise délavée mettent en valeur ses biceps. Il incarne la neutralité, comme un Apple Store ou un magasin IKEA : s'il était un meuble, il serait une

pièce de bois blond, à la fois robuste et élégante. Tous les deux sont en jean. La fille a assorti le sien d'une chemise écossaise en fine cotonnade, fermée par des boutons de nacre. Son décolleté laisse apparaître les contours de tatouages. Ses ongles sont rouge carmin, ses cheveux blonds ondulés, légèrement ébouriffés. Je l'imagine bien appuyée contre un vieux pick-up au milieu d'un champ de blé à l'heure où le soleil frôle l'horizon, peut-être pour une publicité.

Il s'appelle Eli et elle, Alisha. Cela fait trois ans et demi qu'il pratique l'OM, la méditation orgasmique. Elle est adepte depuis plus de six ans. Ils nous expliquent que la réunion a pour objectif de nous présenter la pratique à nous, le public. Nous allons donc commencer, poursuivent-ils, par trois petits jeux pour nous aider à faire plus ample connaissance. Après ça, ils décriront la pratique de la méditation orgasmique à ceux qui ne savent pas encore de quoi il s'agit.

Le premier jeu s'appelle One Mind (Un seul esprit). Il s'agit de répondre brièvement à une seule question posée à tour de rôle à tous les participants. On commence par donner nos prénoms. À la question suivante : « Pourquoi es-tu venu(e) ici ? », je réponds « Par curiosité » et je ne suis pas la seule. Mais certains font déjà des allusions sexuelles, bien que ni Eli ni Alisha n'aient abordé le sujet du sexe. La troisième question confirme toutefois le véritable objectif du jeu : nous encourager à parler de sexe sans complexe. « Quel est ton désir le plus intense ? » nous demande-t-on.

Les réponses fusent : « Être attaché à un lit », « Marcher nu dans les bois de Tahoe », « Tailler une pipe pendant quinze minutes non-stop ». Une femme avoue : « Je n'en sais rien, d'où ma présence ici. » Un autre participant nous décrit le tableau bucolique d'un faon éclairé par un rayon de soleil dans une vallée plantée d'arbres. Un homme d'une cinquantaine d'années, avec une coupe au bol rappelant les tonsures monacales, déclare simplement : « Je suis disponible. » Quelqu'un d'autre lance : « Lécher des chattes. » Quelqu'un d'autre encore, à l'adresse d'Alisha : « Toi, quand t'es toute retournée. » La familiarité et la ferveur dont font preuve la plupart des participants indiquent qu'ils se connaissent déjà. Ils accentuent leur aisance et leur naturel quand ils parlent de sexe pour encourager les autres à adopter la même attitude.

On passe ensuite au deuxième jeu, baptisé « Hot Seat » (La chaise magique). Un volontaire va s'asseoir sur un tabouret en face de

l'assistance – la fameuse chaise magique – et répond aux questions qu'on lui pose. Celles-ci sont censées être « attentionnées plutôt qu'intéressantes », et exprimer de la curiosité mais aucune provocation. La seule réplique autorisée est « merci ». Et si les premiers mots du volontaire sont satisfaisants, on peut tout à fait l'empêcher de poursuivre d'un simple « merci ».

« Qui veut s'asseoir sur la chaise magique ? » demande Eli. Une bonne douzaine de mains se lèvent, y compris celle de Melissa de Kansas City. Les animateurs désignent une petite brune prénommée Rebecca qu'ils semblent bien connaître. « Rebecca, tu es radieuse », commente Eli. Rebecca a vraiment l'air rayonnant. Elle prend place sur le tabouret et attend la première question.

« Rebecca, pourquoi es-tu radieuse ? finit par demander quelqu'un.

– Parce que j'ai eu un orgasme ce soir, répond-elle.

– Merci.

Rebecca désigne la prochaine personne qui va la questionner.

– Où l'as-tu ressenti ?

– Dans tout le corps.

– Merci. »

Une autre femme s'installe sur le tabouret. Les questions continuent : « Est-ce que tu intimides les hommes qui veulent sortir avec toi ? » « Je ne sais pas. » D'autres questions révèlent que la femme sur la chaise magique est amoureuse d'une autre femme alors un peu plus tard, quelqu'un lui demande : « Qu'as-tu ressenti quand on a parlé des hommes qui voulaient sortir avec toi ? »

Un grand type maigre en sarouel, avec des yeux bleus et un accent d'Europe du Nord, prend place sur le tabouret.

« Tu es allemand ?

– Non.

– Merci.

– Comment as-tu connu OneTaste ?

– Quelqu'un m'en a parlé à une soirée.

– Merci. »

Il ajoute qu'il est heureux d'être venu parce qu'il a toujours eu envie de parler de ce genre de choses.

« De quel genre de choses ?

– Des choses sensuelles.

– Merci.

- Tu espères qu’il se passera quoi ?
- J’espère faire des rencontres et peut-être coucher avec quelqu’un.
- Merci. »

Une dénommée Lisa s’assied à son tour sur le tabouret et désigne un homme qui lève la main.

« Jose, dit-elle en l’appelant par son prénom.

– Qu’est-ce qui te frustre ? demande l’homme.

– Jose, répond-elle.

– Merci, fait Jose.

– Pourquoi Jose te frustre ? demande un autre participant.

– Parce que j’ai envie de baiser avec lui. »

Tout le monde rit.

« Merci. »

Enfin, les animateurs appellent Melissa. Elle paraissait heureuse et pourtant, à peine est-elle assise sur le tabouret qu’elle fond en larmes.

« Pourquoi tu pleures ?

– Je ne sais pas.

– Merci. »

Elle n’a pas l’air de pleurer parce qu’elle est triste. En fait, elle pleure comme quelqu’un qui, après avoir traîné sa mélancolie depuis longtemps, vient de trouver du réconfort alors qu’il ne s’y attendait plus et qui a maintenant du mal à comprendre comment il a pu se complaire dans cette noirceur.

On passe ensuite au troisième et dernier jeu : *Intimacies* (Intimités). Lors de sa première visite à OneTaste, nous explique Alisha, c’est ce jeu-là qui lui a fait comprendre qu’elle venait de trouver un endroit fait pour elle. Les règles sont simples : tout le monde parle sans détour des *turn-ons* des autres : c’est-à-dire de ce qui les excite. On forme un cercle et chacun a le droit de s’adresser soit à quelqu’un en particulier, soit à tout le groupe. Un dénommé Rajiv avoue à Lisa qu’elle lui plaît. Quand c’est au tour de Lisa de prendre la parole, elle lui répond : « Il faut qu’on parle. » Une femme dit au type qui n’est pas allemand qu’il « l’a excitée ». Un autre exprime son soulagement à toutes les femmes du groupe de les entendre parler librement de leurs désirs. « J’aime bien tes lunettes », dit un autre. En face de moi, un homme se tourne vers une femme blonde et bouclée, assise par terre : « En principe, tu n’es pas mon genre mais tu m’excites carrément. » Un autre encore : « Quand je t’ai vue embrasser quelqu’un dans la cuisine tout à l’heure,

j'ai été hyper déçu. » La seule réaction autorisée est un simple « merci ».

De nombreuses personnes s'adressent à Melissa ; ses larmes ont vaincu la résistance des plus timides. Quand mon tour arrive, je dis à Melissa que le contraste entre notre conversation superficielle et ses larmes m'a rappelé qu'un échange banal cache souvent d'autres enjeux. Un homme de petite taille assis à même le sol, tout de blanc vêtu, est souvent sollicité lui aussi. Il est de complexion pâle et donne l'impression d'être malade et déprimé. Au détour d'une phrase, il mentionne une rupture. Plusieurs personnes s'adressent à lui, lors de ce troisième jeu. L'une d'elles lui dit qu'il a l'air perturbé. Un participant fait remarquer qu'il était surpris de le voir revenir. L'homme au teint cireux profite de ce moment d'échange pour remercier les amis qui l'ont accompagné. Marcus, le type qui m'a regardée fixement au début de la réunion, se tourne vers moi : il m'a observée toute la soirée, dit-il, et il m'a vue tantôt me refermer tantôt m'ouvrir et m'éclairer. « Merci », dis-je, agacée.

Une fois les « jeux » terminés, Alisha et Eli nous expliquent brièvement en quoi consiste en pratique la méditation orgasmique. La méditation orgasmique, aussi appelée OM, est une séance de quinze minutes entre une femme et un partenaire. Le choix du mot « séance » évoque délibérément le yoga et la méditation. Pour devenir un « OMeur », il faut pratiquer tous les jours. C'est un rituel quotidien, qui évolue car les participants gagnent en assurance et en savoir-faire.

En début de séance, on installe un « nid ». Un couple étend une couverture au sol pour que la femme puisse s'allonger, et dispose des coussins pour sa nuque et ses jambes. La femme retire son pantalon et sa culotte, s'allonge sur le dos et écarte les cuisses. L'homme s'assied sur un coussin à sa droite, sans se déshabiller. Il passe sa jambe gauche par-dessus sa partenaire et glisse sa jambe droite sous elle. Il règle ensuite un minuteur sur quinze minutes, enfle une paire de gants en latex et lubrifie un de ses doigts. Il baisse les yeux puis lui décrit avec poésie sa vulve. Il lui demande la permission de la toucher. Quand elle la lui a accordée, il place le pouce de sa main droite à l'entrée de son vagin. Avec sa main gauche, il commence à caresser doucement le quadrant supérieur gauche du clitoris de sa partenaire, en exerçant une très légère pression. Il continue ainsi pendant le reste du temps alloué. La séance se déroule parfois en silence, la femme

peut aussi donner des conseils et son partenaire lui faire part de ses observations et de ses sensations. Lorsque le temps est écoulé (le plus souvent, la sonnerie d'un iPhone donne le signal), l'homme pose sa main sur la vulve de la femme en exerçant une pression ferme pour « l'ancrer ». La séance s'arrête là. Il la recouvre d'une serviette et les deux partenaires partagent ce que les OMeurs appellent des « instantanés ». L'homme dira peut-être, comme dans une des vidéos que j'ai regardée : « J'ai ressenti une pulsation à la fois légère et intense depuis le bout de mon doigt jusque dans ma poitrine. » Et la femme répondra peut-être, comme dans la même vidéo : « À un moment, tu m'as caressée plus lentement et puis tu as arrêté pendant une fraction de seconde et j'ai senti un souffle électrique puissant parcourir tout le haut de mon corps. » Au terme de ces échanges, la séance de méditation orgasmique est terminée. La femme se rhabille, le nid est rangé et les deux partenaires retournent à leurs occupations.

Après la réunion, j'ai regagné mon appartement et j'ai regardé d'autres vidéos de l'organisation. On y voyait surtout des couples. J'ai reconnu Marcus assis auprès de sa partenaire, une certaine Hadassah. Dans des séquences très télérealité, ils disaient des choses comme : « Dès que j'ai commencé l'OM, j'ai pris conscience de tout ce qui était à ma portée », ou : « L'OM m'a aidée à trouver ma voix. L'OM n'est pas seulement le secret de relations meilleures, c'est le secret d'une vie meilleure », ou : « Vous êtes assis sur un volcan et vous l'ignorez », ou : « L'excitation, le *turn-on* est là en permanence. » Marcus et Hadassah se regardaient avec amour.

Je suis retournée à Moss Street le lendemain. La fondatrice de OneTaste, Nicole Daedone, donnait une conférence ce soir-là. Alisha nous avait dit que c'était sa première apparition publique depuis des mois. Daedone était plongée dans l'écriture de son nouveau livre consacré à la « théorie OneTaste des relations ». La conférence serait retransmise en direct sur sa page Facebook et le public présent dans la salle ainsi que les internautes auraient la possibilité de lui poser des questions.

En longeant les rues sinistres de SoMa¹ pour me rendre à la conférence, je ressentais une certaine lassitude. Leur projet, en soi, m'intéressait, mais je n'avais pas la moindre envie de leur parler. Ils réclamaient un enthousiasme et un état d'esprit positif que je devais

feindre et c'était épuisant. En approchant de l'immeuble, j'ai reconnu le dépressif tout pâle de la veille. Il traversait la rue avec une femme. Il portait encore cette curieuse tenue blanche, qui lui drapait le corps, avec cette sorte de jupe-culotte en lin qui laissait apparaître ses chevilles gainées de chaussettes et des Birkenstock. Je m'imaginais un patient atteint d'un mal inconnu, et c'est certainement pour cela que j'ai d'abord cru qu'une bande Velpeau marron protégeait sa cheville gauche. En fait, il portait juste une chaussette marron à ce pied-là. J'ai ralenti le pas pour éviter de les doubler – j'aurais été obligée d'admettre que nous avions tous les deux assisté à la réunion de la veille, que nous avions partagé des « intimités » et nous aurions dû nous présenter. Afin de m'épargner cela, j'ai tourné au mauvais endroit, fait un interminable détour puis rebroussé chemin pour regagner OneTaste.

Devant moi, une femme vêtue d'une longue jupe jaune moutarde examinait les numéros des immeubles de Moss Street. Elle a ouvert la porte de OneTaste et disparu à l'intérieur. Je l'ai suivie, j'ai franchi le rideau de velours et suis entrée dans le hall noir de monde. L'escadron armé de blocs-notes a reconnu mon nom et m'a accueillie comme si j'étais une vieille amie. J'ai salué Justine Dawson, la chargée de relations publiques. Cette fois, les chaises avaient été disposées en rangées. Projecteurs, caméras et câbles électriques : la salle de la veille ressemblait maintenant à studio de cinéma inondé de lumière, ce qui apportait une touche de solennité à la manifestation. Les caméras et les projecteurs étaient orientés vers une scène très sobre : deux tabourets de bar, une petite table sur laquelle on avait posé deux verres et un arum blanc. Il y avait deux bouteilles de Perrier sous la table.

Nicole Daedone était facilement reconnaissable – pas seulement parce que j'avais vu des photos d'elle sur Internet mais parce qu'elle était entourée de disciples enthousiastes. Au-delà de ça, je l'ai reconnue à son charisme, qui était aussi dû à son physique particulier. Grande, la quarantaine, elle était vêtue d'une jolie robe droite de couleur crème, coupée dans le biais, qui dévoilait son décolleté. Ses cheveux étaient teints en blond doré, et elle portait des créoles en or. Elle était bronzée et ses longues jambes nues étaient impeccablement épilées. Elle portait une paire de chaussures en daim noir à talons compensés et une bague qui ressemblait à un demi-gyroscope piqueté

de diamants. En attendant le début de son intervention, toutes les personnes présentes dans la salle l'observaient, guettant le moindre de ses gestes, la moindre de ses paroles tout en poursuivant leurs conversations.

Les organisateurs ont éteint la musique. Daedone a longé l'allée latérale à droite pour venir s'asseoir sur l'un des tabourets, face au public. Après une brève introduction au cours de laquelle elle fut présentée comme la « créatrice de la pratique de méditation orgasmique », Daedone s'est retrouvée seule en scène. Elle a eu la même attitude que les modérateurs de la veille : balayer l'assistance d'un regard serein et empreint de sagesse, jusqu'à ce que le silence se fasse. Elle a alors pris la parole d'un ton posé et naturel.

J'enseigne une seule chose, dit-elle : « Mon enseignement porte sur le désir et la satisfaction du désir. » Les femmes ont été formatées, poursuit-elle, pour croire que les hommes ne veulent pas qu'elles soient heureuses. Mais le désir n'a rien à voir avec le plaisir. Ce n'est ni un roman Harlequin, ni une friandise, ni une virée shopping. C'est l'antithèse de cela, c'est une « maîtresse incroyablement exigeante » et Daedone a découvert que le meilleur moyen d'éprouver du désir passait par une expérience baptisée méditation orgasmique, une pratique pour laquelle il n'existait aucun « contexte culturel ».

« Combien de personnes savent ce qu'est la méditation orgasmique ? » a-t-elle demandé. De nombreuses mains se sont levées. Daedone a hoché la tête. « Enfin, ce que l'on fait commence à avoir du sens. »

Daedone s'est ensuite lancée dans le récit de sa vie dont je connaissais tous les détails pour les avoir entendus à plusieurs reprises au cours des semaines précédentes. Elle grandit à Los Gatos, Californie, élevée par sa mère célibataire, au sein d'une famille d'origine sicilienne qu'elle qualifie souvent de turbulente et émotive. Elle vit sa première expérience sexuelle à l'âge de seize ans, tombe enceinte et se fait avorter. Elle suit ses études à la San Francisco State University. Vers l'âge de vingt ans, elle travaille dans une galerie d'art, avec un ami. Elle se décrit comme une fille coincée et autoritaire, qui porte des petites robes noires moulantes et des colliers de perles, fait attention à ce qu'elle mange, pratique le yoga et remplit allègrement tous les critères de courage et de réussite. Elle a des petits amis mais rien n'indique encore qu'elle va consacrer sa vie à répandre l'évangile

de la sexualité. Elle se sent incapable de partager des moments de joie avec d'autres personnes. « J'étais une garce », résume-t-elle.

À vingt-sept ans, Daedone reçoit un coup de téléphone lui annonçant que son père est sur le point de mourir. Elle ne le mentionne que très rarement lors de ses conférences et n'évoque jamais sa place au sein de son exubérante famille sicilienne. Le père de Daedone est mort en prison, condamné pour viol sur mineur. Elle a toujours dit qu'il ne lui avait jamais fait de mal quand elle était enfant mais qu'elle avait choisi pendant de nombreuses années « la position toute-puissante de la victime ».

Elle raconte le décès de son père en termes mystiques : la montée vers le lit du mort dans l'ascenseur de l'hôpital, et soudain ce sentiment étrange, pas de tristesse mais d'extase. Le temps a paru se dilater. L'air de la cabine est devenu comme liquide. Pendant un moment, tous les autres aspects de sa vie se sont effacés. Lorsque les portes de l'ascenseur se sont ouvertes, Daedone avait perdu toute illusion d'avoir un but dans la vie. Dans les jours qui ont suivi le décès de son père, sa détermination s'est effondrée. La dépression a suivi jusqu'à un nouvel épisode épiphanique. Alors qu'elle courait dans les Yerba Buena Gardens, Daedone a clairement entendu une voix qui lui a dit : « Tu n'abandonneras aucune partie de toi. »

Je saisisais ce qu'elle voulait dire. Il est compréhensible de craindre de se perdre soi-même, dans cette région des États-Unis. On mène des existences bizarres, en Californie du Nord ; à la moindre hésitation intellectuelle, vous voilà devenu apôtre halluciné de l'acupuncture pour animaux ou adepte de la communauté de la guérison des ombres. Cette ville est le QG des mystiques au teint cuivré qui déblatèrent dans des micros sans fil et vous promettent toutes les clés pour « débloquent votre potentiel ». Il y en a des armées dans les milliers de vidéos diffusées sur YouTube, prêts à homologuer la douleur et à proposer des solutions. En mentionnant son propre scepticisme concernant ces formules magiques, Daedone s'adressait en réalité au mien et à celui de toutes les personnes présentes qui auraient été tentées de prendre son discours pour un énième argumentaire commercial.

Avant la mort de son père, Daedone avait plus ou moins tâté de la spiritualité, mais à partir de ce jour elle se lance dans une exploration active des idéologies New Age sur le *self-help*, le développement

personnel et l'accomplissement personnel. Elle entame sa formation dans une « école des mystères » panthéiste, et fait vœu de silence pendant près d'un an. Elle approfondit sa connaissance du taoïsme et du zen, période, reconnaîtra-t-elle plus tard, qui lui permet d'évacuer un temps les questions complexes concernant la mort, le sexe et le corps. Dans ses discours, elle évoque de mystérieux mentors, dont trois femmes qui l'ont attirée dans une assemblée de sorcières, et un « gourou voyou » qui assénait des vérités crues. Elle raconte avoir vécu dans une *acid house* et décrit d'autres expériences de vie en communauté. Elle pratique la méditation, le végétarisme et, pendant deux ans et demi, le célibat. Elle conclut cette percée initiale de trois ans dans l'ésotérisme par un projet de vie célibataire et monastique au San Francisco Zen Center. Mais avant de prononcer ses vœux de renoncement, elle se rend à une fête.

Au cours de cette soirée, Daedone rencontre un bouddhiste septuagénaire. Ils commencent à parler sexe. Il lui propose de l'initier à « une pratique » et lui explique que dans le cadre de cette pratique, elle va devoir s'allonger, dénuder le bas de son corps jusqu'à la taille et qu'il caressera alors son clitoris pendant quinze minutes. « C'est moi qui te caresse, précise-t-il. Tu ne seras pas obligée de me caresser en retour. »

Daedone racontait son histoire à un public captivé et au bord du fou-rire, si bien que le moindre lapsus, la blague la plus insipide provoquaient son hilarité. Il suffisait qu'elle utilise une expression familière ou qu'elle fasse semblant de tirer sur un joint pour que la salle éclate de rire. Son discours n'était pas structuré ; des pensées germaient qui n'arrivaient pas à terme, ou se diluaient au fil des digressions. La chronologie était vague. Elle lançait des affirmations dont les référents étaient mouvants, comme l'idée de « devenir la personne qu'on était censé être depuis toujours » ou « accéder à son maître intérieur ». Les faiblesses dans la logique et la chronologie de son discours n'affectaient en rien son emprise sur l'auditoire parce que sa force oratoire résidait dans la nature profondément personnelle de ses révélations, son aisance gestuelle et son apparence glamour.

Sa séance avec l'homme rencontré dans cette soirée, a-t-elle poursuivi, lui avait appris qu'« autre chose était possible ». Elle avait établi une connexion sexuelle avec un individu sans avoir de rapports sexuels avec lui. Elle n'avait pas à se soucier de savoir s'il la trouvait

attirante, s'il était sincère, s'il l'appellerait le lendemain, qui paierait la note du restaurant. L'« orgasme délibéré », c'était le nom de cette pratique, n'était ni un rapport sexuel ni de la masturbation. Il déconnectait l'expérience sexuelle du sentiment amoureux, et cela, sa sexualité décontractée ne le lui avait jamais permis. « Avant l'OM, je me concentrais sur la relation au détriment des sensations physiques », a expliqué Daedone. « Je ne voulais pas admettre que je n'avais jamais considéré mes parties génitales pour ce qu'elles sont : des parties génitales. »

Ce qu'elle voulait dire, je crois, c'est que la pratique de cette caresse est une technique sexuelle qui, tout en créant un lien intime, maintient une distance émotionnelle. C'est une pratique sexuelle qui rapproche deux individus en préservant leur autonomie. Il faut juste que le partenaire sache ce qu'il fait et qu'il respecte le cadre du processus. On n'était pas obligé d'aimer son partenaire ni même de l'apprécier. L'intérêt de la chose me paraissait évident : si cette curieuse méthode de communication sexuelle entre amis devenait accessible à tous, alors la sensation de communion sexuelle ne serait plus si rare, mais aussi répandue que l'amitié elle-même. Elle se produirait souvent, et avec des personnes qui ne rempliraient pas forcément nos critères de perfection.

Daedone concentrait à présent ses recherches sur l'orgasme, et en employant ce mot, elle s'écartait de la définition du dictionnaire – à savoir le point culminant du plaisir sexuel – pour désigner une idée plus globale d'énergie sexuelle dans le monde. Elle a commencé par formuler l'hypothèse selon laquelle l'amour et le couple, dans une ère de liberté sexuelle, sont soumis à un système obsolète de « malentendus ». Elle décrivait ça comme un écart entre la carte et le territoire. Les hommes et les femmes s'imaginent que certains comportements sexuels entraînent certains résultats : la fidélité va de pair avec les mariages durables et heureux, ou bien l'honnêteté appelle l'honnêteté. Quand ces idées de bienséance sexuelle échouent à produire les résultats escomptés, les gens, à tort, rejettent la faute sur leurs failles personnelles plutôt que sur des lacunes systémiques.

Comme beaucoup d'autres avant elle, Daedone sentait que le problème ne venait pas des individus mais du réseau de règles et d'aspirations qui régissent la vie adulte – et plus particulièrement de la tendance féminine à relier le désir sexuel à tout un tas d'attentes et de

conséquences arbitraires qui les empêchent de se concentrer sur le rapport sexuel en lui-même. La méditation orgasmique, concluait-elle, est un endroit neutre qui permet de se concentrer sur son corps sans interférence sentimentale ni conditionnement comportemental.

Il lui a fallu plusieurs années de recherches pour prendre conscience de tout ça. En 2000, alors qu'elle a une trentaine d'années, elle rencontre Rob Kandell qui deviendra directeur des opérations de OneTaste. Kandell avait exploré lui aussi la notion de développement personnel en Californie, avec les ateliers de Landmark Forum. Il avait étudié les textes édités par la communauté de More University², une organisation créée en 1968, qui publiait des rapports sur ses « expériences ». Ce dernier m'a raconté qu'il avait rencontré Daedone lors d'une soirée réunissant des « personnes préoccupées par les questions liées à la sexualité ». Kandell était marié à l'époque, ce qui ne l'a pas empêché d'écumer les ateliers dédiés à la sexualité avec sa femme et Daedone. Très vite, ils élaborent un programme pour leurs propres ateliers.

Justine Dawson, l'attachée de presse de OneTaste, dit qu'ils cherchaient « un endroit propre et bien éclairé pour que les gens puissent parler de ces sujets ». L'expression, qui fait référence à une organisation New Age enracinée dans le mouvement du potentiel humain des années 1960, visait à dissiper la peur des sectes et des fanatiques, avec leurs tabliers et leurs soupes aux lentilles. Ou la peur du « Nouveau Communalisme » dominé par les hommes. Comme me l'a expliqué Dawson : « Il y avait déjà des personnes qui enseignaient dans les communautés, mais on sentait qu'il n'y régnait pas forcément une ambiance très courtoise, ouverte et sans équivoque... c'était connoté hippie ou péquenaud. » À l'époque où Daedone a commencé ses recherches, la plupart de ceux qui enseignaient l'orgasme délibéré étaient des hommes. Daedone voulait créer un programme pour les femmes, une technique portée par elles mais qui n'exclurait pas les hommes.

En 2004, Kandell vend sa maison du quartier d'Outer Richmond et investit son argent dans une nouvelle organisation, le OneTaste Urban Retreat Center. Daedone loue un entrepôt au 1074 Folsom Street où, dès le début, douze personnes vivent en communauté. Ils ouvrent leurs portes le 30 juillet 2004 avec comme slogan : « Un endroit pour le plaisir du corps ». Leur mission affichée est : « Ramenons l'orgasme au

cœur du débat et dans le corps. » L'entrepôt propose un espace à louer pour des événements privés et un magasin. Il y a des séances de yoga et de méditation, des ateliers, des massages et des livres sur la sexualité. Un article paru en 2005 dans le *San Francisco Chronicle* décrit leurs cours de yoga nu comme une expérience « qui transforme sans émoustiller ».

Les résidents tentent aussi leurs propres expériences. Daedone ne s'appesantit pas sur le sujet, décrivant simplement cela comme une « phase de recherche et de développement ». Les salles de l'entrepôt sont dépourvues de portes. Au plus fort de son activité, cinquante personnes cohabitent dans cet espace, surtout des volontaires qui acceptent qu'on les observe pour étudier l'être humain. Ils se lèvent tous les jours à sept heures et commencent la journée par une séance d'OM. Puis ils participent à un groupe de parole baptisé *Withholds* (Cachotteries), mettant en application une technique de discussion que Daedone tient de Victor Baranco, le fondateur de More University, où chaque membre de la communauté divulgue à voix haute les pensées et les sentiments qu'il nourrit pour les autres et qu'il a tus jusqu'alors. Ils remplissent ensuite des journaux de bord ou font du yoga.

Les recherches sur la sexualité dépassent le cadre de la méditation orgasmique, même si les résidents de l'entrepôt s'adonnent à cette pratique deux ou trois fois par jour. Une personne dont on partage le lit s'appelle un « partenaire de recherche » et si on veut passer la nuit avec un partenaire de recherche, on l'invite. À travers le sexe et les discussions sur le sujet, ils repoussent les limites de la jalousie : par exemple en restant délibérément auprès d'un partenaire pendant qu'il ou elle fait l'amour avec un autre, ou en s'obligeant à communiquer même au milieu des pires tempêtes émotionnelles. Ils explorent les particularités des réactions sexuelles chez les femmes qui ont subi des traumatismes ou ont souffert de troubles alimentaires. Ils observent de quelle manière la sexualité d'une femme évolue avec l'âge. Ils débattent des réactions qu'un homme devrait avoir quand une femme se met à pleurer pendant un rapport sexuel, ou comment un homme peut discerner la satisfaction sexuelle de sa partenaire si elle n'exprime pas son plaisir à voix haute. Le caractère communautaire de l'expérience est essentiel. Quand une difficulté survient, le résident peut compter sur le groupe pour débattre du problème. Et si l'extérieur condamnait leur sexualité, le nombre croissant de leurs

membres confirmait l'utilité de cette entreprise.

Aux dires d'un ancien résident qui a vécu trois ou quatre mois dans ce lieu en 2008 alors qu'il avait une vingtaine d'années, « il n'y avait pas tant de sexe que ça », malgré « le bruit des orgasmes qui résonnait dans le bâtiment tout au long de la journée » au rythme des séances d'OM. En tant qu'homme, il n'avait pas le droit d'être caressé sauf si une femme le lui proposait en retour. (« On apprend aux hommes à ne pas demander, et aux femmes à ne pas proposer, durant la première année de pratique, ou au moins pendant les six premiers mois », explique Kandell au sujet de la « pratique de la caresse masculine » qui existe dans les faits mais dont les spécificités restent obscures pour tout le monde à l'exception des membres les plus actifs de OneTaste. L'idée est d'éliminer la réciprocité de la notion de rapport sexuel et d'encourager les femmes qui font passer les désirs des autres avant les leurs à apprendre à recevoir plutôt que donner.) L'ex-résident de l'entrepôt trouve que son expérience de vie communautaire lui a été bénéfique, surtout pour éliminer ses idées préconçues sur le genre. Il a l'impression d'avoir appris à percevoir et à décrypter ce que leurs OMeurs appellent « *turn-on* », l'état d'excitation, à savoir les réactions physiques du corps en présence d'une autre personne. Leurs théories, a-t-il résumé, consistent à privilégier les pulsions corporelles, ou « système limbique », par rapport au raisonnement de l'esprit ou « cortex ». L'inconvénient de la vie dans l'entrepôt, c'est qu'il y avait une focalisation sur le recrutement des nouveaux membres et une grosse pression pour faire de OneTaste une entreprise prosélyte.

« À ma grande déception, ils voulaient surtout attirer de nouveaux membres pour leur vendre le programme », m'a-t-il confié. OneTaste facturait les ateliers et le coaching, et ceux qui communiquaient leur email ou leur numéro de téléphone pour avoir accès aux vidéos ou aux conférences pouvaient s'attendre à une longue série de sollicitations. Le premier atelier auquel il s'était inscrit avait été très instructif ; le deuxième, « que des conneries ». Il trouvait l'enseignement étrangement anti-amour, ou en tout cas opposé à la construction d'une relation intime entre deux personnes au détriment des autres, prônant plutôt l'idée d'une connexion plus large. L'entrepôt n'était pas accueillant pour ceux qui tombaient amoureux. « Personnellement, j'apprécie beaucoup l'intimité », m'a-t-il avoué avant de conclure que le mode de vie OneTaste n'était pas pour lui. Il lui a fallu du temps

pour réintégrer le monde des aspirations banales, pour se remémorer comment l'amour et le sexe fonctionnaient en dehors de l'OM.

Daedone sort de cette « phase de recherche et de développement » en ayant défini et codifié le système et la pratique de la méditation orgasmique. Cela fournit selon elle des bases stables pour expérimenter. OMer tous les jours, dit-elle, a renforcé son sentiment de sécurité, ce qui lui a permis de vivre des situations plus exigeantes sur le plan émotionnel. (Quand je l'ai rencontrée, elle tentait une année de « non-monogamie extrême ».) Fin 2008, OneTaste abandonne l'entrepôt et déménage ses bureaux et ses logements dans un ancien hôtel du voisinage qui a l'avantage d'avoir des chambres qui ferment – toutes conçues pour une personne. Le nombre de résidents est réduit à douze. « La chaleur qui régnait dans l'entrepôt était, je crois, trop forte pour le public », explique Kandell.

Lorsqu'un papier sur OneTaste paraît pour la première fois dans *The New York Times* en 2009, l'organisation tient un discours aussi sympathique qu'ambigu. Le flou entourant ses activités – en dehors de la méditation orgasmique qu'elle met en avant – permet de cibler à la fois les couples monogames et les femmes qui se considèrent comme des aventurières sexuelles malgré elles. Daedone espérait par-dessus tout qu'un jour, inviter quelqu'un à participer à une séance d'OM serait aussi naturel « que de prendre le thé ».

Ce soir-là, devant son auditoire, elle décrit le déroulement d'une séance. Elle prépare le « nid » d'oreillers et une de ses collègues se porte volontaire pour la suite (en restant habillée, cette fois). Nicole installe sa partenaire puis pose une main sur ses jambes. « Je vais sentir la différence entre les sensations de son corps et les miennes », explique-t-elle. Puis elle lubrifie ses doigts, règle un minuteur sur quinze minutes et commence les caresses. « Si son clitoris était une pendule (l'assistance trouve ça hilarant), il serait positionné à une heure. Et on va caresser juste là, en haut, en bas, en haut, en bas, en haut, en bas, en haut, en bas. » La conférence s'achève sous un tonnerre d'applaudissements.

Pour essayer la méditation orgasmique, il faut d'abord s'inscrire à un atelier d'une journée au siège de OneTaste, et recevoir un « certificat d'aptitude » à l'OM. L'atelier coûte 97 dollars. Justine me

dit que j'ai de la chance parce que j'aurai le rare privilège d'assister à une démonstration en direct et que Nicole sera présente le matin.

Nous signons une décharge stipulant, entre autres, que nous avons conscience que « l'OM n'est pas une psychothérapie ». Puis l'atelier débute par la même série de jeux que l'autre jour, sauf que cette fois, c'est Nicole qui anime les discussions. Elle est sexy au naturel dans une petite robe grise qui dévoile ses bras, ses longues jambes et une paire de bottes à talons en daim fauve. Cette fois encore, questionnée sur les raisons qui m'ont incitée à venir ici, je réponds : « La curiosité. »

Nicole me pousse dans mes retranchements. « Tu dis ça mais je perçois un brin d'agacement dans ta voix. » Je suis agacée, en effet. Avec son visage rougeaud et ses yeux brillants, le type à ma gauche pue l'alcool, et je suis à peu près sûre que ce qu'il y a dans sa tasse, à dix heures du matin, n'est pas du café. Il rit fort et souvent, et n'arrête pas de se tourner vers moi pour me mater de profil. Il a l'air en manque ; un manque collant. J'ai l'impression qu'il est arrivé avec une question en tête et qu'il m'a choisie comme réponse à cette question. Je suis tellement consciente de sa présence que l'angoisse me donne presque la nausée. Il règne une chaleur oppressante et les cinquante personnes assises en demi-cercle forment un mur compact. Je ne peux pas prendre de notes sans attirer l'attention et pourtant, il faut bien que j'en prenne. Je pourrais dire ce que je ressens, mais je fais semblant d'être cool et de passer un bon moment, même si je suis encore plus stressée depuis que Nicole m'a repérée.

Elle questionne d'autres personnes et se montre parfois cassante. Recevoir sa bénédiction ou attirer son attention participe vite à la dynamique du groupe. Un homme assis par terre avoue qu'il est sceptique sur les bienfaits de la méditation orgasmique et Nicole s'agace. « Qu'est-ce que tu fais ici dans ce cas ? lui demande-t-elle. Je ne suis pas là pour te convaincre. » Une interne en médecine de Stanford University, divorcée, la vingtaine, dit : « Je suis là parce que je n'ai pas eu d'orgasme depuis cinq ans. » Lorsqu'une autre femme se présente, Nicole l'interrompt pour lui demander, telle une voyante penchée sur sa boule de cristal : « Tu es de San Diego ? » « Non, je viens de la baie de San Francisco », répond la femme. Nicole la dévisage. Puis elle promène son regard sur la pièce. « Dans quel film on entend le morceau "It's Hard out Here for A Pimp³" ? » demande-t-

elle. « *Hustle and Flow !* » crie quelqu'un. Nicole hoche la tête avant de reporter son attention sur son interlocutrice. « Pas facile, la vie de sorcière quand tout le monde autour de vous est normal », déclare-t-elle.

On fait une pause à l'heure du déjeuner. Je vais dans un café pas très loin. À mon grand désarroi, le type qui était assis à côté de moi me suit. Il commande une bière. D'autres nous rejoignent. Lauren, une fille d'une vingtaine d'années, collecte des fonds avec entrain pour pouvoir s'inscrire au programme de coaching OneTaste qui coûte 13 000 dollars.

Le déjeuner se révèle un vrai soulagement par rapport à l'atmosphère survoltée d'une pièce où tout le monde parle de sexe. J'attends que mon voisin aille s'asseoir avec sa bière puis je choisis une table à l'autre bout de la salle. Quand on reprend l'atelier, on est tous beaucoup plus calmes. Alisha et Rob reviennent sur ce qui s'est passé le matin. Assise dans le fond de la salle jusqu'alors, Nicole se lève brusquement et s'avance. Elle s'est changée et porte à présent un jean et un pull drapé beige avec un col boule. Elle est inquiète parce qu'elle croit que l'énergie a déserté la pièce. Elle nous reproche d'avoir regagné notre zone de confort habituelle où le refoulement sexuel est de mise. C'est la vérité. Je suis bien plus détendue. Nicole décrète que c'est une erreur. « Un groupe doit se sentir très mal à l'aise quand les choses deviennent torrides, explique-t-elle. Cette séance est *nécessairement* embarrassante. » Avant de poursuivre, elle nous demande donc de dévoiler un peu plus nos sentiments, à tour de rôle. « Le but du jeu, c'est que chaque personne ici devienne qui elle est réellement, insiste-t-elle. L'âme n'est pas connectée qu'au cœur, elle est connectée aux chattes et aux bites. »

On parle chacun notre tour pour exprimer nos sentiments et Nicole intervient de temps en temps pour questionner certaines personnes. Un jeune homme à la peau mate dit qu'il aime les femmes mais qu'il a l'impression d'être quelqu'un d'autre quand il fait l'amour. Nicole l'interrompt : « Tu es italien ? » Oui, répond-il. Elle le considère d'un air songeur.

« Les femmes adorent baiser, reprend-elle. Elles n'ont pas de désir plus profond que celui de t'engloutir. » J'ai recommencé à prendre des notes mais en entendant ça, j'arrête net. Nicole parcourt l'auditoire du regard et s'arrête sur moi. « Quoi ? fait-elle. Tu as l'air sceptique. »

Je reconnais que même si je trouve intéressant de baigner dans une pièce pleine d'un désir exprimé aussi ouvertement, ça m'opprime. J'ajoute que je préfère sans doute garder plus de contrôle sur le choix de mes partenaires sexuels, et que les avances indésirables me stressent. Peut-être que j'« adore baiser », c'est vrai, mais seulement avec un type sur des centaines et l'intérêt sexuel que me portent les autres me dérange.

En réponse à cela, Nicole nous raconte l'histoire d'un mec qui laissait des commentaires salaces sur son site web. Tous les jours, il écrivait qu'il crevait d'envie de la baiser et il décrivait tous les trucs dégueulasses qu'il lui allait lui faire. Elle l'a ignoré pendant quelque temps et puis un jour, elle a pris le taureau par les cornes, lui a demandé son numéro de portable et lui a envoyé un texto : « OK, passons à l'action. Viens chez moi. »

Aucune réaction. Le type n'a pas répondu. Elle s'était montrée plus puissante que son désir. En l'invitant au lieu de le repousser, elle s'était placée en position de supériorité. Les femmes, conclut-elle, ont tendance à recevoir le désir sexuel avec une certaine angoisse. Quand en entrant dans une pièce, Nicole perçoit un intérêt sexuel pour elle, elle l'intègre au lieu de feindre de ne rien remarquer ou de faire tout son possible pour le minimiser. Elle est attentive à la réaction de son corps, particulièrement de ses parties génitales, vis-à-vis de cette autre personne. Elle en parle même dans ses conférences : « Tant que je suis réveillée, mon attention entière est concentrée sur mes parties génitales », déclare-t-elle dans une vidéo que j'ai regardée plus tard sur Internet. « Je peux vous dire à chaque instant – même si je sais que vous ne me poserez pas la question – ce qui se passe au niveau de mes parties génitales. Là, elles sont légèrement enflées, tendues vers l'extérieur, on dirait qu'il y a une fine pellicule dessus, presque de la sueur, de la transpiration, c'est très chaud et il y a une effervescence à l'entrée de mon vagin. Je garde mon attention constamment fixée là-dessus et quand vous gardez cette attention-là, vous restez focalisé sur ce qui se passe. Si vous réussissez à concentrer votre attention sur le secteur le plus vivant de votre corps, alors rien d'autre n'a d'importance. » Elle se livre maintenant à un exercice mental, identifier avec qui elle « aurait envie de baiser » dans la pièce.

Sa déclaration égratigne ma bienséance. N'aurais-je donc pas le droit de vivre sur terre sans être obligée d'affronter le désir masculin ?

Toute ma vie je me suis coltinée des inconnus qui ont essayé de me draguer avec la grâce d'un éléphant. Ça m'a toujours agacée. Je n'ai jamais réussi à le prendre à la légère, comme mes amies quand, dans un bar, nous étions interrompues par un mec au milieu d'une conversation passionnante et que nous devions supporter son triste numéro. Ma première impulsion était toujours de montrer que je voulais qu'on me fiche la paix rapidement. De toutes les choses que m'a dites Nicole Daedone, cependant, l'idée de percevoir et d'accepter la sexualité contenue dans une pièce, de la ressentir, de la nommer et de l'habiter, constituait le noyau d'une chose que je m'efforçais d'ignorer mais à laquelle je ne pouvais en réalité pas m'empêcher de penser. Entrer quelque part et me concentrer sur les réactions de mon corps aux autres, c'était une réflexion d'ordre sexuel que je pouvais conduire moi-même, sans m'exposer. En réfléchissant aux paroles de Nicole, j'ai repéré une certaine duplicité dans le stock de mes propres perceptions : j'avais soigneusement séparé mes expériences et la conscience sexuelle que j'avais des autres et j'avais fait comme si mes propres réactions physiques n'existaient pas. Je me suis demandé ce que cette façade asexuelle m'avait coûté en termes d'estime de soi et de détermination. Avais-je fait certains choix sous de mauvais prétextes ? Changer mes perceptions signifiait seulement que je m'autoriserais à reconnaître les moments où j'avais envie de mater quelqu'un ou que je luttais contre l'envie de détourner les yeux quand quelqu'un me matait. J'ai essayé d'établir une liste des répulsions et des désirs subtils que je ne nommais jamais et dont je ne parlais jamais à voix haute. J'ai testé mes réactions à chaque fois qu'on me draguait ou qu'on me sifflait dans la rue, me forçant à hocher la tête ou à engager la conversation, m'autorisant à expérimenter le sentiment perturbant qui accompagne une ouverture sexuelle. Je m'attardais sur le ressenti, en tentant de l'appivoiser au lieu de le refouler. Il est devenu évident que je dépensais de l'énergie à m'offusquer ou à me demander si je devais m'offusquer. D'autres femmes à OneTaste disaient avoir mené des expériences similaires. Elles racontaient par exemple que pendant une semaine, elles s'étaient assises les jambes écartées en public pour tester la sensation d'être en droit d'agir ainsi ou la sensation de s'approprier l'espace.

Il est temps à présent pour Nicole de nous faire une démonstration de méditation orgasmique. On fait une petite pause pendant que

l'équipe installe une table de massage recouverte de coussins. Justine Dawson a retiré son jean et le regard que les deux femmes échangent exprime une confiance totale et réciproque. Ce sont deux amies qui se connaissent bien. Visiblement joyeuse et très à l'aise, Justine reste assise pendant que Nicole décrit le déroulement de la séance. C'est une petite femme blonde et mince, la trentaine environ. Après que Nicole a arrangé les coussins, Justine s'allonge et écarte les jambes.

« Je vais commencer par la rassurer en lui expliquant ce que je vais faire », déclare Nicole. Elle prévient Justine que ses mains sont froides. Puis elle décrit la vulve de Justine pour l'assistance. C'est dans ces moments que Daedone se montre poétique, évoque coquillages et pétales. Comme marque de fabrique, OneTaste utilise toujours les termes « chatte » et « bite ». Quand j'ai voulu savoir pourquoi, on m'a répondu que le problème avec les parties génitales de la femme réside dans la difficulté de décrire la chose dans son intégralité – le mot « vagin », couramment utilisé, en tout cas au sens médical du terme, ne fait référence qu'à une seule partie du sexe féminin. Même chose pour « clitoris », « vulve », « entrée du vagin », « lèvres », et tout le reste. Nicole, ancienne étudiante en sémantique, a donc opté pour « chatte ». « J'adore réhabiliter les mots », m'a-t-elle confié.

Elle lubrifie ses doigts et explique que Justine et elles sont des amies de longue date qui se soumettent régulièrement à des tests de dépistage des maladies sexuellement transmissibles. Sinon, on doit toujours porter des gants en latex. « Le sexe ne mérite pas qu'on meure pour lui. » Elle explique qu'elle va toucher le clitoris de Justine en exerçant une pression légère. Pas plus forte que lorsqu'on se frotte les paupières. Dans la pièce, les hommes et les femmes se touchent les paupières. Puis elle commence sa démonstration.

C'est comme regarder un médium en pleine séance de spiritisme ou un religieux possédé par un esprit. Les traits de Nicole expriment une concentration intense. Elle a posé son bras droit sur la jambe de Justine et se sert de sa main gauche pour la caresser. Justine se met à gémir presque aussitôt. Toute à ses caresses, Daedone baisse la tête puis rejette ses cheveux en arrière en se mordillant la lèvre tandis qu'elle teste de nouvelles configurations. Justine tremble et frissonne sous ses mains. Le public est silencieux, fasciné. Mon voisin de droite respire profondément, comme pendant une séance de méditation. Mon autre voisin rougit de plus en plus. Justine n'atteint pas d'orgasme

notable. Il n'y a pas de point culminant clair suivi d'une accalmie. Sa main gauche se crispe légèrement. Ses jambes vibrent. Au cours de la démonstration, Nicole invite plusieurs femmes à s'approcher de la table de massage pour qu'elles posent leurs mains sur la jambe de Justine et ressentent les vagues de sensations qui déferlent en elle. Les vocalises de Justine sont toujours très sonores mais changent de tonalité. Lorsque la sonnerie du minuteur retentit, Nicole termine la séance par une caresse ferme vers le bas. Elle referme les lèvres de Justine. Puis elle couvre Justine avec une serviette. Celle-ci reste allongée sans bouger.

Après ça, un docteur de Berkeley nous parle des bienfaits de l'ocytocine sécrétée lors de l'orgasme féminin. Puis Daedone s'en va et Alisha et Rob reprennent les rênes. On empile les chaises, et on forme deux lignes, les hommes face aux femmes. Cette série d'exercices comprend une suite de questions de plus en plus ciblées suivies de contacts physiques. À chaque exercice, on fait un pas sur la droite pour établir le contact avec une personne différente. L'homme décrit le visage de la femme en face de lui, et vice versa, et veille à mentionner toutes les rides, les boutons ou les erreurs de maquillage. Quand le type en face de moi décrit des traces de maquillage, un bouton sur mon menton et d'autres défauts de mon visage que je croyais trop infimes pour être remarqués, je vis un moment d'horreur inédit. Debout l'un en face de l'autre, on répète toujours la même phrase : « Dis-moi ton désir » – une phrase à laquelle je réponds en bredouillant quelques mots lapidaires. Je réalise pour la première fois que cette question n'appelle qu'un écran blanc, avec des ombres dans le fond. Dans mon esprit, une barre de recherche vide attend, curseur clignotant, des idées que je n'ai encore jamais formulées avec des mots, moi qui ai toujours refusé de considérer l'existence d'une idée tant qu'elle n'a pas été verbalisée. Je dis que moi, ce que je désire, c'est de m'abandonner à quelqu'un sans avoir à expliquer ce que je veux.

Les hommes prennent les poignets des femmes et les caressent doucement, du bout des doigts. On se caresse les épaules et ensuite, on demande à l'autre ce qu'il a ressenti. À la fin, je ne choisis pas quelqu'un du groupe pour tenter ma première méditation orgasmique. Je suis physiquement épuisée et émotionnellement vidée. Chaque fois que je repense au vieux type dont j'ai dû tripoter les épaules, je

ressens un violent dégoût. J'en conclus que les limites existent bien pour quelque chose, pas très sûre que ça soit vrai mais certaine d'être beaucoup plus à l'aise à l'intérieur de ces limites.

J'évite le regard des hommes qui cherchent une partenaire puis je me dépêche de gagner l'arrêt de bus de Muni pour rentrer chez moi. J'achète des plats vietnamiens à emporter, un ice-cream sandwich et une bouteille de vin et je regarde un épisode de la série *A History of Britain* (La conquête normande de l'Angleterre), réalisé par Simon Schama. C'est le dernier cadeau de mon ex, dont le temps de réponse moyen à mes emails oscille désormais entre quatre et six semaines, quand il répond.

Quelques jours plus tard, j'étais dans l'aile Harvey Milk de la bibliothèque municipale de San Francisco quand Justine Dawson m'a appelée. Prise de panique, j'ai ignoré l'appel puis je me suis forcée à sortir au soleil, dans le vent froid, pour la rappeler. Justine m'a demandé mes impressions sur l'atelier. Je lui ai dit que ça m'avait oppressée. Elle m'a suggéré de participer à une nouvelle séance. Elle a ajouté que ce n'était pas à elle de me dire avec qui OMer, ni à elle d'organiser la séance, mais si je m'inscrivais au groupe privé de méditation orgasmique sur Facebook, je pourrais envoyer des messages aux hommes susceptibles d'être intéressés. J'ai suivi son conseil et je n'ai pas tardé à recevoir un message chaleureux d'Eli, l'animateur de la première réunion. J'aimais l'idée qu'il pratique constamment la méditation orgasmique. Pour lui, c'était une routine. Je lui ai demandé s'il voulait bien faire une séance avec moi, il a accepté et on s'est fixé rendez-vous un jeudi midi dans les locaux de OneTaste. Il faisait beau ce jour-là, je suis allée courir le matin puis je me suis douchée consciencieusement et me suis rasé les jambes. J'ai marché lentement jusqu'au 47, Moss Street, sans écouter de musique au casque. J'ai dépassé un type avec un bongo et un tambourin, une pancarte dans une vitrine indiquant que « Le Centre du sexe et de la culture a déménagé » et une illuminée qui mimait un ballet fantaisiste avec son pantalon descendu jusqu'aux genoux.

L'immeuble de Moss Street était calme et silencieux. J'ai franchi les lourds rideaux de velours qui séparaient la salle réservée aux événements du hall d'entrée. Deux membres de OneTaste se trouvaient là. Celui qui s'appelait Henry m'a tendu un verre à bière

rempli de thé vert et je me suis assise sur le canapé. Eli est arrivé avec Matthew, un type plus âgé que j'avais rencontré le soir de la première conférence de Nicole. Eli et moi sommes montés à l'étage. Le palier donnait sur trois pièces, au sol recouvert de moquette et jonché de coussins, avec des chaises pour seul mobilier. Eli est allé chercher le matériel nécessaire dans une armoire : un coussin pour qu'il puisse s'asseoir, un autre plus petit pour poser ma tête, une couverture de yoga en laine, un tapis de yoga et des serviettes sur lesquelles j'allais devoir m'allonger. « Y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour te mettre davantage en confiance ? » a-t-il demandé. « Non, je ne crois pas », ai-je répondu. Sa présence, son aisance et la désinvolture avec lesquelles il s'affairait étaient suffisamment rassurantes.

La pièce était petite, les murs peints en gris. Il y avait deux chaises jaunes, des rideaux blancs et des poutres apparentes. Il faisait très chaud et Eli a ouvert une fenêtre pour laisser entrer un peu d'air. On a parlé de choses et d'autres. J'ai appris qu'il avait vingt-huit ans et qu'il avait quitté son poste chez Apple pour travailler à OneTaste. Il m'a demandé dans quelle direction je voulais m'allonger avant d'ajouter, percevant peut-être mon incapacité à prendre une décision : « Je peux choisir pour toi, sinon. » J'ai décidé de faire face à la fenêtre, les pieds tournés vers la porte. Il a énuméré méthodiquement tous les gestes qu'il s'appropriait à effectuer. Il allait enlever ses chaussures. Puis il m'a dit : « Maintenant, il faut que tu retires ton pantalon. » Dans un institut de beauté ou un cabinet de gynécologue, on le fait seule mais Eli est resté et j'ai retiré mon pantalon. J'ai demandé si je devais enlever mes chaussettes. « Comme tu veux. » Je l'ai fait. « Je vais retirer les miennes aussi », a indiqué Eli.

Il m'a aidée à m'asseoir et a placé ma jambe sur son bras. Je me sentais en totale confiance. Sa jambe touchait la mienne ; son bras soutenait le mien. Il a réglé l'alarme de son téléphone. Il a inspiré plusieurs fois en profondeur et a commencé à me masser les jambes. La pression de ses mains sur ma peau était agréable. Il a enfilé une paire de gants en latex. « Je commence les caresses », a-t-il déclaré.

Avant qu'il ne commence, j'avais eu l'impression d'être excitée. Je sentais la brise. J'ai repensé aux manifestations bruyantes de Justine et j'ai eu peur de révéler une part de moi que je n'avais pas envie de révéler à un inconnu. Mais dès qu'il s'est mis à me toucher, j'ai affiché un détachement que je ressentais réellement. Je n'ai rien éprouvé qui

ressemble à de la jouissance ou à un orgasme, je n'ai pas été stimulée comme avec un vibromasseur. Je n'éprouvais aucun désir de faire l'amour avec l'homme qui me tenait les jambes mais sentir son souffle aller et venir à la surface de ma peau m'apportait un bien-être profond et intense. Je n'étais pas transportée par l'extase. C'était calme et silencieux. Je me concentrais sur la respiration et la pression exercée par son corps. À un moment, il a dit d'un ton laconique : « Je sens la base de ma bite qui gonfle. » Et puis la sonnerie de son iPhone a carillonné et c'était terminé. On a partagé nos « instantanés ». J'avais du mal à trouver quelque chose à dire, je me souviens juste que tout ce que j'ai dit ce jour-là m'a paru un peu fictif. Ensuite, je me suis rhabillée et je suis partie. J'ai recommencé à deux reprises, toujours avec Eli. Je n'ai jamais atteint le stade de l'excitation. J'ai refusé plusieurs invitations et annulé les rendez-vous que j'avais pris avec d'autres personnes. Ma troisième séance de méditation orgasmique s'est déroulée dans une pièce où d'autres personnes pratiquaient aussi. J'ai joui, ou « basculé » dans le jargon OneTaste, en fixant une cafetière posée sur une table. Je me suis sentie triste après ça, comme ça m'arrive parfois après un rapport sexuel. Ça n'avait pas été très différent d'un rapport classique où certains orgasmes se produisaient parce que je me concentrais et les provoquais. Un orgasme peut être un acte de courtoisie. Une forme de service rendu à une personne pour lui procurer un sentiment de satisfaction. J'étais capable de jouir même pendant un rapport que je n'appréciais pas.

Des mois durant, je me suis persuadée que OneTaste était tellement éloigné de ma réalité quotidienne que ça ne m'affectait pas. C'était facile parce que ce que les gens là-bas faisaient des choses vraiment bizarres. À l'époque, j'aurais préféré fréquenter n'importe qui d'autre. Je ne les aimais pas. J'appréciais davantage la compagnie de gens qui ne cherchaient pas à tout prix un regard compatissant, qui n'éprouvaient pas le besoin de déballer constamment leurs états d'âme, des gens qui picolaient et fumaient des clopes. J'étais plus à l'aise dans des situations où j'avais le droit d'être inadaptée, le droit de ne pas dévoiler tous mes sentiments, de reconnaître et de savourer la perspective de ma propre mortalité. Leur vocabulaire me dégoûtait. Ils disaient qu'ils se sentaient « tumescents » et utilisaient le verbe « pénétrer » pour décrire une réussite personnelle. Ils aimaient bien employer le mot « sexe » comme un verbe : « Mon *sexing* a changé, a

dit un jour Rob Kandell. En fait, mon *OMing* a enrichi ma façon de *sexer* et ma façon de *sexer* enrichit mon *OMing*. »

Je tombais sur des gens rencontrés à OneTaste dans les rues de Mission ou j'en croisais à Rainbow Food Co-op, le temple des aliments crus bourrés d'antioxydants. Un jour, l'un d'eux m'a abordée. Il m'a invitée dans un salon de thé de la 14^e Rue, qu'un grand nombre d'entre eux semblaient apprécier. Il portait un collier de perles et me regardait droit dans les yeux. « C'est un espace ouvert, a-t-il expliqué au sujet du salon de thé. Il n'y a pas le côté sombre et oppressant d'un bar. » « J'aime bien les bars », ai-je répliqué d'un ton hautain.

Après mon départ de San Francisco cet été-là, les gens de OneTaste ont continué de m'appeler. Ça a commencé par des SMS de Marcus ou d'Eli, qui me proposaient d'OMer. Je répondais joyeusement que je ne vivais plus à San Francisco. J'ai aussi reçu des appels de membres pour m'inviter à une conférence ou à un atelier.

Sur Facebook, les posts sur la page de OM, et leurs illuminations quotidiennes, envahissaient mon fil d'actualité. Je continuais à les lire et je regardais les vidéos de témoignages.

« Le moment où tu prends conscience que tu as bâti ta vie sur le concept de la “caresse pour ton propre plaisir” », écrivait un internaute.

« Le moment (beaucoup plus ancien) où tu réalises que tu ne l'as pas fait. Et que tu aurais pu », répondait un autre.

« Merci, répliquait le premier commentateur. Et le moment beaucoup plus tardif où tu comprends que tu ne reviendras pas en arrière. »

« Tellement, tellement bon ! » écrivait encore un autre.

Mais si leurs followers ou ceux qui ont liké la page de l'Esalen Institute (« Pionniers des changements en profondeur de soi et de la société ») ou du Landmark Forum (« Imaginez et créez un avenir à votre mesure ») ou du Zen Center (« Puisse chaque être vivant accomplir sa vraie nature ») ou de Lafayette Morehouse (« Vous êtes parfait, le monde est parfait et vous êtes pleinement responsable de votre vie ») ou du Pathways Institute (« Explorer la conscience humaine pour développer l'épanouissement, les compétences et la sagesse personnels, professionnels et spirituels ») semblaient tant obsédés par leur propre personne, c'est parce que de nombreux dogmes – le mariage, la famille nucléaire, les tabous sexuels, les

régimes alimentaires, le genre – avaient été brillamment pulvérisés. Le privilège d'appartenir à la classe moyenne américaine au ^{XXI}^e siècle induisait que la plupart des questions existentielles pressantes étaient soumises au libre choix. Avec qui dois-je coucher quand je suis célibataire ? Que dois-je manger ce soir ? Que dois-je faire pour gagner de l'argent ? Les conseils du passé avaient quasiment disparu sur ces questions historiquement absurdes. La difficulté de choisir selon quelles règles on voulait vivre sa vie nous invitait à une vaste introspection.

Certains pensaient qu'une plus grande égalité entre les sexes n'avait pas entraîné un épanouissement sexuel équitable et dans ce domaine, c'est l'orgasme et le désir masculins qui prévalaient. Les gens se sentaient « libérés » sexuellement – ils expérimentaient plus de choses, à plus grande échelle –, situation encore inédite aux États-Unis. Bien que la répression sexuelle existe encore, le problème n'était pas là. Le problème, c'est que les femmes qui pratiquaient une sexualité ouverte, parce qu'elles y voyaient certaines promesses, se retrouvaient souvent en contradiction avec leurs sentiments : elles essayaient de brider leur désir de s'attacher, feignaient d'apprécier des choses qui les blessaient ou les contrariaient, définissaient leur sensualité avec des images qu'elles avaient vues au lieu de savoir ce qu'elles voulaient. OneTaste recherchait une méthode pour parvenir à une ouverture sexuelle plus stable et plus authentique, une expérience issue du désir immanent et non de la volonté de faire plaisir. Leur méthode était étrange, mais avait au moins le mérite de croire en cette possibilité.

-
1. SoMa est l'abréviation de South of Market, un quartier de San Francisco.
 2. More University était l'antenne universitaire de Lafayette Morehouse, communauté fondée en 1968 à Lafayette, Californie. Le quotidien *San Francisco Chronicle* la décrit comme une « secte sexuelle ».
 3. Pas facile, la vie de mac.

Cyberpornographie

Les premières images autorisées de pénétration ont été publiées par le magazine *Private* en 1965. Quand on pense à tout ce qui s'est passé depuis... Ce qu'on appelle porno, dans cette deuxième décennie du XXI^e siècle, se résume à une intrigue réduite à l'essentiel, de la performance et de la séduction, avec juste ce qu'il faut pour être sexuellement excité. Des vidéos d'une dizaine de minutes répertoriées par thèmes sur les sites Internet, qui sont comme les ultimes détritres posés au sommet du tas d'ordures de l'histoire du porno. Les mouettes tournoient au-dessus et les bulldozers en exhument des verres de martini, des vestes de smoking, des boîtiers du jeu vidéo *Leather Goddesses of Phobos*¹ et *alt.sex.net*². Avant, sans communiquer vos coordonnées bancaires, vous pouviez regarder trois corps fermes et bronzés prendre une femme contre un palmier aux feuilles ondoynes. Aujourd'hui, vous pouvez mater une lesbienne aux jambes poilues et au téton percé, gode-ceinture à la taille, qui pratique un face-fucking avec une autre fille. Bientôt, vous verrez ce que l'ordinateur nomme une « chaudasse gourmande de foutre en train de se faire trouer par une grosse queue ravageuse ». Ou vous ne regardez rien de tout ça. La culture a produit un concept abstrait, « le porno », qui pour certains renvoie à des sites web précis, des mots-clés dans les moteurs de recherche, et des souvenirs somatiques, tandis qu'il ne constitue pour d'autres qu'une vague menace qui clignote dans le noir.

Le porno causait pas mal de tourment à mes amis. Certains aimaient en regarder tous les jours, ça faisait partie de leur quotidien. D'autres se sentaient esclaves de leur envie de porno. D'autres encore

vivaient leurs propres expériences sexuelles comme un simulacre kitsch de film X, et regrettaient l'époque où le porno était moins omniprésent et qu'il se résumait à montrer dans un flou artistique des acteurs bronzés en train de baiser à la cool au bord d'une piscine. Le porno comptant davantage de spectateurs chez les hommes que chez les femmes, il se créait parfois un déséquilibre gênant sur le plan des connaissances, qui pouvait être perçu comme un rapport de force en faveur des hommes. Le porno rendait jaloux, il heurtait les sentiments, il forçait les gens à se demander si leurs partenaires étaient attirés par eux ou par le type de personnes qu'ils voyaient dans les films, et qui avaient une autre couleur de peau, une autre teinte de cheveux, un autre tour de poitrine. Comme le porno aime ce qui est tabou, il peut aussi être raciste et misogyne.

Il est tentant de croire que le sexe avant la cyberpornographie était moins compliqué. Le porno montre des actes sexuels que peu de gens auraient l'idée d'expérimenter. Aujourd'hui, on est plus exigeant sur le genre de rapport dont on a envie, le nombre de personnes impliquées, ce qu'il faut dire et notre apparence, notre corps, qu'à l'époque où l'imagerie sexuelle était moins accessible.

Les amateurs de porno parlent de leur désir de visionner ces films comme ils décriraient une envie soudaine, alors qu'ils remplissent leur déclaration d'impôts, de regarder des vidéos de chats grimant dans des cartons. On peut dire aussi que c'est comme entrer tout seul dans un café et manger une part de gâteau en plein après-midi. C'est la satisfaction provisoire d'un besoin. Ça les met en condition avant de se masturber, ce qu'ils font soit pour se détendre, soit pour tuer le temps, soit pour s'endormir. Sauf que le porno réunit toutes les options sexuelles possibles, y compris celles qu'on n'a pas envie d'explorer.

Public Disgrace est une web-série pornographique qui mettait en avant le fait de « montrer des femmes nues, ligotées et humiliées en public ». Elle est le fruit d'une dominatrice et réalisatrice de films pornos résidant à San Francisco : Princess Donna Dolore. Princess Donna a conçu son projet en 2008, alors qu'elle travaillait depuis quatre ans pour la société de production de vidéos pornographiques Kink.com. En plus de son travail derrière la caméra, Donna apparaît également dans les épisodes mais tient rarement le premier rôle.

Quand Princess Donna partait en repérage pour *Public Disgrace*,

elle recherchait des petites fenêtres (faciles à condamner) et des espaces confinés (qui donnaient l'impression d'être bondés). Pour les séquences extérieures, elle travaillait souvent en Europe où les lois sur l'attentat à la pudeur sont plus souples. Avant chaque tournage, Princess Donna discutait avec l'actrice principale de ce qu'elle aimait ou pas, et établissait une liste des choses qu'elle voulait bien que le public lui fasse. Certaines actrices acceptaient seulement qu'on les tripote, d'autres interdisaient qu'on les gifle et d'autres encore étaient d'accord pour se faire doigter ou cracher dessus.

Princess Donna avait une grande expérience pour orchestrer des fantasmes sexuels compliqués en groupe, en public et violents. Ces situations ont tendance à être, selon ses propres termes, « un peu délicates à vivre dans la vraie vie ». En tant qu'actrice et réalisatrice, son rôle consistait à initier et à maîtriser des conditions extrêmes. Donna sait également très bien manipuler le corps humain, et les actrices s'en remettaient à elle quand il fallait repousser les limites de leurs capacités physiques.

Postée sur le site Kink.com, l'annonce de recrutement pour la série *Public Disgrace* disait : « Rapports sexuels entre mâle dominateur et femelle soumise ; dominatrices et dominateurs ; bondage en toute sécurité, bâillons, cagoules, caresses, cravache et orgasmes forcés avec vibromasseur. » Pour quatre à cinq heures de travail, les acteurs empochaient entre 1 100 et 1 300 dollars, plus des primes pour des actes sexuels supplémentaires avec des figurants munis de certificats médicaux garantissant leur bonne santé.

Quelques semaines après mon installation à San Francisco, je pars assister à un tournage de *Public Disgrace*. Ils sont ouverts au public, qui est encouragé à participer activement. L'attrait de la nouveauté compte beaucoup dans le X, alors les spectateurs sont recrutés sur Internet mais n'ont le droit d'assister qu'à un seul tournage par an. Je dis « spectateurs », mais les membres du public tournent aussi. Nous jouons le rôle d'une foule de voyeurs indisciplinés pour le vrai public, à savoir les gens qui paient pour regarder la série *Public Disgrace* sur le Net.

Le lieu du tournage, un bar baptisé le Showdown, est situé au sud de Tenderloin³, dans une ruelle squattée par des barjots et des toxicos, coincé entre un traiteur vietnamien et un hôtel miteux, le Winsor Hotel (TARIFS RAISONNABLES À LA NUIT - À LA SEMAINE). Quand j'arrive,

plusieurs personnes font la queue devant la porte. Parmi elles, une bande de jeunes mecs et un couple hétéro d'une trentaine d'années. On signe des décharges, on montre nos papiers d'identité, et une assistante de production prend une photo avec notre permis de conduire près de notre visage. Ensuite elle nous donne deux tickets pour des consommations gratuites au bar. « Selon votre état après les deux verres, je vous en donnerai d'autres », ajoute-t-elle.

L'actrice du soir, une blonde minuscule se faisant appeler Penny Pax, a pris l'avion spécialement depuis Los Angeles où elle réside pour participer au tournage de *Public Disgrace*. Les premiers pornos qu'elle a vus, a-t-elle confié à Donna, étaient des épisodes de la série et depuis qu'elle est entrée à son tour dans le business, elle rêve de tourner une séquence. Elle a une requête personnelle : elle aimerait que Princess Donna essaie de lui faire un fist-fucking anal.

Le bar est une pièce étroite qui rappelle le San Francisco d'antan, celui de la classe ouvrière immigrée. Des suspensions vintage en verre fumé éclairent le comptoir en bois. Une photocopie couleur d'un portrait de Laura Palmer dans la série *Twin Peaks* de David Lynch est accrochée au mur, à côté d'une pendule arrêtée, décorée d'un faux nid d'oiseau dans une cavité qui devait abriter le balancier. L'arrière-salle carrée et sombre est tapissée de papier peint noir orné de deux motifs répétitifs : un couple de perroquets sur un perchoir et un vase de fleurs. L'équipe de Kink a installé des projecteurs au plafond.

Princess Donna fait son apparition entourée d'une petite escorte. Elle porte une minirobe noire qui met sa poitrine en valeur, tellement moulante qu'on croirait un emballage sous vide. Elle mesure un mètre soixante-dix et ses membres d'une longueur démesurée, tellement fins que c'en est presque inquiétant, la font paraître encore plus grande. Ce soir-là, ses grands yeux noisette à la Bambi sont fardés avec sophistication et ourlés de faux cils que Kink achète par paquets de cent. Ses longs cheveux bruns sont attachés en queue-de-cheval haute. Un cœur anatomique est tatoué sur son épaule gauche, l'inscription *Daddy* en lettres cursives apparaît à l'intérieur de l'avant-bras droit. Elle traverse la pièce à grandes enjambées. Le bout d'une cravache dépasse de son sac à main en vinyle noir. Elle est chaussée de bottes de cow-boy brun clair, d'où émergent ses longues jambes de héron. Le bleu gros comme une pièce de 1 dollar que j'avais remarqué sur son cou lors de notre première rencontre la semaine dernière a disparu.

Postée devant le bar en compagnie de l'acteur au pseudo palindromique, Ramon Nomar, Donna inspecte la pièce. Il désigne plusieurs crochets fixés au plafond et une balustrade métallique installée au-dessus du bar. Donna hoche la tête en silence. Ils retournent dans l'arrière-salle. Je questionne l'assistante de production au sujet de la partenaire féminine de Ramon Nomar. Penny Pax, me répond-elle, profite d'un « moment calme ».

Bientôt, la musique se tait (Kink diffuse sa propre musique, libre de droits). Le barman retire sa cravate et sa chemise vichy et ne porte soudain rien d'autre que son gilet. Donna vient donner quelques consignes à la foule déjà pas mal alcoolisée.

« Vous allez peut-être penser que ce que nous faisons subir à l'actrice est cruel ou humiliant mais il n'en est rien, déclare-t-elle. Elle a signé un contrat. » Selon les termes de ce contrat, les spectateurs ont le droit de lui donner des petits coups, de la caresser, de lui enfoncer les doigts dans le sexe à condition d'avoir les mains propres et les ongles coupés court. Un coupe-ongles se trouve à leur disposition si nécessaire. « Je vous surveille comme un vautour pour m'assurer que vous ne faites rien subir de dégradant à sa chatte, ajoute Donna avant de poursuivre : Vous avez le droit de cracher sur sa poitrine mais pas sur son visage. Vous pouvez lui coller une bonne fessée mais vous n'avez pas le droit de la gifler fort. » Elle attire vers elle son assistante de production. « Imaginez que Kat soit l'actrice – Kat se penche docilement en avant –, voilà la distance raisonnable pour lui flanquer une fessée. » Donna mime les gestes de la fessée acceptable.

L'actrice, continue-t-elle, ne peut quitter le plateau avec des bleus parce qu'elle a un autre tournage cette semaine. Par conséquent, Donna se réserve le droit d'interdire certaines pratiques afin de s'assurer que le corps de Penny demeure intact.

Elle conclut son speech par un exposé plus théorique. Tout l'intérêt de *Public Disgrace*, explique-t-elle, réside dans l'impression de spontanéité, « donc vous n'êtes pas censés savoir qu'on va débarquer ». Il est interdit de filmer, on a le droit de prendre des photos avec son téléphone et le plus important : « Ne nous ignorez pas. Je vais la faire entrer avec une pancarte où il y aura écrit : “Je suis une misérable salope.” Alors réagissez. » Elle répète que des coupe-ongles et des limes sont à la disposition de ceux qui en auraient besoin et rappelle à tout le monde d'aller se laver les mains avant de

toucher l'actrice. Puis elle disparaît dans l'arrière-salle.

Quelques minutes plus tard, Donna revient avec Penny Pax et Ramon. Petite – elle mesure à peine plus d'un mètre cinquante –, Penny a une poitrine naturellement généreuse, une peau laiteuse, des cheveux blonds et soyeux coupés au carré. Ses yeux sont du même bleu profond que les sucettes Blow Pop à la framboise bleue. Elle est très jolie, sans chirurgie esthétique ni bronzage artificiel. On dirait un mannequin de JCPenney⁴. Elle porte une minijupe en jean, des escarpins blancs et un débardeur blanc. Donna l'examine puis, avec des gestes habiles, fait glisser les bretelles de son débardeur le long de ses bras et les coince au niveau de ses hanches. Elle la fait pivoter, détache son soutien-gorge blanc et le jette sur le côté. Donna sort puis range plusieurs rouleaux de corde d'un sac en toile noir posé sous une table, et estime le poids et la longueur de chacun. Pendant ce temps, Ramon observe – tendrement, il n'y a pas d'autre mot – les seins nus de Penny, striés de vergetures. Donna réalise un nœud compliqué, rehausse les seins de Penny en enroulant la corde autour. Puis elle replace les bretelles du débardeur sur ses épaules et lui attache les bras dans le dos.

« Regardez-moi ça, dit Donna en faisant tourner Penny sur elle-même pour contempler son œuvre. Tu es magnifique. » Ramon s'avance et observe Penny avec la tendresse carnassière d'un héros de roman érotique historique. Promenant une main dans le dos de Penny, il l'oblige à se retourner, la contemple, sent et embrasse ses cheveux puis glisse une main sous sa jupe et commence à la caresser en détaillant son corps avec intensité. C'est sa façon de se préparer pour le tournage. Ramon est espagnol et parle avec un accent prononcé. Il sourit rarement. Il porte un T-shirt noir qui moule ses pectoraux impressionnants, un pantalon noir et des rangers noirs. Il mesure un peu plus d'un mètre quatre-vingts et il est bronzé et taillé comme un Bruce Willis ibérique. Ils forment un beau couple, tous les deux. Donna accroche la pancarte où l'on peut lire JE SUIS UNE MISÉRABLE SALOPE autour du cou de Penny puis l'attrape brusquement par les cheveux et la tire hors de la pièce.

Maintenant les caméras tournent. On peut aller chercher nos boissons. Le bar est bondé, il y a une grande majorité d'hommes qu'on peut ranger en deux catégories : ceux qui salivent, sûrs de la légitimité de leur désir, et ceux qu'on sent mal à l'aise, angoissés à l'idée de

briser certains tabous, comme insulter une femme en la pelotant. Une poignée de filles se mêlent à eux ; certaines sont venues avec leurs mecs, d'autres avec une amie. Donna a troqué ses bottes de cow-boy contre une paire d'escarpins vernis et franchit la porte d'un pas décidé. Ramon et elle entourent Penny, qui lève un regard bleu et torve sur ses maîtres qui la dominent.

« Dis à tout le monde pourquoi tu es là », ordonne Donna tandis qu'au bar, les clients feignent la surprise. « Je suis une misérable salope ! » dit Penny. Ramon la soulève par le cou grâce à une prise de catch et l'assied sur le comptoir. Travaillant de concert, Donna et Ramon lui fourrent dans la bouche une serviette en papier qu'ils fixent comme un bâillon avec du ruban adhésif, et giflent à tour de rôle son visage et sa poitrine. Ils lui arrachent son débardeur blanc immaculé. La corde empêche le sang de circuler, et les seins de Penny paraissent douloureusement gonflés.

« Qui veut toucher ça ? demande Donna. Qui veut jouer avec cette petite salope ? » De bon cœur, les patrons du bar frappent, doigtent et donnent des fessées. De son sac à main d'où émerge toujours la cravache menaçante, Donna sort un boîtier qui émet des décharges électriques en crépitant et s'en sert pour stimuler Penny. Ramon la débarrasse de ses derniers vêtements puis il enlève sa ceinture et commence à frapper doucement Penny qui se retrouve bientôt clouée au sol.

« Je croyais que c'était ton rêve, se moque Donna. Je croyais que c'était ton rêve de tourner pour ce site. Tu ne t'es pas préparée ou quoi ? » Elle promène un regard sur la salle. « Comment l'appelle-t-on ? Tout le monde sait comment on l'appelle. »

« Misérable Salope ! » hurle la foule.

« Il y a une jolie fille qui veut venir lui attraper les nichons ? » Une femme s'approche. Ramon retire son pantalon, se balançant d'un pied sur l'autre pour passer chaque jambe par-dessus ses rangers. Il ne porte pas de sous-vêtement ; son pénis ressemble au tronc d'un palmier. Les patrons du bar applaudissent avec enthousiasme.

Il relève Penny et la prend contre le bar pendant que les figurants continuent de lui frapper les seins. Toujours bâillonnée, Penny a les yeux écarquillés. Son mascara ruisselle sur ses joues. Elle a la possibilité de tout arrêter par un signal verbal ou un geste, mais elle n'exerce pas ce droit. Tout à coup, Donna interrompt le tournage.

« J'ai une annonce à faire, tout le monde m'écoute, dit-elle en dénouant les cordes attachées autour des seins de Penny. On ne frappe plus ce nibard-là », ajoute-t-elle en désignant le sein droit qui porte des marques rouges. Le tournage reprend.

Avec ses biceps gros comme des canons, Ramon soulève Penny et lui fait faire le tour de la salle. La foule les suit, les gens se bousculent pour avoir la meilleure place. Ramon porte Penny d'un seul bras et brandit la baguette électrique de l'autre main. « Tase-moi ! » demande un spectateur. Levant les yeux au ciel, Ramon s'exécute sans ralentir le pas. « Aïe », fait le type avec une grimace de douleur. Ramon retire le bâillon de Penny et dirige sa tête pour qu'elle lui taille une pipe. Penny s'exécute, secouée par des haut-le-cœur exagérés. Debout à côté d'eux, Donna distribue les fessées et les décharges électriques avant de se joindre au duo. Avec ses mains, elle fait éjaculer Penny pour le plus grand plaisir de la foule. Au bout d'une vingtaine de minutes, Donna annonce une pause.

Interrompu au beau milieu de ses efforts, Ramon fixe le plafond d'un air ultra-concentré. Penny est allongée par terre. Il la relève et l'assied sur le bar. Donna et Ramon repoussent tendrement les mèches de cheveux qui lui barrent le visage et essuient la sueur et les traces de saleté avec des lingettes. Comme une entraîneuse pendant un combat de boxe, Donna débarrasse Penny de ses faux cils, lui donne de l'eau et l'embrasse sur la joue. Pendant cette interruption, les spectateurs qui n'ont pas hésité à être verbalement agressifs, conformément aux instructions, ont soudain l'air gêné.

« T'es canon et je te présenterais à ma mère sans problème ! » hurle un type qui s'est montré particulièrement enthousiaste quand il a fallu crier : « Misérable salope ! » Ramon commande à boire. « Qu'est-ce que tu veux ? » demande le barman. « Un soda », répond Ramon. « L'acteur porno prend un soda ! » répète le type qui la ramène sans cesse.

Lorsque le tournage reprend, une fille du public copieusement tatouée, vêtue d'une minijupe et d'un T-shirt effiloché orné de deux mains de squelette étalées sur la poitrine, profite à son tour du corps de Penny. Les choses continuent comme ça pendant plus d'une heure. Des chaises sont renversées. Des verres tombent par terre. Le barman retire son gilet et se retrouve torse nu. Alcoolisé et surchauffé, le public n'est tout de même pas totalement à l'aise. « Étouffe-la, cette

chienne ! » hurle le brailleur avant d'ajouter : « Désolé ! »

Donna calme le jeu. « OK, tout le monde, lance-t-elle pour préparer l'assistance, on vous réserve encore une petite surprise pour la fin. » La foule exulte. Une fois les caméras coupées, Ramon et Penny baisent sur une table dans la position classique du missionnaire pour que Ramon soit sur le point d'éjaculer. Quand il est prêt, il hoche la tête, allonge Penny sur le sol et se masturbe pour jouir sur son visage. Des applaudissements fusent de nouveau dans la salle.

Les acteurs prennent une pause. Ramon a fini son boulot. Tandis que toute l'attention se concentre sur Penny, il arrache son T-shirt trempé de sueur, le jette dans un coin et s'éloigne vers la partie du bar plongée dans la pénombre. Il est entièrement nu, avec ses rangers aux pieds. Tel un coureur de fond qui franchit tout juste la ligne d'arrivée, il relâche la tension, dessine des moulinets avec ses bras, essuie son visage moite d'un revers de main, prend de longues inspirations. Personne ne fait attention à lui. Lorsqu'il a enfin retrouvé son calme, il s'essuie et remet son jean noir. Pendant ce temps Penny, sagement assise sur une chaise, boit un verre d'eau à petites gorgées. Elle a l'air, en un mot, ravie.

J'ai rejoint Donna au bar. Que va-t-il se passer maintenant ?

« Je vais lui enfoncer ma main en entier dans le cul, répond-elle. Elle ne l'a encore jamais fait et elle a envie d'essayer. »

Princess Donna fait asseoir Penny Pax sur un tabouret de bar. Elle a apporté un vibro Hitachi Magic Wand et un flacon de lubrifiant. « J'ai besoin de toute la place qu'il y a dans ses trous pour y fourrer ma main », annonce-t-elle tandis que le public recule avec déférence. Quand Donna a terminé, le public scande : « Gicle, gicle, gicle, gicle », et Penny s'exécute. J'observe la scène dans un coin de la pièce, près de Ramon qui descend une bouteille de Pilsner, une serviette posée sur ses épaules cuivrées.

Le tournage touche à sa fin. Donna et Ramon ramènent Penny vers le bar et l'attachent par les poignets à la balustrade métallique. Dans un angle de la salle, j'aperçois Donna qui nettoie soigneusement une bouteille de bière avec une lingette désinfectante. Et voici la dernière scène de la soirée : Penny attachée et suspendue par les poignets aux rambardes pendant qu'un membre du public la pénètre avec une bouteille de bière. Ramon, en jean et torse nu, promène nonchalamment le boîtier électrique sur ses pectoraux puis tend le

bras et tase Penny sur la langue. Et c'est terminé. Débonnaire, Ramon fait une sortie remarquée : soulevant sans effort la starlette miniature, il la prend dans ses bras et l'emmène à la porte.

Kink interviewe ses actrices avant et après chaque tournage. Cette stratégie de désescalade rappelle au spectateur – s'il regarde jusqu'à la fin (Kink ne diffuse pas de statistiques sur son public, mais selon certaines études, 95 % des vidéos pornos payantes sont regardées par des hommes) – que ce qu'il vient de voir est légal et encadré, et apporte la preuve que tous les actes sont consentis et que l'actrice a bien récupéré. Pour son interview d'après match, Penny se pointe en peignoir gris, lunettes roses sur le nez et Uggs aux pieds. Sans les traces de mascara, on la prendrait pour une étudiante qui va aux douches de son dortoir. Donna arrange le peignoir de Penny pour dévoiler ses seins. À part ça, comme souvent lorsqu'on interviewe des athlètes après le match, celui-ci est un peu fade.

DONNA : Alors, Penny, qu'as-tu pensé du tournage de ce soir ?

PENNY : J'ai passé un super moment, c'était incroyable. Il y a eu tellement de choses.

BRAILLARD n° 1 : J'ai carrément envie de t'inviter au restau après !

BRAILLARD n° 2 : T'as de trop beaux yeux !

DONNA : OK, les gars, on se calme. Dis-moi quels ont été tes moments préférés.

PENNY : Bah, sans doute le moment où tout le monde me touchait à la fois et je savais pas combien de mains se baladaient sur moi ni qui me tripotait... Et aussi le... je sais pas, est-ce que tu as enfoncé ton poing dans mon cul ?

DONNA : Oui.

PENNY : Eh ben ça, c'était impressionnant. Ouais ! J'ai trop hâte de le voir !

DONNA : Ouais, c'était super. Tournée d'applaudissements pour le fist anal !

Le public applaudit.

DONNA : Et tu m'as confié aussi que tu n'avais encore jamais autant giclé de ta vie ?

PENNY : Ouais, c'était carrément dingue. Comment t'as fait ?

DONNA : Avec mes doigts magiques. Des années d'entraînement.

PENNY : Ouais, c'était incroyable.

DONNA : Quels ont été les moments les plus éprouvants ?

PENNY : Euh, quand t'as enfoncé ton poing dans mon cul, peut-être ? C'était assez difficile. J'avais l'impression que ça prenait toute la place.

DONNA : Sur une échelle de un à dix, à combien évaluerais-tu ton degré de bonheur après le tournage ?

PENNY : À onze !

Applaudissements. Sifflets.

DONNA : Donc est-ce qu'on peut dire sans trop s'avancer que tu reviendras tourner pour le site ?

PENNY : Oui.

DONNA : Tu veux prendre une douche ?

Penny Pax acquiesce.

DONNA : Allons te préparer une bonne douche !

UN SPECTATEUR : Une douche dorée !

UNE SPECTATRICE : Je peux venir ?

Après cette conclusion, Penny et moi trouvons un endroit

tranquille pour discuter, près d'une cage d'escalier, derrière le bar. Elle m'apprend qu'elle a vingt-trois ans. Je lui demande si elle travaille dans l'industrie du porno depuis ses dix-huit ans. Elle me répond que non, mais qu'elle aurait bien voulu. Elle bosse dans le X depuis six mois, avant elle était maître-nageuse à Fort Lauderdale. Ce job n'avait rien de passionnant, alors elle a déménagé dans la vallée de San Fernando et s'est rapidement inscrite chez Mark Spiegler, l'un des agents les plus célèbres du X. D'après mes renseignements, Spiegler était connu pour représenter des actrices qui ne jouaient pas les potiches et qui pratiquaient la sodomie. Penny n'avait rien d'une potiche. Je l'ai interrogée sur le tournage, sur ce qu'elle avait ressenti.

« C'était inconfortable au début, pour l'anal. » (Elle faisait sans doute allusion au début du tournage, quand Ramon avait grimpé sur le bar et lui avait fourré un citron dans la bouche avant de la sodomiser. « J'adore tes bottes, mec ! » avait crié un type du public. Penny avait fait un geste pour faire comprendre de ralentir et Donna avait sauté sur le bar pour la lubrifier.) « Mais mon corps se réchauffe assez vite et après, la gêne disparaît. » Légèrement incrédule, je lui ai demandé si elle avait vraiment ressenti du plaisir. Elle m'a regardée comme si j'étais folle. « Ouais. Je veux dire, pendant tout le truc ! Tout le truc. » Elle s'est excusée de ne pas s'exprimer très clairement mais elle était dans un état second. « On appelle ça être *dick drunk*. Je suis un peu *dick drunk* là parce que c'était juste trop bon. » Elle m'a dévisagée. « T'aurais envie d'essayer ? » J'ai tenté d'imaginer un monde dans lequel je serais assez désinhibée pour faire ça. C'était impossible.

Je suis retournée à Mission dans la camionnette de Penny et Ramon. Les deux acteurs dormaient dans le fameux château mauresque des studios Kink. Ils m'ont dit qu'ils tournaient généralement des films pornos mainstream dans la Vallée mais qu'ils aimaient bien venir à San Francisco pour des rôles fétichistes. Dans le film que Ramon tournait le lendemain pour New Sensations à Los Angeles, il n'avait même pas le droit de tirer les cheveux de la fille.

« À L.A., il n'y a pas tellement de bondage ni de scènes hard, a expliqué Penny. En gros, on va dire qu'il y a trois positions. On appelle ça les scènes gonzo. Ça va super vite. Quand j'en tourne, je n'ai presque jamais d'orgasme. Alors qu'ici, chez Kink, ils te disent : "Tu vas jouir, c'est sûr." » J'en ai conclu que pour les acteurs, faire de

la pornographie extrême, c'est comme être nègre pour un écrivain : les gens de ton milieu reconnaissent plus facilement la valeur du travail. On inspire un respect différent, plus gratifiant, que la reconnaissance du grand public.

Les semaines suivantes, j'ai observé le jeu de Princess Donna, et sa réalisation, sur d'autres tournages. Dans la série *Fucking Machines* – l'épisode sur le thème du roller derby –, elle manie une perceuse électrique équipée d'un gode géant. Elle s'est familiarisée avec la réalisation sur une série Kink intitulée *Ultimate Surrender* (L'ultime reddition), qui mettait en scène des tournois de catch 100 % féminins. Pendant trois rounds de huit minutes, deux femmes s'affrontent, pour jeter l'adversaire au sol et la malmener le plus longtemps possible. Au quatrième round, la gagnante prend la perdante avec un gode-ceinture. C'est la série la plus populaire de Kink et les tournages se font parfois en direct et en public. Princess Donna réalise aussi la série *Bound Gangbangs* (Gang bangs ligotées) et elle a eu l'idée un jour de tourner une scène avec des hommes déguisés en pandas.

À quelle question essayais-je de répondre en allant assister à des tournages de scènes de sexe aussi créatives qu'extrêmes ? Je ne savais plus trop. L'éternel débat « pour » ou « contre » le porno n'est plus pertinent depuis 2005, voire avant. Décider de cacher ou de bannir la pornographie de l'espace public n'a plus de sens à une époque où il suffit de taper quelques mots dans un moteur de recherche pour mater des films pornos tout seul chez soi. Il est impossible, dans une démocratie, de soutenir la censure du sexe sur Internet. On peut dresser une liste des actes répugnants qu'on ne cautionne pas à titre personnel, mais classer les pratiques sexuelles en « bonnes » ou « mauvaises » a conduit par le passé à interdire les rapports sexuels gays, interracial, la transsexualité, la bisexualité ainsi que les brochures sur la contraception et le planning familial. Tous les films pornos ne ressemblent pas aux productions Kink mais à partir du moment où on libère l'industrie du X, la violence simulée ainsi que l'humiliation publique et ritualisée des femmes sont inévitables. On peut refuser de regarder des films pornos mais cela ne libère pas des angoisses causées par ceux qui en visionnent. En bannissant le porno de sa vie, on se prive aussi d'un répertoire complet des fantasmes sexuels de toute l'histoire de l'humanité, ce qui a forcément une

valeur.

Et moi, pendant ce temps, je n'avais pas de vie sexuelle. Si j'en avais eu une, elle n'aurait pas ressemblé, de près ni de loin, à ce qui se déroulait derrière les murs du château. Chez Kink, les acteurs et les actrices ressemblaient plutôt à des athlètes ou à des cascadeurs. Ils se livraient à des exploits éreintants, et ce que j'admirais entre autres chez eux, c'était cette facilité qu'ils avaient à se glisser dans leur rôle et à en sortir, l'aisance avec laquelle ils habitaient leurs corps, leur assurance et leur solidarité face à ceux qui condamnaient leurs pratiques. Je ne possédais aucune de ces qualités. À l'époque, j'étais malheureuse comme les pierres parce que j'étais seule et je m'étais à moitié persuadée que je parviendrais à résoudre ce problème de solitude en évitant les rapports sexuels jusqu'au jour où je tomberais amoureuse. Résultat : je m'enlissais dans un long épisode de célibat en fin de compte inutile.

Les filles de Kink débarquent dans le X pour des raisons variées. Bobbi Starr, une actrice de vingt-neuf ans élue actrice de l'année par le magazine *Adult Video News* en 2012, a grandi dans une famille de chrétiens pentecôtistes à San Jose, Californie, où elle a été scolarisée à domicile jusqu'au collège. Championne de natation, elle participe aux Jeux olympiques de la jeunesse et décroche une bourse pour suivre des études de musique à la San Jose State University. Devenue musicienne classique, elle regarde son premier film porno à vingt-deux ans, avec un ami qui n'en revient pas de son ignorance en la matière. Ils visionnent ensemble plusieurs séquences dont une intitulée *Bong Water Butt Babes* (Jolis culs et pipes à eau). Il n'y a pas grand-chose à dire sur cette vidéo en dehors du fait que la chambre à coucher qui sert de plateau est recouverte de bâches en plastique. Fascinée, Starr postule chez Kink. Après avoir été suspendue par les pieds et torturée sexuellement dans un bassin rempli d'eau, elle signe chez Mark Spiegler qui devient son agent. Elle s'installe à Los Angeles.

Lorelei Lee a dix-neuf ans et sort tout juste de son lycée de San Diego lorsque son petit ami lui parle du site SoCal Co-eds. Lee pose debout sur une planche de surf, allongée sur un lave-linge, assise sur un bureau jambes en l'air, vêtue d'un sweat-shirt de l'université de Santa Barbara. Elle enregistre une bande-son pour accompagner les clichés. Nous sommes en 1999. Elle s'imagine que personne ne regardera ses photos parce qu'elle les a postées sur Internet et que

personne ne va sur Internet. Elle fait ça pour l'argent mais ce n'est pas sa seule motivation, déjà à l'époque : elle aime aussi « le frisson ». L'argent qu'elle gagne grâce au porno lui sert à financer ses études. Elle termine avec un master en création littéraire, et rencontre son mari chez Kink. Il est réalisateur. Rain DeGrey se présente comme une « perverse vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept », et une « pansexuelle ». Pendant des années, elle refuse d'avouer à ses partenaires que le bondage et la flagellation l'excitent. Elle met du temps à se l'avouer à elle-même, d'ailleurs. Elle sait que même dans la baie de San Francisco, des gens seront là pour la juger mais elle décide finalement de faire son « coming out de perverse ». Un jour, alors qu'elle est ligotée à la Citadel, le donjon où elle a ses habitudes, et qu'elle se fait fouetter par un ami, on lui suggère d'en faire son métier.

Princess Donna grandit à Sacramento avec deux parents qui travaillent dans l'industrie pharmaceutique. Inscrite à l'université de New York, elle suit des cours sur les théories du genre et de la sexualité, commence à lire Simone de Beauvoir et Judith Butler et rencontre sa première petite amie. Lors de vacances à Sacramento, elle se rend dans un club de strip-tease et décide d'essayer. Quand une copine lui raconte qu'elle gagne sa vie en posant pour des photos publiées sur Insex, un site de BDSM, Donna se dit qu'elle pourrait tenter ça aussi.

Insex voit le jour en 1997 sous l'impulsion de Brent Scott, ancien professeur à la Carnegie Mellon University qui tient dans ses vidéos le rôle de maître, de ligoteur et de dominateur. Son nom de scène est « PD ». C'est un des premiers sites pornos BDSM, qui propose des séquences en direct avant l'apparition du haut débit. Les internautes peuvent interagir et donner des ordres aux acteurs *via* des tchat rooms. D'abord actrice, Donna est vite promue au rang d'experte ès tortures chez Insex. Quand elle apprend qu'un poste de directrice se libère à Wired Pussy, le département Électrostimulation de Kink, elle envoie son CV. En 2004 – elle a alors vingt-deux ans –, Donna décroche le job et emménage à San Francisco.

Certains prétendent que Kink ne produit pas du « vrai » porno. L'entreprise se distingue des boîtes de prod de la vallée de San Fernando parce qu'elle est basée en Californie du Nord, qu'elle emploie de nombreux acteurs et réalisateurs issus de la scène queer de San Francisco, et parce qu'elle prend volontairement ses distances

avec les stéréotypes de l'industrie, qu'on présente comme une bande d'esclavagistes débauchés. Dans une ville d'entreprises technologiques, Kink s'est forgé une image atypique. C'est aussi une entreprise technologique, mais elle offre à ses salariés à temps plein des repas livrés par des traiteurs, des plans de retraite complémentaire et une assurance-maladie. La plupart des boîtes de X de la vallée de San Fernando se moquent pas mal de rassurer leurs spectateurs, et ne précisent pas que les vidéos sont tournées avec le consentement des acteurs. Kink ajoute des préambules d'un bon quart d'heure, qui démystifie les vidéos en montrant les coulisses. Et pas comme dans les vrais-faux combats de catch professionnel. Chez Kink, on souligne la notion de consentement, on veut de vrais orgasmes, on respecte les limites instaurées par la scène BDSM chevronnée de San Francisco, on achète le lubrifiant au baril (au sens propre : ils stockent des barils de lubrifiant en plastique bleu au sous-sol). Dans une industrie où les employés prennent des risques physiques et psychologiques, Kink essaie, dans la mesure du possible, de donner bonne conscience aux consommateurs de porno hard. Ce qui ne veut pas dire qu'ils réussissent toujours : en 2014 et 2015, quatre plaintes ont été déposées par des acteurs reprochant à Kink de ne pas avoir protégé leur santé et leur sécurité pendant les tournages. Parmi eux, deux comédiens en couple dans la vraie vie ont prétendu avoir contracté le virus du sida sur le plateau de *Public Disgrace*, la série de Princess Donna. Kink a nié toute responsabilité. Aux dernières nouvelles, les plaintes sont toujours en cours et les accusations n'ont pas encore été examinées.

L'entreprise définit sa mission comme une « démystification de la sexualité alternative ». Sa présentation centrée autour des femmes – la série *Bound Gangbangs* a fait sa promotion sur des « femmes qui explorent leurs fantasmes les plus sombres » – implique sans doute que chez Kink, de nombreux acteurs viennent de bonnes familles ou ont fait des études universitaires, mais en même temps, tout le monde n'a pas la chance d'avoir des parents compréhensifs et tous n'expliquent pas leur sexualité en se référant à Judith Butler. J'ai demandé à l'actrice Ashli Orion pourquoi l'un de ses tatouages disait : *Shoot Frank*⁶ ». « Frank, c'est le prénom de mon père, m'a-t-elle répondu en rigolant. J'ai des problèmes avec lui. Je le déteste. Mais ça vient aussi du film *Donnie Darko*. C'est ce que je dis aux gens. Il n'y en a pas

beaucoup qui savent que mon père s'appelle Frank. »

Je n'ai pas insisté. Lorelei Lee, qui a vécu une enfance heureuse, m'a répondu avec la lassitude manifeste de ceux qui ont l'habitude de se justifier : « Dans le X en général, il y a beaucoup de gens qui ont coupé les ponts avec leur famille. C'est sans doute pour ça que c'est plus facile de choisir un métier que beaucoup de gens méprisent. Si personne ne te donne de règles, c'est à toi de les poser. »

Kink vous pousse à réfléchir sur cette notion de règles. En particulier quand elles concernent les fantasmes sexuels d'une personne qui a un sens moral. À quoi doivent ressembler ces règles ? Les règles juridiques sont une chose, les règles personnelles une autre. Il y a des expériences qu'on évite non pas parce qu'on ne les aime pas mais parce qu'on ne veut pas les aimer. Je n'avais jamais essayé de me masturber devant des vidéos pornos. Pour moi, l'ordinateur c'est le boulot, l'ennui. Je le déteste. Pour moi, le porno c'était un type qui forçait une femme à le regarder en tenant sa mâchoire. Ou qui la giflait pour l'empêcher de s'évanouir. Pour moi, le porno c'étaient des pubs qui vendaient des « salopes avides de foutre ». Avec mes amis, j'avais testé plusieurs arguments pour expliquer pourquoi je ne regardais pas de porno. Je trouvais que l'idée de se masturber « devant » quelque chose marquait une suprématie des idées masculines sur la sexualité. Je m'étais demandé si les femmes n'étaient pas stimulées par des gestes insaisissables, une alchimie olfactive plutôt que par des images.

Sur les 21,2 milliards de visiteurs du site PornHub recensés en 2015, les statistiques dénombrent environ 24 % de femmes et 76 % d'hommes. De nombreuses théories ont été avancées pour expliquer pourquoi les femmes n'aimaient pas les films pornos. La plupart découlent d'un de ces trois postulats :

1. Les femmes regardent moins de porno que les hommes parce que les images ne sont pas adaptées au public féminin.

2. Les femmes ne sont pas « câblées » physiquement pour réagir à la stimulation visuelle ; elles préfèrent fantasmer sur des romans ou des histoires.

3. Les femmes ont tout simplement refoulé, par le conditionnement culturel, une part vitale de leur psyché sexuelle.

Et pourtant :

1. Il y a maintenant un vaste choix d'images.

2. Il est peut-être plus facile de considérer que l'aversion pour le porno s'explique biologiquement que de devoir patauger dans des fantasmes comme « petite ado kidnappée et tringlée dans une camionnette » ou « belle-fille baisée par papa pervers ».

3. Ne pas avoir envie de cliquer sur le lien « scène lesbienne hardcore » pour me masturber ne fait pas de moi une refoulée.

Ou alors ?

Je me suis alors demandé d'où provenait le système de règles qui était le mien.

Sorti en 1972, *Gorge profonde* a été le premier film pornographique (et peut-être bien le dernier) à remporter un succès massif auprès des Américaines. Le film a coûté 25 000 dollars. Il en a rapporté des dizaines de millions. Il reste le produit artisanal d'une époque particulière, où de nombreux Américains s'étaient affranchis des interdictions religieuses à l'encontre du porno mais pas des revendications féministes. *Time* et *Newsweek* ont tous deux consacré leur couverture à la star du film, Linda Lovelace. Des journaux grand public tels que *The New York Times* ont publié des critiques de *Gorge profonde*. Même le magazine féministe *Off Our Backs* a envoyé une de ses chroniqueuses, Christine Stansell, assister à une projection du film en compagnie d'un ami.

« Contre toute attente, il n'y a aucune trace de sadisme masculin et de négation de la sexualité féminine, écrit Stansell dans sa critique. Mais cette analyse intellectuelle de l'humiliation ne suffit pas à justifier l'aspect le plus significatif du film à mes yeux, à savoir que j'étais morte de trouille. » Stansell a passé une grande partie de la projection dans les toilettes, « pour minimiser le côté martyr féministe de tout ça ». Elle conclut en écrivant que *Gorge profonde* est symptomatique d'une « culture qui vide le sexe de ses émotions et nos corps de leur sensualité, pour transformer tout le bazar en saucisse à hot-dog fourrée dans du pain Wonder Bread ». Très vite, un nouveau genre d'objection morale à la pornographie trouve son mode d'expression : le féminisme.

Le mouvement féministe antiporno commence par s'élever contre les représentations de violence faites aux femmes et se trouve

galvanisé par la sortie, en 1975, du film gore *Snuff* qui prétend (faussement) montrer le viol et la mutilation réels d'une femme. L'année suivante, d'autres femmes manifestent lorsqu'un panneau promotionnel des Rolling Stones, installé sur Sunset Boulevard à Los Angeles, représente une femme ligotée et couverte de bleus, accompagnée de la légende *I'm « Black and Blue » from the Rolling Stones – and I love it* (Les Rolling Stones m'ont rouée de coups – et j'aime ça). Ces images donnent aux femmes l'impression d'être des citoyennes de seconde zone. Les féministes proposent un lexique pour exprimer leur consternation : des mots comme « exploitation », « objectivation », « misogynie », « humiliation ». Elles démontrent comment ces images participent de schémas plus généraux d'inégalités et de violences structurelles. Aujourd'hui, si je devais expliquer ce qui pose problème avec la couverture de *Hustler* parue en 1978, qui représentait une femme passée au hachoir à viande, j'emprunterais au jargon féministe pour avancer que la violence exercée contre les femmes est un instrument de la domination patriarcale et que l'exploitation commerciale de cette violence façonne les fondements idéologiques de l'oppression permanente des femmes.

Le mouvement glisse du boycott des images violentes au boycott de la pornographie en s'appuyant sur l'idée que, comme l'écrit Andrea Dworkin, le porno « conditionne, entraîne, éduque et incite les hommes à mépriser les femmes, à les utiliser et à leur faire mal ». Susan Brownmiller décrit la pornographie comme « l'essence pure de la propagande antifemmes ». Les féministes dissèquent la politique de la stimulation sexuelle. Elles expriment clairement ce qu'il peut y avoir de dégradant et de servile à se déguiser en lapin Playboy. Elles apprennent aux hommes que les femmes ne viennent pas au bureau pour se faire tripoter. Elles expliquent qu'une femme avec un clitoris au fond de la gorge est un fantasme masculin purement intéressé.

« Il ne peut y avoir "d'égalité" dans le porno, pas d'équivalent féminin, pas de renversement des rôles au nom de la paillardise, écrit Brownmiller en 1975. La pornographie, comme le viol, est une invention des hommes conçue pour déshumaniser les femmes, les réduire au rang d'objets sexuels, et certainement pas pour libérer une sensualité inhibée par la morale ou les parents. » En 1978, la première conférence féministe contre la pornographie qui se tient à San Francisco est appuyée par une marche dans le quartier des sex-shops

de Broadway. Dans le cortège, on remarque un char placardé de photos pornos, une statue de jeune mariée avec des dizaines de bougies et une carcasse d'agneau sanguinolente, piquée de plumes rouges. Selon le magazine *Off Our Backs*, l'idée est de « communiquer autour de l'oppression de la femme à travers l'imagerie vierge/pute ».

Une stratégie juridique se met alors en place. En 1980, Linda Lovelace, l'héroïne de *Gorge profonde*, publie son autobiographie, *Ordeal* (L'épreuve), sous son vrai nom : Linda Boreman. Dans le livre, elle prétend avoir tourné des films pornos uniquement sous la menace de son mari, Chuck Traynor. Elle témoignera plus tard devant la Commission Meese que « chaque fois que quelqu'un regarde ce film, il me voit en train de me faire violer ». Les féministes antipornographie dont Andrea Dworkin, Catherine MacKinnon et Gloria Steinem volent à son secours, étudiant la possibilité d'intenter une action en justice – mais le délai de prescription est dépassé. En 1983, Dworkin et MacKinnon, toutes deux enseignantes à l'université du Minnesota, rédigent ce qu'elles appellent un « projet de décret contre la pornographie fondé sur les droits civiques » qui tire sa légitimité juridique du postulat selon lequel « la pornographie est un acte de discrimination sexuelle ». Les militantes de Minneapolis, où les féministes antipornographie ont pris l'habitude d'occuper les sex-shops et d'encercler les hommes qui traînent au rayon vidéo, parviennent à présenter le décret au conseil municipal qui le vote. Mais le maire y oppose son veto, arguant qu'il viole le premier amendement de la Constitution. Ici s'achève le combat juridique livré par les féministes contre la pornographie.

De nos jours, parce que le porno a triomphé, le féminisme antipornographie est considéré comme un échec. Je pense que c'est faux. Il n'a peut-être pas réussi à freiner l'explosion de la pornographie à l'ère de la vidéo mais il a profondément modifié la manière dont les gens, et sans doute plus particulièrement les femmes, le perçoivent. La déclaration de Catherine MacKinnon : « Le porno est la théorie et le viol, la pratique », était une généralisation caricaturale mais l'idée persiste selon laquelle le porno produit des effets négatifs sur la sexualité. Les idées radicales du mouvement se sont infiltrées dans la culture populaire sous la forme de critiques morales audibles par les socio-libéraux. Ces critiques, j'en ai moi-même hérité, et elles m'ont rendue méfiante à l'égard de la pornographie. Les voici : le porno

s'adresse, par définition, aux désirs sexuels des hommes ; le porno propose, à ce titre, peu d'expériences positives aux femmes ; le porno objectivise et stigmatise racialement le corps des femmes et glorifie la violence sexuelle. Dès que les féministes se sont intéressées à la pornographie, il est devenu acceptable d'émettre l'hypothèse clairement antiféministe que les femmes qui travaillent dans cette industrie sont complices de leur propre exploitation. Les stars du X étaient désormais des victimes : traînant derrière elles des enfances traumatisantes, elles avaient été contraintes d'accepter ce boulot parce que des hommes violents les menaçaient ou parce qu'elles étaient accros aux substances illicites. Les actrices se sont vite rendu compte de ce qui se passait. Quand, en 1978, le magazine *Ms.* réunit à New York un groupe de réflexion sur la pornographie – un groupe qui ne compte aucun travailleur de l'industrie –, les stars du X Gloria Leonard, Annie Sprinkle et Marlene Willoughby brandissent des pancartes : *Je ne suis pas prisonnière !* et *Ms. aussi exploite le sexe !* (Une des affiches reproduit une couverture du magazine avec ce gros titre : « Érotisme et pornographie : connaissez-vous la différence ? »)

Le féminisme antipornographie pose un autre problème. À quoi ressemble le « sexe féministe » ? Si une féministe est excitée en regardant *Gorge profonde*, risque-t-elle de mettre en péril la promesse d'un avenir plus équilibré parce qu'elle apprécie le film ? Le « porno » n'est que du matériel produit pour déclencher une réaction sexuelle plutôt qu'esthétique ou émotionnelle. Le caractère pornographique de ce matériel relève par conséquent d'une expérience hautement subjective. Ce qui provoque une excitation sexuelle chez l'un peut provoquer du dégoût ou de l'ennui chez l'autre. Si l'on considère la pornographie comme intrinsèquement masculine, « un acte de discrimination sexuelle », les désirs sexuels des « femmes » sont-ils dès lors impossibles à visualiser ? Résistent-ils à la représentation et à l'expression ? Très vite, un autre courant du mouvement féministe baptisé « pro-sexe » ou « *sex positive* » émerge pour réfléchir à quelques-unes de ces questions.

« Quand j'ai appris l'existence d'un mouvement féministe contre la pornographie, j'ai tiqué », écrit Ellen Willis dans son article paru en 1979 dans *Village Voice*, intitulé « Féminisme, moralisme et pornographie » :

Pour des raisons politiques et culturelles évidentes, la quasi-totalité de la pornographie est sexiste dans la mesure où elle est le produit d'une imagination masculine ciblant un marché masculin ; les femmes sont moins susceptibles de s'intéresser consciemment à la pornographie, de satisfaire cet intérêt ou de trouver du porno qui les excite. Mais ceux qui pensent que les femmes sont indifférentes à la pornographie n'ont jamais vu une bande d'adolescentes se passer de mains en mains un roman cochon. Au fil des ans j'ai eu l'occasion d'apprécier plusieurs œuvres pornographiques – dont quelques livres de poche salaces comme ceux qu'on achète dans la 42^e Rue⁷ – et la plupart des femmes que je connais sont comme moi. Le fantasme, après tout, est plus malléable que la réalité et les femmes ont appris, par instinct de survie, à façonner les fantasmes masculins pour servir leurs propres intérêts. Si les féministes définissent la pornographie, en soi, comme l'ennemi, de nombreuses femmes auront honte de leurs pulsions sexuelles et auront peur d'être honnêtes à ce sujet. Et la dernière chose dont les femmes ont besoin, c'est ce supplément d'hypocrisie, de culpabilité et de honte sexuelles – maquillé cette fois en féminisme.

Willis critique les tentatives des féministes antipornographie qui établissent une distinction entre « pornographie » (préjudiciable aux femmes) et « érotisme » (bénéfique aux femmes). Elle écrit que cette dualité a tendance à déboucher sur des conclusions comme : « Ce qui m'excite est érotique ; ce qui t'excite est pornographique. » Durant ces premières années de féminisme antiporno, un schéma se met en place où le sexe « féministe » s'éloigne de la description littérale des ébats physiques. L'essai *Intercourse* d'Andrea Dworkin en est un exemple extrême mais pérenne. Elle avance que les femmes recherchent « une sensualité plus affectueuse et plus diffuse qui implique le corps dans son ensemble ainsi qu'une tendresse polymorphe ». Dworkin cite une théoricienne qui imagine un possible avenir des relations sexuelles sans pénétration. Le sexe ressemblerait à « un flot rencontrant un autre flot », à « un moment de détente plus réciproque, allongés ensemble ».

Dans cette guerre des féministes contre la pornographie, d'autres féministes ripostent en se lançant dans le X. En réponse aux polémiques contre le porno de *Off Our Backs*, un groupe de femmes publie en 1984 *On Our Backs*. Présenté comme un « divertissement pour la lesbienne aventurière », le magazine se diversifie en lançant *Fatale*, une collection de vidéos pornos lesbiennes. Les femmes qui travaillent dans le secteur depuis des années réagissent à leur tour : elles commencent à parler de leurs expériences dans le X, à écrire des livres, répondent aux attaques concernant leur exploitation et réalisant leurs propres films. Les stars de l'âge d'or du porno ne racontent pas toutes la même histoire d'asservissement même si dans l'imaginaire national, Linda Lovelace reste l'archétype tragique de la victime de la pornographie. Certaines ont débarqué dans le X parce qu'elles ont suivi les idées utopiques de la contre-culture, d'autres y ont été propulsées par ces hasards ordinaires qui façonnent la destinée des individus.

Annie Sprinkle est devenue travailleuse du sexe après avoir vécu une adolescence bohème. Lorsqu'à dix-sept ans elle quitte la communauté d'artistes d'Oracle en Arizona, elle trouve un boulot de standardiste dans un salon de massages érotiques puis devient masseuse et couche parfois avec ses clients. Nous sommes en 1973 : Sprinkle a une vision hippie du sexe, ce cadeau foisonnant de la nature qu'il faut célébrer et partager.

Elle part s'installer à New York après avoir entamé une liaison avec Gerard Damiano, le réalisateur de *Gorge profonde*, qu'elle a rencontré lorsqu'il est venu témoigner à Tucson dans une affaire d'outrage aux bonnes mœurs. À New York, elle travaille au Spartacus Spa de Midtown puis se fraie son propre chemin vers le porno. Elle décroche son premier grand rôle dans *Teenage Deviate* où elle joue sous le pseudo d'Annie Sprinkles (elle s'appelle en réalité Ellen Steinberg).

À dix-huit ans, Annie Sprinkle (elle perd son s plus tard) a des cheveux bruns coupés au carré, une poitrine généreuse et un sourire étincelant. Elle joue avec la désinvolture et la nonchalance de la hippie qu'elle a été autrefois et laisse s'exprimer son sens de l'humour désabusé. Dans le courant des années 1970, elle se taille une réputation de performeuse prête à expérimenter les pratiques sexuelles les plus controversées. Elle pisse sur les hommes, les fiste avec de la

margarine Crisco et vomit même sur l'un d'eux (en se servant d'une boîte de soupe, révélera-t-elle plus tard). Elle tient la main d'une autre performeuse durant ce qui pourrait bien être le premier piercing clitoridien de l'industrie du porno. Après avoir joué dans plus d'une centaine de films réalisés par des hommes, elle passe derrière la caméra. *Deep Inside Annie Sprinkle* (Au plus profond d'Annie Sprinkle) se hisse au deuxième rang des films X les plus lucratifs en 1982.

En 1983, Sprinkle décide d'animer un groupe de soutien pour les actrices ayant décidé de quitter l'industrie. En font partie : Sprinkle, Gloria Leonard, Veronica Vera, Candida Royalle et Jane Hamilton (nom d'actrice : Veronica Hart). Elles baptisent le groupe Club 90, parce que c'est l'adresse de l'appartement de Sprinkle sur Lexington Avenue. Mettant à profit leur expérience sexuelle dans le X, les cinq femmes entament des reconversions professionnelles : Vera crée une école de transvestisme, Miss Vera's Finishing School for Boys Who Want to Be Girls (L'École de perfectionnement de Miss Vera pour les garçons qui veulent être des filles). Gloria Leonard est la première présidente de la Free Speech Coalition (Coalition pour la libre expression) représentant les droits de l'industrie du X dans le cadre du premier amendement de la Constitution. Hamilton continue de réaliser des films pornos et décroche plus tard un poste de responsable chez VCA, une grosse boîte de production basée en Californie du Sud. En 1984, Candida Royalle crée la maison de production Femme et commercialise des vidéos s'adressant aux femmes et aux couples.

En 1987, *Rites of Passion*, le film issu de la collaboration d'Annie Sprinkle et Candida Royalle sur le sexe tantrique, est représentatif du style des productions Femme : des plans flous et des femmes aux coiffures crêpées exposant leurs dilemmes sexuels. Jeanna Fine y joue une jeune femme qui souffre d'une insatisfaction grandissante. Elle entretient une relation sexuelle morne avec une espèce de rustre bodybuildé. Elle lui dit sa frustration et lui demande de partir (ce qu'il fait, vexé). Puis on la voit seule dans son appartement, assise dans un fauteuil à côté d'un tableau à la Georgia O'Keeffe.

« Dans ma quête, j'ai tout essayé », déclare-t-elle à propos de son échec à trouver la plénitude sexuelle. « Tous les styles d'hommes, tous les styles de femmes. J'ai essayé ça partout, dans les avions, dans le métro aux heures de pointe. Les trios, les partouses ; j'ai même essayé – là, elle marque une pause – la monogamie. » Son découragement

s'accentue. « Je devrais peut-être essayer l'abstinence et oublier tout ça. »

C'est alors qu'elle rencontre un nouvel amant aux cheveux longs. Tous deux s'adonnent au sexe tantrique sur fond d'images animées mêlant feuilles d'automne et fleurs de lotus. « Je suis revenue à l'endroit où j'existe depuis le début, là où l'esprit rencontre la chair, dit-elle. Nous sommes la force de vie universelle. »

Sprinkle désire représenter la jouissance autrement que par un jet de sperme en pleine figure. L'orgasme de son héroïne prend la forme d'une explosion d'effets spéciaux numériques très années 1980, le tout accompagné par la complainte d'un saxophone. « J'ai emprunté l'un des effets spéciaux à *Star Trek*, raconte Sprinkle dans son documentaire autobiographique *Annie Sprinkle's Herstory of Porn* (Annie Sprinkle et son histoire perso du porno), expliquant qu'elle a essayé de créer « la sensation d'un orgasme cosmique de l'amour ».

Les années passent et les créations de Sprinkle évoluent. Elle se décrit comme un être « métamorphosexuel ». Elle invente un genre qu'elle appelle le « docu-porn » et en 1991, elle réalise et joue dans *Linda/Les and Annie. A Female-Male Transsexual Love Story* (Linda/Les et Annie : une histoire d'amour transsexuelle homme-femme), le premier film porno dans lequel apparaît un pénis fabriqué chirurgicalement. Elle joue dans des films porno-artistiques comme *War is Menstrual Envy* (La guerre est une envie menstruelle) de Nick Zedd et tient en 1996 le rôle de Dieu dans *Bubbles Galore* (Bulles à gogo), la « fantaisie érotique féministe » de Cynthia Robert. Elle participe à des performances artistiques – la plus célèbre reste *Public Cervix Announcements*⁸, durant laquelle elle insère un spéculum dans son vagin puis invite le public à examiner son col de l'utérus à l'aide d'une lampe-torche. Aujourd'hui, elle s'identifie comme éco-sexuelle, ce qui signifie qu'elle recherche la stimulation sexuelle dans la nature. Elle m'a confié qu'il existe même une culture du sadomasochisme dans l'éco-sexualité : certaines personnes peuvent, par exemple, courir nues dans un champ d'orties.

Annie Sprinkle a exploré des possibilités, en matière de sexe, que le grand public ne découvrira que des décennies plus tard. Ce qui allait devenir, dans les années 1980 et 1990, l'avenir de la sexualité ne se trouvait pas vraiment dans les pages du magazine *Ms.* mais plutôt en marge de l'industrie porno, dans les travaux de personnes comme

Sprinkle qui utilisaient la pornographie pour sonder leurs limites physiques et psychologiques, pour identifier des formes atypiques de stimulation sexuelle et pour remettre en question la conception binaire du genre. Si on imaginait, pour le futur, une culture sexuelle plus honnête, plus nuancée, au sein de laquelle la diversité serait reconnue, alors les plus ambitieux, qui en savaient plus que ceux qui n'avaient jamais affronté leurs limites, représentaient déjà ce futur. Une meilleure sexualité, si cela était possible, serait révélée par ceux ayant exploré le plus large éventail de pratiques, et non par ceux qui la jugeaient récalcitrante à toute interprétation littérale. J'entendais le discours féministe selon lequel il fallait libérer la sexualité des conceptions masculines de la sensualité, mais c'était comme si, après s'être débarrassé du vocabulaire et de l'imagerie pornographiques propres à l'homme, il ne restait qu'un seul concept inoffensif. Un peu comme une chambre blanche au décor spartiate, trouée de rectangles de lumière, avec des rideaux amidonnés voletant légèrement devant de grandes baies vitrées. On avait le choix entre la toile vierge d'une imagination sexuelle libérée ou la manifestation d'une profonde aversion pour la réalité physique où toute image de sexe provoque le dégoût et doit être remplacée par un espace neutre et sans danger.

De nos jours, le marketing du porno censé plaire aux femmes vante l'esthétique « de bon goût », « naturelle » ou « romantique » des producteurs. Ou bien il utilise un alibi à la *Cosmopolitan* à des fins didactiques, sous couvert de développement personnel, en prenant par exemple la forme de « manuels pornos » : comment mieux apprécier le sexe anal, comment mieux pratiquer la fellation. Ces techniques camouflent l'excitation sexuelle derrière des histoires de rendez-vous, de confession intime, d'épanouissement personnel, d'intrigue romantique et d'éducation. Dans une vidéo auto-étiquetée féministe, l'intrigue tourne autour d'une femme qui sent son désir monter quand elle regarde un homme assembler un meuble IKEA. Un autre film, *Marriage 2.0*, élu film de l'année aux Feminist Porn Awards, montre de longues scènes où des couples discutent de leurs relations libres. Coauteur de *Sex at Dawn*, Christopher Ryan y fait une brève apparition. Ces films à la fois instructifs et romantiques procurent d'agréables moments de divertissement, mais incitent-ils à la masturbation ? La communication qui accompagne ces films ne met pas en avant le sexe en lui-même, contrairement à ce qui se passe

généralement sur les chaînes pornos en ligne. La présentation de *I Fucking Love IKEA*, par exemple, réalisé par Erika Lust, ne se résume pas à « grosse bite de menuisier baise à fond petite bourge insatiable aux gros nibards » mais dit plutôt : « J'ai un gros faible pour IKEA (je sais, c'est bizarre), et ça m'excite quand il achète des meubles qu'il monte devant moi. »

Les pornographes de Kink, elles-mêmes féministes, ont jeté à la poubelle toute cette pseudo-autocensure et cette prétendue sensibilité en même temps que la notion de sexualité féminine comme mystère délicat et indicible. La fureur et la misogynie du mâle américain sont stupéfiantes, une curiosité de la nature en soi, comme les geysers. C'est pourtant bien le féminisme qui a démontré que bâillonner, malmenier et insulter le porno pourrait être préjudiciable aux femmes et le féminisme encore qui a consolidé le tabou pesant sur le X. Le porno mettant en scène des bonnes sœurs n'existerait pas sans église catholique. *Public Disgrace* n'existerait pas sans le féminisme.

Mais je préférais le concept de la chambre blanche. Des années après avoir assisté aux tournages de Kink, je continuais de penser que le porno n'était pas pour moi. Au lieu de mater des films X, je lisais des articles intitulés par exemple « Pourquoi les femmes n'aiment pas le porno ». Je lisais dans *Cosmo* des interviews de Stoya, de Joanna Angel ou de Nina Hartley qui racontaient pourquoi elles faisaient du porno. J'avais interviewé Princess Donna, je l'avais observée en pleine action. Je n'allais toujours pas sur xHamster pour mater des vidéos et me masturber. En tapant sur Google « petite blonde ligotée et enculée en public », vous tomberez sur une vidéo dont j'ai suivi le tournage à San Francisco, un soir d'avril. Les scènes de cul que j'ai vues là-bas en live ne m'ont pas choquée mais quand j'ai retrouvé la vidéo sur Google, j'ai eu envie de tout éteindre.

Mon aversion pour la pornographie n'était pas due au fait que les images ne m'excitent pas, mais parce que je ne voulais pas être excitée par des pratiques que je n'avais pas envie de tester. J'étais consciente de partager ce sentiment avec certains catholiques, certaines féministes et de nombreuses personnes qui exprimaient juste un malaise, en dehors de toute idéologie. Je croyais encore à la théorie selon laquelle une femme s'intéresse au porno parce qu'elle appartient à un groupe subalterne qui s'efforce de recevoir l'approbation du

groupe dominant en se conformant à ses standards de beauté et de sexualité. Dans le sex-shop féministe, personne ne m'avait suggéré d'optimiser mon plaisir en allant me masturber sur le Net devant « Gang bang très hard pour salope amatrice de bondage », ce que j'ai pourtant fini par faire un jour.

J'étais sincèrement surprise que ça marche. D'habitude, je mettais longtemps avant de jouir quand je me masturbais sans vibro. Cette fois, il m'a suffi de regarder la vidéo pendant dix minutes. J'ai commencé à mater des films pornos assez régulièrement, peut-être une fois par mois, quand j'étais seule, que je n'avais pas de plan cul en vue et pas de vibro à portée de main. Les tags ne m'étaient d'aucune utilité parce que je n'avais pas d'obsession particulière. Je faisais défiler les vidéos jusqu'à ce que je tombe sur quelque chose qui ne m'ennuyait pas et ne me choquait pas non plus. J'aimais bien les vidéos où il y avait à la fois des rôles féminins et masculins. Il fallait qu'il y ait une femme et il fallait qu'il y ait des bites. Si la bite était en réalité un gode-ceinture, il fallait que la personne qui le porte ait un look masculin mais ce n'était pas une obligation que ce soit un homme au sens biologique du terme. Je n'avais pas besoin de mises en scène, d'intrigues, de fantasmes autour d'un personnage, de mots crus – tout ça m'ennuyait. Je détestais les mots-clés. J'aurais préféré, par exemple, que la catégorie « gang bang » porte un autre nom, quelque chose de moins agressif comme « sexe à plusieurs avec > 1 bite » et qu'une MILF⁹ devienne une « femme > 30 ans ». Cette tendance de l'industrie du hard à réduire les individus à des stéréotypes profondément insultants selon leur âge, leur race, leur appartenance ethnique, leur morphologie ou leur sexe me paraissait totalement inutile, bien qu'une de mes amies m'ait expliqué que le vocabulaire utilisé servait à délimiter le fantasme, tout comme l'épée laser de *Star Wars* s'appelait officiellement un « sabre lumineux ». Sur la chaîne Hot Guys Fuck, j'ai donc maté des vidéos intitulées « Chad l'idiot baraqué » ou « Blake l'étalon tatoué » et sur For Her Tube, j'ai navigué dans le Doctor Tube, l'Office Tube et le Seduce Tube.

Jusqu'alors, j'avais considéré la pornographie comme une force dominée par l'homme qui uniformisait les envies sexuelles et qui, par voie de conséquence, imposait sa volonté à ma sexualité, mais je me suis rendu compte que le porno échappait à la standardisation. Il est clair que certains hommes regardent ces films pour éprouver un

sentiment de domination et de contrôle sur les femmes et beaucoup de pornos jouaient là-dessus. Ce fantasme de contrôle allait plus loin que le porno, se transformait en une croyance selon laquelle se masturber devant une femme, ou émettre un jugement sexuel sur elle, était une expression de puissance de l'homme sur la femme. Dans le fil des commentaires, on retrouvait souvent la même remarque vexante formulée par des types méprisants qui disaient qu'ils s'étaient masturbés devant une vidéo tournée par une femme avec une concentration toute particulière. Je ne sais pas pourquoi mais l'idée qu'une femme maîtrise le X aussi bien qu'un homme diminue le spectre du voyeur. On envahit son temple, sa forteresse. On ressent les mêmes choses que lui mais d'une manière qui nous est propre.

Regarder des films pornos m'a rendue plus sûre de mon physique. Le « sexy » mis en avant pour vendre des fringues ou du dentifrice est très différent du sexy qui donne envie de passer à l'acte. Le porno reste un territoire sauvage derrière les vitrines étincelantes des grands sites Internet, les corps fins comme des allumettes et les chevelures brillantes des chaînes télé. Le porno a des poils, des tatouages, des trous du cul, des fluides corporels, des parties génitales, des masques de catch mexicains, des gâteaux d'anniversaire, des masques de ski. Les tags des sites fétichistes les plus pointus englobent : « gros clito », « potelée », « tétons gonflés », « pet », « chatte poilue », « âgée », « enceinte de 9 mois », « cheveux courts », « petits seins », « fille musclée », « grosse femme mûre » et « moche ». En regardant tout ça et contre toute attente, j'ai eu la certitude qu'il y aura toujours quelqu'un qui aura envie de moi – un constat à l'opposé de la longue route vers l'obsolescence sexuelle qu'on m'avait appris à anticiper.

Parce que le porno est une visite guidée de la diversité sexuelle, je regardais aussi des trucs qui ne m'excitaient pas vraiment mais qui m'intéressaient du point de vue de l'exploration du corps humain – à quoi il ressemble et ce qu'il est capable de faire. Le travail expérimental de Sprinkle est une illustration plus artistique de ce genre de porno mais on retrouve aussi ça dans le porno plus commercial, et souvent sous la direction de femmes. S'il existe des différences entre le porno réalisé par des hommes et le porno réalisé par des femmes, elles tiennent sans doute à l'esthétique qui est moins réaliste chez les femmes, propose un éventail de stimulations plus large et tend à utiliser des déguisements et des fantasmes très éloignés

du registre classique des infirmières, des baby-sitters et des belles-mères. Le porno tourné par des femmes a tendance à être un peu plus bizarre, comme j'ai pu m'en apercevoir en regardant les films de Belladonna qui, bien que s'étant retirée de la scène porno en 2012, reste probablement la pornographe la plus influente pour toute la génération actuelle de femmes qui travaillent dans le X. Les réalisateurs de Kink parlent d'elle avec déférence et ils ne sont pas les seuls.

Hors des plateaux pornos, Belladonna s'appelle Michelle Sinclair. Elle est née en 1981 à Biloxi dans le Mississippi et a grandi dans l'Utah. Elle commence à tourner des films X après avoir travaillé dans un club de strip-tease, l'American Bush. Elle devient célèbre en 2003, quand l'émission *Primetime* de la chaîne ABC diffuse un documentaire consacré à l'expérience d'une jeune femme fraîchement débarquée dans l'industrie du X. « Je vous donne rendez-vous au cœur du nouveau monde de la pornographie, annonce la présentatrice Diane Sawyer d'un air austère. Vous verrez comment une jeune fille de dix-huit ans a pris une décision sur laquelle elle ne pourra jamais revenir. » Les patrons de la vallée de San Fernando n'auraient pas trouvé mieux en termes de marketing. Quelques années plus tard, Belladonna est devenue une star du X et peut-être la réalisatrice la plus prisée dans le secteur du hardcore. Pendant des années, elle est la seule femme à tourner sous contrat pour Evil Angel, le gigantesque studio de la Vallée. Elle détient les droits de plus de quatre-vingts DVD, dont la plupart ont été réalisés avec Aidan Riley, son mari de l'époque, incluant sept épisodes de *Belladonna's Fucking Girls* et dix chapitres de *Fetish Fanatics*.

Comme Annie Sprinkle, Belladonna semble être métamorphosexuelle. Elle a un corps athlétique, un visage rond et les dents du bonheur. Elle a tourné plusieurs fois le crâne rasé et les aisselles poilues. Elle a expérimenté tous les genres de porno, y compris les plus extrêmes et les plus violents que j'aie jamais vus, mais ce n'étaient pas les actes sexuels qui me choquaient le plus. J'ai eu du mal à regarder *Manhandled 4* où pendant les préliminaires, Ramon Nomar joue de façon beaucoup trop convaincante le petit copain brutal et jaloux qui gifle Belladonna parce qu'elle a regardé un autre mec. En plus des doubles pénétrations, des douches dorées, des gorges profondes, des haut-le-cœur et des supplications, Belladonna filmait

aussi des couples qui se réveillaient le matin et baisaient comme tout le monde. Elle a tourné des scènes de fétichisme des pieds, des scènes avec des sex-toys. Elle a tourné des films dont les scénarios ne laissaient aucune place à la dynamique que j'essayais de leur impulser parce que c'était du porno entre femmes cachées derrière des masques de lapins. Elle a tourné des scènes où elle montrait comment procéder à un lavement intestinal, où elle portait un masque chirurgical, des maquillages de carnaval ou une tenue en vinyle avec des tresses ou bien jouait à Dance Dance Revolution. Elle a tourné des scènes enceinte. Elle a réalisé un film intitulé *Cvrbongirl* qu'Evil Angel décrivait comme « le fantasme de la créatrice de poupées mis en scène par Belladonna, un croisement entre le Gepetto de *Pinocchio*, le Magicien d'Oz et une version perverse du Docteur Frankenstein, amenant ses poupées à la vie dans son atelier où elles se livreront à une gigantesque orgie lesbienne ». Elle a tourné un film sur le thème du *glory hole*¹⁰ dans lequel « le décor est une salle de bains parfaitement immonde avec du carrelage moisi, un sol crasseux et de nombreux trous consolidés avec du ruban adhésif servant de points d'insertion ». Elle a tourné *Dirty Panties* (Petites culottes sales) où « le casting de jolies filles recruté par la réalisatrice se délecte de l'arôme puissant exhalé par la raie du cul humide d'une autre femme ». Sa contribution personnelle au genre des manuels pornographiques, l'ironique *Belladonna's How to Fuck* (Le guide du savoir-baiser de Belladonna), comprend le lavement susmentionné ainsi qu'une fellation durant laquelle l'homme pince le nez de Belladonna pendant qu'elle le suce. Belladonna a tourné des films pornos avec des partenaires aux appartenances ethniques et identités sexuelles variées, par exemple dans *Strapped Dykes* (Gouines et godes-ceintures) 1 et 2, et *Transsexual Playground* (Cour de récré transsexuelle).

Aujourd'hui retirée de la scène pornographique, elle se consacre, entre autres, à la maternité. La chaîne Vice a diffusé un reportage dans lequel on la voit boire du jus vert et se livrer à des numéros de tissu aérien. C'était étrange, aussi, de l'apercevoir dans *Inherent Vice*, le film de Paul Thomas Anderson adapté du roman de Thomas Pynchon. Toutes les critiques que j'avais lues mentionnaient la participation de plusieurs stars mais jamais celle de Belladonna. Je me suis demandé combien de spectateurs l'avaient reconnue et s'ils avaient eu le sentiment de la connaître beaucoup plus intimement que Joaquin

Phoenix, son partenaire à l'écran. J'ai lu plus tard qu'elle avait refusé un rôle plus important dans le film parce qu'elle ne voulait plus tourner nue.

Belladonna a tourné la page mais il reste Dana Vespoli, une autre réalisatrice d'Evil Angel qui qualifie le porno qu'elle tourne de « psychosexuel ». Née en 1972, Vespoli est réputée pour son authenticité (« Une cordelette de tampon sort de son vagin pendant que James la sodomise ! » lisait-on dans le résumé de *Dana Vespoli's Real Sex Diary* – Le vrai journal sexuel de Dana Vespoli). Elle a tourné entre autres une parodie sur le thème du covoiturage intitulée *Screwber X* [11](#). Il y a Joanna Angel qui se décrit elle-même comme la « princesse du porno punk rock ». Jacky St. James, la réalisatrice sous contrat de New Sensations qui a eu l'idée de tourner une vidéo BDSM intitulée *The Submission of Emma Marx* (La soumission d'Emma Marx) après avoir lu le best-seller érotique *Cinquante Nuances de Grey* qu'elle a trouvé, selon ses propres termes, « incroyablement faible et pathétique ». Kimberly Kane, réalisatrice chez Vivid, célèbre pour avoir déclaré : « Si j'avais une bite, je serais en taule. » Sinnamon Love, l'actrice porno noire qui brise les tabous en tournant des scènes BDSM. Comptant à son actif de réalisatrice plus de cent quarante films gonzo hardcore dans lesquels on n'entend que sa voix provocatrice derrière la caméra, l'énigmatique Mason est apparue pendant des années en burka à tous les événements de l'industrie. Dans son film *Riot Sluts* (Émeutes entre salopes) tourné en 2004, des femmes cassent les vitres d'une voiture à coups de barre à mine entre deux scènes de sexe.

La pornographie actuelle est soit le nadir de la civilisation humaine, soit un outil qui repousse les limites de l'expérience humaine. Les protagonistes de cette pornographie ne sont ni Hugh Hefner, le créateur de *Playboy*, ni Al Golstein, l'éditeur de *Screw*, mais ces femmes qui ont réussi à captiver et à monétiser leur public d'internautes. Le porno m'a appris que l'expression féminine de la sexualité n'a pas besoin de ressembler à un vibro en forme de dauphin pour balayer les vestiges du patriarcat. Il a apporté une réponse intrinsèque aux accusations de fausse conscience qui accompagnent tant d'expressions de la sexualité chez la femme. Je savais que je n'essayais pas d'investir le territoire masculin si la force qui guidait mes décisions sexuelles provenait d'une sensation physique à

l'intérieur de mon corps. Définir ce qui me plaisait dans le porno, c'était comme me faire prédire mon avenir. Ce n'était pas la réalité, mais ça me proposait une direction à suivre.

Le gang bang avec les pandas s'est déroulé dans le sous-sol du château Kink, là où l'eau de la rivière Mission Creek, depuis longtemps asséchée, continue de suinter entre les colonnes rongées par la moisissure tandis que flotte dans l'air lourd une moiteur aux relents de pierre. Le jour du tournage, une douce lumière éclaire un espace vide et caverneux. Baignée par cette clarté, Ashli dort, indifférente à l'obscur immensité des lieux. Sa chevelure brune et lisse recouvre son épaule ; un petit nœud de soie rose pâle empêche les mèches séparées par une sage raie sur le côté de tomber sur son visage. L'ourlet de sa robe rose à petits pois a soigneusement été arrangé pour laisser deviner le haut de ses cuisses à travers la mousseline. À ses pieds, des escarpins en cuir verni ornés de dentelle et de talons de quinze centimètres. Elle sommeille sur un lit de feuilles vertes, dans une forêt de bambous artificiels entrelacés d'écharpes de brume soufflée par une machine à brouillard Rosco installée à l'extérieur du cercle de lumière ; le bruit de l'appareil ne semble pas la déranger.

Les pandas s'approchent d'elle par derrière. Ils agitent leurs affreuses pattes et hument l'air, visiblement intrigués. L'un d'eux se plante devant Ashli en grignotant une feuille de bambou. Un autre lui caresse doucement les cheveux.

« Maintenant, secouez-la ou tapez-la », ordonne Donna dans l'obscurité. Les pandas se jettent sur Ashli. Le bruissement de la mousseline qu'on déchire et le claquement d'une bretelle de soutien-gorge brisent le silence. Ils palpent puis frappent ses seins à présent dénudés. Ashli se réveille en hurlant d'effroi. « Mais j'adore les pandas, j'adore les pandas ! » crie-t-elle.

Le tournage « pandas » est éprouvant. Donna se balade autour des ours avec des perches métalliques pour empêcher que les plis de leur fourrure ne cachent l'action. Ils prennent Ashli à tour de rôle sans beaucoup communiquer. Finalement, les pandas regagnent leurs arches de bambous et le tournage est terminé.

Jeu vidéo de fiction interactive dont le titre signifie littéralement « Les déesses en cuir de Phobos ».

2.

Forum de discussion initié par Usenet, système en réseau de forums inventé en 1979.

3.

Quartier de San Francisco à la mauvaise réputation.

4.

Chaîne américaine de grands magasins de prêt-à-porter.

5.

Saoule de sexe.

6.

Tue Frank.

7.

Située à New York, la 42^e Rue fut d'abord célèbre dans les années 1930 pour ses nombreuses salles de spectacles et de cinéma, puis devint réputée dans les années 1970 pour ses cinémas pornos. La plupart de ces salles ont disparu depuis.

8.

Jeu de mots avec *public service announcement*, « message d'intérêt général », *cervix* signifiant « col de l'utérus ».

9.

Mother I'd Like to Fuck : une mère que j'aimerais baiser.

10.

Littéralement : « trou de la gloire ». Pratique consistant à percer un ou plusieurs trous dans un mur dans le but d'y insérer un pénis et de permettre des rapports sexuels anonymes.

11.

Jeu de mots : *screw* signifie ici « baiser » et Screwber fait allusion à l'entreprise Uber.

Webcams érotiques

Sur l'écran de l'ordinateur, une femme décrit la faune sauvage de sa région, la Floride du Nord. « Des ratons laveurs, des opossums, des tatous, des taupes, énumère-t-elle. Des serpents à sonnette, des vipères cuivrées, des mocassins d'eau. » Elle marque une pause pour réfléchir. « Des serpents noirs mais ils ne sont pas si dangereux que ça. » Son profil indique qu'elle est née en 1959. Elle a de longs cheveux blond cendré. Elle ne porte pas de haut, sa poitrine généreuse tombe et on distingue sur son ventre un tatouage de Sam le pirate dégainant ses pistolets. Elle a posé un gros gode à deux têtes sur ses genoux. « Ils ont des pythons super balaises dans les Everglades, continue-t-elle. Ils se reproduisent avec des mocassins d'eau et ça donne un super serpent, je vous jure, les mecs. »

En Virginie, trois types sur un lit, torse nu, corps entremêlés, récoltent des fonds grâce à une mise en scène à la fois sensuelle et agressive. Ils ont promis au public un spectacle dès qu'ils auront reçu 775 jetons, sur lesquels ils garderont 38,75 dollars de bénéfices. Dans la fenêtre de tchat à droite de l'écran, le public s'interroge : tiendront-ils parole s'ils atteignent l'objectif ? « Nan, ils sont trop crevés », commente quelqu'un. Ils avaient l'air plutôt fatigués, en effet.

À Denver, une fille potelée avec des lunettes verse de la pâte à cupcakes dans des moules. Elle déclare qu'elle a dix-huit ans et qu'elle est encore vierge. Elle est nue sous son tablier, et promet de montrer ses seins quand elle aura enfourné ses gâteaux. En Autriche, une femme, chignon choucroute, des ongles bleus et un soutien-gorge à pois, taille à son copain la pipe la plus tiède de toute l'histoire de

l'humanité. Il porte un pull à col roulé mais pas de pantalon. À Montréal, une femme aux cheveux fuchsia s'enfoncé un sabre laser en plastique dans le vagin. Une femme avec un étroit ruban noir autour du cou, qui prétend habiter « Orgrimmar, Azeroth », une ville du jeu vidéo World of Warcraft, parle de son matériel informatique. Elle grignote un burrito de chez Chipotle, sirote bruyamment une cannette de Mountain Dew et exhibe ses tétons percés pour un public de 1 150 personnes. Dans une autre tchat room, 3 756 internautes regardent une fille de vingt et un ans nue comme un ver, sans maquillage, foutue comme une adepte des jus verts Juice Guru, enchaîner les postures de yoga dans une pièce tapissée de moquette crème et éclairée à la lumière du jour. Un ballon de Pilates est rangé dans un coin, derrière elle. D'un mouvement fluide, elle fait la chandelle.

Voici quelques-unes des personnes que j'ai regardées pendant les semaines qui ont suivi mon inscription sur Chaturbate. Chaturbate est un site de webcams en live créé en 2011. Il se différencie de ses nombreux concurrents par son approche démocratique. On y accède gratuitement – et librement. Pas d'identifiant ni de mot de passe à enregistrer, le site est ouvert à toute personne majeure. Les onglets proposent des vidéos en live de femmes, d'hommes, de couples et de transsexuels. Pour commencer à diffuser des images, il suffit de choisir un pseudo et l'on peut se montrer au monde entier en train de manger un burrito Chipotle. L'anarchie sexuelle est régulée par un bataillon d'utilisateurs bénévoles et zélés. Ils appliquent les mêmes procédures que les modérateurs de Wikipédia, à savoir signaler et bloquer les internautes soupçonnés d'être mineurs ou ceux qui ont violé l'un des rares règlements de Chaturbate – les classiques interdictions concernant la violence, les animaux et les excréments.

De nombreux performeurs utilisent le site pour gagner de l'argent. Les spectateurs rémunèrent leurs performeurs préférés avec des jetons, la monnaie officielle de Chaturbate. Le site prend une commission de 50 % ; chaque jeton coûte 10 cents à la personne qui l'achète et en rapporte 5 aux performeurs. En échange de quelques jetons, ils peuvent satisfaire une demande particulière ou s'adresser directement au spectateur qui y est allé de sa poche. Mais les moins fortunés n'en sont pas réduits pour autant au rôle de voyeurs puisqu'ils peuvent écrire dans le fil de discussion – soit pour faire rire la fille à coups de

blagues, ou, moins sympathiquement, l'insulter. Les « camgirls », comme on les appelle, confient la modération de leurs salons aux membres les plus fidèles. Les modérateurs font taire les spectateurs indisciplinés ou malveillants et récoltent des fonds pendant que la camgirl se claque les fesses, s'attache le poignet au montant de son lit ou vaque à une autre de ses occupations.

La spécificité de Chaturbate n'est pas due qu'à cette absence de restrictions. Il m'a fallu du temps pour le comprendre. De prime abord, il ne s'agit que d'une boîte où des amateurs présentent des spectacles de peep-show en empruntant la gestuelle et les accessoires du porno classique. La page d'accueil ressemble à celle de n'importe quel autre site de webcams réservé aux adultes, ce qui revient à dire qu'elle propose une vision du monde largement gynécologique. Dans les fils de discussion, ce sont surtout des hommes qui écrivent aux camgirls qu'ils ont envie d'éjaculer sur elles, qui cherchent à attirer leur attention ou leur demandent des choses spécifiques, de prendre certaines positions. Les filles les flattent et roucoulent. Les gifs pornos surgissent de manière toujours aussi agaçante sur les côtés de l'écran, et sur la page d'accueil, la mosaïque de vignettes se fond en une sorte d'orgasme factice.

Au début, j'évitais les chaînes les plus explicites. Je préférais regarder les femmes, mais il ne fallait pas que ce soit trop pornographique. Je les observais en train de s'affairer, papoter, découper des cœurs en papier pour la Saint-Valentin, écouter des chansons de Miley Cyrus. Les femmes sont plus intéressantes que les hommes, fatalement installés dans un fauteuil noir devant leur bureau, éclairés par l'affreuse lumière d'une petite lampe, bite à la main, répétant les mêmes gestes, quand ils ne sont pas allongés sur un lit. Ça manquait un peu de créativité. C'est fou, la variété qu'exigent les hommes quand on voit leur peu d'imagination. Seuls quelques homos, ayant compris qu'une mise en scène aguicheuse peut émoustiller les foules, se livraient à leurs séances de yoga en shorts moulants ou chantaient des tubes en play-back. J'ai observé plein de femmes et suivi quelques couples mais je n'ai jamais pris la peine de cliquer sur l'onglet « Hommes », sauf pour regarder des homos se faire des trucs concrets. Je ne me suis pas attardée sur l'onglet « Transsexuels », non par manque de curiosité mais parce que de nombreuses séquences provenaient d'un endroit qui m'avait tout l'air d'un bordel de

Barranquilla, en Colombie.

Chaturbate m'a révélé toute son originalité le matin où j'ai vu une nana de vingt-sept ans surnommée Elisa Death Naked faire son show dans une maison islandaise en briques de glace. On voyait un escalier en colimaçon, des tapis bariolés et un joli feu qui crépitait dans la cheminée. Elle cachait son visage sous un masque de cheval en caoutchouc et un Borsalino. Elle portait une brassière grise, un bas de jogging noir et des jambières arc-en-ciel. Une chaise ornée du visage de la Joconde et un gode-ceinture constituaient ses premiers accessoires. Elle avait un corps de mannequin, fin et aux proportions parfaites. Peut-être était-ce juste sa maison ou sa caméra haute définition, ou une caractéristique des Islandais, toujours est-il que même sans montrer son visage, elle irradiait un bien-être qu'on ne trouve que chez les grands consommateurs d'huile de poisson ou chez ceux dont les dépenses de santé sont prises en charge par leur pays. Son show, en revanche, était étrange.

« C'est trop bizarre, je bande, là », commentait un spectateur décontenancé tandis qu'Elisa enfilait un masque de fantôme d'Halloween et commençait à sucer son gode. Elle n'échangeait pas avec son public, mais enchaînait plutôt les tableaux dans une sorte de transe. J'ai regardé un best of de ses scènes les plus marquantes et j'ai découvert des séquences encore plus créatives : elle démembrait sauvagement un ours en peluche, se masturbait avec un train miniature, attachait le gode-ceinture à un cheval à bascule avant de l'enfourcher. Le spectacle était une variation sexualisée de *Rudolph, le petit renne au nez rouge et le voleur de jouets* sur fond de rock metal industriel (la bande-son était signée Rammstein). En plus de l'habituelle liste d'envies Amazon (presque tout le monde en créait une pour se faire offrir des cadeaux par les fans, ou pour contourner la commission de 50 % retenue par le site car les spectateurs pouvaient directement rémunérer les performeurs en chèques-cadeaux Amazon), Elisa publiait des liens vers des vêtements qu'elle avait choisis sur le site de prêt-à-porter britannique ASOS. J'y ai jeté un coup d'œil, vaguement consciente d'avoir envie de m'habiller comme elle.

Dans les années 1990, les visionnaires avaient prédit l'émergence d'une toute nouvelle manière de faire l'amour. « Projetez-vous dans vingt ans, en train de vous habiller pour une soirée torride au village

virtuel, écrivait en 1992 les chroniqueurs de *Mondo 2000*, le magazine culturel en ligne de San Francisco. Vous enfilerez une espèce de justaucorps intégral, serré comme un préservatif. Plusieurs sortes d'effecteurs intelligents seront intégrés au vêtement grâce à une technologie qui n'existe pas encore. Ces effecteurs sont de minuscules vibrateurs avec des degrés de rigidité variables, plusieurs centaines par centimètre carré, capables de recevoir et de transmettre des sensations tactiles, comme on sait transmettre le son et les images. »

Ce futur ne se sera pas concrétisé. Deux décennies plus tard, nous avons des sex-toys rudimentaires contrôlables à distance, mais pas de justaucorps high-tech. Dans mon entourage, personne ne se prépare le vendredi pour une « soirée torride au village virtuel ». Le cybersexe est resté divisé entre voyeurisme passif (les vidéos pornos) et une dynamique plus interactive (des individus qui se retrouvent sur des forums virtuels et s'excitent verbalement les uns les autres, tels des personnages de *Harry Potter* avides de sexe). Cette dernière option est devenue plus marginale. Le « village virtuel » que fréquentent la plupart des gens aujourd'hui, à savoir les réseaux sociaux cotés en Bourse, ne propose pas de coins orgiaques spécialement aménagés, tels que Usenet les a toujours promus. Ce n'est pas sur OkCupid et Tinder que l'on verra des vidéos de cul – cette option ferait fuir tout le monde. Tandis que les couples qui vivent à distance trouvent avantage à érotiser leurs conversations filmées, des livres comme *The Joy of Cybersex* et *Net Sex* sont en rupture de stock. Si l'on exclut les échanges vidéo des couples séparés par la distance, le porno reste la méthode habituelle quand on veut vivre une expérience sexuelle *via* son ordinateur.

Voilà pourquoi j'ai d'abord considéré Chaturbate et ses concurrents comme du porno. Je les voyais comme les descendants modernes du peep-show et du téléphone rose. Comme eux, ils mettent en scène un performeur et un voyeur. Les gens qui se donnent en spectacle veulent produire de la pâture masturbatoire (Chaturbate n'avait pas choisi son nom par hasard). My Free Cams, Live Jasmin, Cam4 et n'importe lequel des sites de rencontres virtuelles ne me semblaient pas être un mode d'expression sexuelle inhabituel. Les spectacles payants en ligne ne sont, par essence, pas différents de ceux proposés par les clubs de strip-tease. Alors j'ai commencé à passer plus de temps sur le site.

Chaturbate est propice aux heureuses découvertes : je suis tombée

totale­ment par hasard sur des per­son­na­ges comme Elisa Death et il m'ar­ri­vait de ne plus ja­mais les re­voir. Cer­tain­ per­for­meurs pro­gram­ment leurs in­ter­ven­tions, d'au­tres – mais ce n'est pas la ma­jorité – ven­dent des vi­déos de leurs pré­cé­dents shows. Sans com­pter qu'on ne peut pas pro­gram­mer l'en­re­gis­tre­ment d'une sé­quence pour la vi­sion­ner plus tard. On n'est pas censé en­re­gis­trer, d'ail­leurs, même si cer­tain­ se per­mettent de le faire, et que les chaînes pornos re­gor­gent de vi­déos pi­ra­té­es sur Chaturbate. Pour­tant, faire dis­pa­raître le mes­sa­ge d'avertis­se­ment des sites ré­ser­vés aux ad­ul­tes pour voir ap­pa­raître la page d'ac­cueil procure une sen­sa­tion si­mi­laire à celle qu'on éprouvait en zappant sur MTV dans les an­nées 1990, à l'é­po­que où les clips vi­dé­o pas­saient en boucle, cap­ti­vant les télé­spec­ta­teurs qui at­ten­daient leur ar­tiste pré­fé­ré ou en dé­couvraient de nou­veaux. Ou cela rap­pelle peut-être, si l'on re­monte en­core plus loin, les dé­buts d'Internet, l'Internet des in­con­nus plutôt que celui des « amis ». Les pre­mières tchat rooms sur CompuServe, au dé­but des an­nées 1980, avaient été ba­pti­sées « CB », en hom­mage à la « Citizen Band », la ra­dio CB in­ter­ac­tive ou­verte à tous. Chaturbate en avait res­sus­ci­té la forme, re­prenant les mêmes ini­tiales et ce mé­lange dé­ton­nant d'in­gé­niosité et de per­ver­sion.

Cer­tain­ per­son­nes – la plu­part, en fait – ne se don­nent pas la peine de pro­cure­ des fan­tas­mes mas­tur­ba­toires. Elles pré­fèrent ré­col­ter des fonds ou ba­va­der avec les spec­ta­teurs pour tuer le temps, en feignant l'ennui, dans des tenues plus ou moins légères, ex­hi­bant un sein à l'oc­ca­sion ou s'ac­cor­dant une ses­sion de vi­bro Hitachi, his­toire de mettre un peu d'at­mos­phère ou de ré­pon­dre à la de­man­de d'un spec­ta­teur gé­né­reux. Les meilleurs per­for­meurs réus­si­ssent à at­trai­re des mil­liers de spec­ta­teurs en res­tant sim­ple­ment al­longé ou en pa­rant, et on ne peut s'em­pê­cher de les re­garder, comme on po­se­rait un bou­quin pour re­garder un chien ou un chat dé­am­bu­ler dans le sa­lon. Sou­vent, d'ail­leurs, on re­garde *vrai­ment* un chien ou un chat se ba­lader à l'é­cran et se faire at­tra­per pour être as­sis de force sur des ge­noux. Quand ce n'est pas un é­nième show porno dans une cui­sine, avec toute une sé­rie de go­des al­ignés de­vant une cor­beille de ci­trons à côté de l'é­vier, comme pour un pla­ce­ment de pro­duits dans une émis­sion cu­li­naire. Il y a une nana qui tourne une sé­quence cu­li­naire, une sé­quence sexo-cu­li­naire, tous les ven­dredis.

La première apparition d'Edith était plutôt dérangeante : elle est allongée nue sur le ventre, le visage enfoui dans le matelas après une séance avec son vibro Hitachi, peut-être en train de pleurer. Parmi ses 2 072 spectateurs, plusieurs expriment leur perplexité : « Tu veux arrêter, Edith ? » ou « C'est quoi, ce truc ? Je me barre et quand je reviens, elle pleure ? » ou « Elle déconne, c'est sûr » et « Qu'est-ce qui s'est passé ??? Elle a l'air trop mal » et « Je n'aime pas la voir triste ». Jusqu'à ce qu'Edith coupe l'enregistrement.

En suivant ses vidéos sur Chaturbate, j'apprends qu'Edith est une étudiante du Midwest de dix-neuf ans qui a séduit son public en s'habillant comme un mannequin American Apparel, en révélant la profondeur de sa détresse existentielle et en persuadant chacun de ses spectateurs qu'il était le seul et l'unique capable de la comprendre et de la sauver, à la fois de son âme torturée et de son vœu de célibat. Cette formule de rêve a attiré les hommes par milliers, et tous se bousculent auprès d'Edith pour lui conseiller de lire *L'Infinie Comédie, En terre étrangère*, les ouvrages de William Masters et Virginia Johnson ou les poèmes de Walt Whitman, la supplient de leur envoyer un message personnel, et la récompensent en jetons lorsqu'elle montre ses seins parfaits d'une blancheur nacrée, ses genoux couronnés de bleus et sa toison pubienne luxuriante. (Son hommage aux poils lui a été inspiré par les vidéos de Siouxsie and the Banshees sur YouTube.) Elle lit à voix haute tout ce qui lui tombe sous la main, de R. D. Laing à Sam Pink. Elle cite Michel Foucault et David Bohm. Elle flatte ses admirateurs pour leur intelligence, et les remercie d'attirer son attention sur les objets culturels non identifiés qu'ils égrènent dans la fenêtre de discussion, tels des mages hipsters. Son pseudonyme fait référence à une nouvelle de J. D. Salinger et l'essai de William James, *L'Expérience religieuse, essai de psychologie descriptive*, figure en première place sur sa liste d'envies Amazon. En deuxième, elle a choisi une longue robe imprimée, et en troisième un habit de religieuse. Les hommes revendiquent la découverte de sa chaîne comme s'ils avaient déniché les premiers morceaux d'electro polonaise ou un restaurant goan rarissime dans le Queens.

La deuxième fois qu'elle apparaît en ligne, c'est un mardi matin, tôt. Elle porte un pull à torsades blanc, une jupe patineuse années 1950 et se tient jambes nues dans une pièce froide, aux murs et au carrelage blancs. Un pâle soleil d'hiver filtre par une fenêtre. Une

cafetière est posée dans un coin de la pièce, une guitare dans un autre avec une chaise de pique-nique, et des pochettes isothermes cousues au dossier pour ranger les bouteilles de bière. Derrière elle, un type en manteau, une écharpe autour du cou, prépare du café sans prêter attention à Edith. Elle se déshabille, ne garde qu'un justaucorps rose pâle, puis entame une danse fantaisiste, tirant de temps en temps sur ses bretelles pour dévoiler le reste de son corps. Quand Edith balade son ordinateur autour de la pièce, on aperçoit dans un angle une femme sous des couvertures, endormie sur un matelas gonflable. Des bottes et des baskets sont éparpillées un peu partout. Quelqu'un fait remarquer « que le décor ressemble à un squat dans *Breaking Bad* ».

Edith a coupé le son mais elle répond aux compliments par un sobre « merci » tapé sur son clavier. Au petit déjeuner, elle s'enfile un pot de glace en matant la caméra d'un air aguicheur. Elle s'assied au bord du matelas gonflable, soulève sa jupe. Derrière elle, la silhouette assoupie ramène les couvertures sur elle et le type qui faisait du café, ou peut-être un autre (des gens vont et viennent – « il y a trois autres personnes dans ce pieu », plaisante un spectateur), s'est assis sur la chaise de pique-nique et bouquine. Leur indifférence est telle qu'on pourrait croire qu'Edith est un fantôme. Cela ne fait qu'attiser la frénésie des commentateurs qui ne comprennent pas comment il est possible d'ignorer la créature angélique qui se trouve tout près d'eux.

Un jour, Edith a fait un marathon de vingt-quatre heures sur Chaturbate, ce que peu de personnes entreprennent. Elle a commencé en début d'après-midi vêtue d'une robe baby doll bleue parsemée de roses, grillant des cigarettes dans sa chambre et rassemblant un public de plus de 2 000 personnes, simplement heureuses de l'écouter. « Je finirai par me mettre à poil, absolument, quand le moment sera venu, a-t-elle annoncé. Mais si vous n'avez que dix minutes pour vous vider les couilles, je vous conseille d'aller faire un tour dans une autre tchat room et de revenir plus tard. » Ensuite, elle a raconté ses premières incursions sur les sites de webcams. Elle avait commencé six mois plus tôt sur My Free Cams, sous un autre pseudo littéraire. Elle a été bannie le jour où elle a mimé une pendaison avec son vibro Hitachi Magic Wand. Les gens qui tchattaient avec elle demandaient des choses illégales. Elle s'est alors inscrite sur Chaturbate. Elle parlait de ses films pornos préférés, y compris *Sasha Grey Takes Many Dicks* (Sasha Grey se fait prendre par plusieurs bites). Elle aimait bien

l'écriture de Stoya mais jugeait le personnage surfait – trop « star stéréotypée du X ». Quelqu'un lui a demandé si elle appréciait James Deen. « Je ne suis pas trop branchée acteurs pornos », a-t-elle répondu.

Edith avait été contactée par un agent spécialisé dans le X. Au début, l'idée lui plaisait bien : partager une maison avec d'autres acteurs pornos, avoir son propre chauffeur, son coiffeur et une piscine. Elle avait parlé aux filles qui vivaient déjà dans cette maison. « Elles s'appelaient toutes Tiffany ou Mercedes et c'était genre "on me paie pour baiser". » Edith a fait semblant de se tirer une balle dans la tête d'un air exaspéré. L'agent lui avait parlé d'un ton condescendant, comme si elle était une gamine ou qu'elle était trop naïve, et après avoir tourné autour du pot, avait fini par lâcher que le boulot impliquerait des rapports sexuels entre garçons et filles. (Dans le jargon du X, les hommes sont des garçons et les femmes des filles.) Edith était vierge et pas intéressée, elle n'avait donc pas signé. Elle avait traité le type de « trou du cul arrogant et condescendant » avant de lui balancer qu'elle espérait « que sa bite allait se détacher ».

Les minutes s'écoulaient. Les milliers de spectateurs d'Edith se sont installés dans leurs fauteuils de bureau et elle nous en a dit plus sur sa vie. Elle avait obtenu son bac avec un an d'avance. Après le lycée, elle a pris une année sabbatique pour vivre des « aventures trop bizarres ». Elle a été SDF, vivant quelques mois dans une camionnette en compagnie de ses deux chats, et s'intégrant à la communauté de sans-abri du coin. Elle a décrit une expérience de mort imminente sur fond de mysticisme psychédélique. Je me demandais si Edith n'était pas une espèce de cyberprophétesse.

« Vous savez, Albert Camus a écrit que la seule question existentielle est celle du suicide, a déclaré Edith avec l'air solennel de celle qui récite une poésie. Pour Tom Robbins, la seule question existentielle est de savoir s'il y a un début et une fin au temps. Albert Camus s'était clairement levé du mauvais pied ce matin-là et Tom Robbins avait sans doute oublié de mettre son réveil. La seule question existentielle, c'est comment faire durer l'amour. Si vous répondez à cette question je vous dirai de ne pas vous suicider. Si vous répondez à cette question, j'apaiserai votre âme du début jusqu'à la fin des temps. »

Qu'est-ce que j'étais en train de regarder, putain ? J'ai éteint mon portable et je suis allée dîner dehors.

Je suis retournée jeter un coup d'œil à minuit. La caméra filma un lit vide. Même déserte, sa chambre attirait un nombre de visiteurs à trois chiffres. Douze heures plus tard, je me connectais encore. Devant 1 700 spectateurs, elle était assise par terre, nue, à côté d'une paire de chaussons de danse, une cigarette éteinte à la main. Quelques visiteurs réclamaient plus de sexe. La plupart s'en foutaient. « Elle peut faire ce qu'elle veut, écrivait l'un d'eux. Je suis heureux d'être là et de passer du bon temps avec la nana la plus sublime de l'univers. »

Durant les dernières minutes de son marathon, certains spectateurs ont signalé qu'ils avaient veillé toute la nuit avec elle mais pour autant, Edith n'a pas conclu sa session par une extravagance sexuelle. Au lieu de ça, elle a revêtu l'une de ses innombrables petites robes fleuries et s'est adossée au mur près d'une pile de livres. Elle était pâle, les yeux cernés. Les cinq dernières minutes, elle a rendu hommage aux spectateurs les plus généreux en citant leurs noms. Qui étaient ces hommes ? Plus tôt, j'avais cliqué sur la webcam de l'un d'eux, également modérateur. Il indiquait se trouver en Allemagne et dissimulait son visage. Tout ce qu'on voyait, dans la clarté de sa lampe de bureau, c'était le bas de son menton mal rasé, les pointes de ses longs cheveux bouclés, son torse nu et une veste en jean noire brodée de l'inscription *Trans-Siberian Orchestra* sur la poche de poitrine.

Les dernières secondes de son marathon, Edith s'est redressée. « J'ai réussi ? a-t-elle demandé. Ça y est ? » Un chœur de commentaires a confirmé que oui. Elle a levé les bras en l'air en hurlant. Puis elle s'est penchée comme pour enlacer son ordinateur et a éteint la caméra. Il était 14 h 30.

J'ai appelé Edith mais elle craignait que ses parents découvrent ses activités. Elle a refusé que je l'interviewe après ce premier contact téléphonique et a ajouté qu'elle allait quitter Chaturbate. Au téléphone, elle m'a assuré qu'elle n'était pas sexuellement active dans la vraie vie, bien qu'elle ait eu plusieurs petits copains par le passé et qu'elle se soit filmée une fois avec sa colocataire sur Chaturbate. À part ça, elle s'est déclarée célibataire et pensait qu'elle était peut-être « cybersexuelle ».

Edith a déclaré avoir gagné 1 500 dollars pendant son marathon de vingt-quatre heures, mais elle a reversé une grande partie de ses gains à d'autres camgirls. L'une de ses préférées, Doxie, lui avait

acheté le livre de William James qui figurait sur sa liste. J'ai regardé la webcam de Doxie un jour. Elle s'était suspendue au plafond par les bras à l'aide d'un crochet en glace, s'était bandé les yeux et s'était connectée à une espèce de sex-toy qui vibrait quand on ajoutait des jetons. Tant que la glace n'avait pas fondu, elle restait prisonnière du sex-toy. Malgré tous ses efforts, elle ne comptabilisait que 300 spectateurs environ. Ensuite, j'ai visionné une vidéo d'archive où elle se masturbait sur un télésiège. Elle avait trente-trois ans, un âge respectable sur Chaturbate où la majorité des camgirls ont une vingtaine d'années, et sa bio indiquait qu'elle restait chez elle pour s'occuper de sa mère atteinte d'un cancer. Une situation – l'accompagnement d'un parent malade – que j'ai souvent rencontrée en interviewant des personnes actives sur les sites de webcams pornos. La liste d'envies Amazon de Doxie comprenait surtout des outils de forgeron.

Doxie était-elle « cybersexuelle » ? Et Edith ? Et les autres ? Un soir à minuit, j'ai regardé une fille fêter ses vingt-quatre ans en se donnant vingt-quatre coups avec une palette à fessée. Quelques jours après cette découverte, je suis entrée en contact avec elle par Skype. Elle se produisait sous le pseudo de Käraste, ce qui signifie « très cher/ère » en suédois, et se prononce *char-is-ta*. Pendant sa performance, Käraste avait gentiment tancé les spectateurs qui essayaient de lui donner des ordres. « Ça ne marche pas comme ça ici, avait-elle expliqué. Pas de demandes, pas de consignes, pas d'ordres. C'est moi qui mène la danse, d'accord ? Parce que le consentement, c'est la clé. » Ses fans n'y voyaient pas d'inconvénient. « Je me demande comment deux personnes ont pu génétiquement concevoir le corps le plus sublime de cette planète », avait écrit l'un d'eux.

Käraste a de longs cheveux roux, des gros seins et l'air patient des maîtresses de maternelle. En décembre 2013, elle visite pour la première fois Chaturbate, après en avoir entendu parler par une amie. À l'époque, raconte-t-elle, elle traverse une période « d'accalmie sexuelle », une expression qu'elle s'empresse de rectifier : « Ce n'est pas le terme adéquat parce que cette accalmie durait depuis la naissance de ma sexualité – je veux dire, depuis le tout début jusqu'à Chaturbate. »

Elle a grandi dans une famille membre de l'église chrétienne de la Convention baptiste du Sud, et vit encore dans la ville de son enfance.

C'est au cours de deux relations longues qu'elle s'est initiée au sexe, et elle n'aimait pas ça. Elle se sentait profondément mal à l'aise dans son corps. « Je détestais le sexe, et la notion de consentement restait très floue pour moi, car on ne m'avait rien appris là-dessus non plus, explique-t-elle. Rétrospectivement, il s'est passé plein de choses qui n'auraient pas dû se passer, à cause de cette absence d'éducation. » Sans Internet, ajoute-t-elle, « je lirais *Good Housekeeping*¹ et j'essaierais de trouver un truc pour mieux simuler l'orgasme ».

En découvrant Chaturbate, elle se dit que le site pourra peut-être l'aider à surmonter les barrières psychologiques qu'elle a érigées autour de la sexualité. Elle croit aussi pouvoir garder l'anonymat mais l'un de ses anciens camarades de lycée la repère et le raconte à tous leurs amis. « Il milite un peu pour les droits des hommes », explique-t-elle. (Les vidéos de Käraste tournent souvent au débat sur le féminisme ou sur la question de savoir pourquoi une photo inopinée de pénis ne ravit pas toujours une femme. Et c'est là un autre aspect positif de Chaturbate : le site offre aussi un espace privilégié de discussion entre hommes et femmes, qui peuvent parler en toute franchise de sexualité, et en observant un meilleur équilibre entre les genres que ce que l'on constate sur les forums traitant de techniques de séduction masculine.

Pour Käraste, Chaturbate est le « paradis des introvertis ». Je lui ai demandé en quoi diffuser son image à des milliers d'internautes pouvait plaire à une introvertie.

« Je maîtrise la situation, assure-t-elle. Je n'ai pas à m'inquiéter d'une escalade physique. Je peux tout arrêter quand je veux. Je peux masquer ces mots sur l'écran quand je veux. Je ne suis pas spécialement une *control freak* mais je n'ai jamais connu ça sexuellement. Je n'avais jamais gardé le contrôle d'un rapport sexuel jusque-là et je crois que j'en avais grandement besoin. »

J'ai rencontré Wendy Bird par l'intermédiaire de Stoner Boner et c'est grâce à elle que j'ai fini par entrevoir tout un pan de Chaturbate qui m'avait échappé jusqu'alors. Il y a des femmes – bien sûr il y en a – qui vont sur le site non pas pour recevoir un flot de compliments de la part de pervers mais pour se pervertir elles-mêmes, pour « se chosifier » et communier avec les légions de jeunes types assis dans la clarté de milliers de lampes de bureau, en quête d'une femme,

n'importe laquelle, qui pourrait miraculeusement leur accorder un peu d'attention sexuelle.

Stoner Boner est un jeune homosexuel de vingt et un ans de l'Alabama. La première fois que je lui parle, début 2014, il fête sa première année sur Chaturbate. Il s'est inscrit sur le site en 2013 pour rigoler ; deux ans plus tard, il compte plus de 25 000 followers. Stoner pense que diffuser des images sexuelles en direct par webcam deviendra ce que le go-go dancing était dans les années 1960, une casserole de jeunesse qui fera bien rire nos enfants. « Ça va être le gros truc de notre génération, dit-il. Se donner en spectacle devant une webcam ou tenir un blog porno, ce sera le truc qu'on aura tous fait. »

Si les performeurs de Chaturbate composent une jeunesse avant-gardiste, ses spectateurs appartiennent souvent à une autre génération. Wendy Bird, qui suit Stoner Boner, est aussi modératrice sur son site. Elle a quarante-quatre ans et vit dans l'Iowa. Artiste et célibataire, elle a quitté récemment la ville universitaire libérale où elle habitait pour retourner s'occuper de son père malade dans la bourgade de son enfance. Wendy n'était pas très branchée nouvelles technologies mais elle avait découvert à un moment de sa vie qu'elle aimait accompagner les autres dans leurs fantasmes masturbatoires. Un jour, alors qu'elle se livrait à l'une de ces séances verbales avec un homme, il lui a annoncé qu'il la diffuserait simultanément sur Chaturbate. Wendy s'est connectée sur le site. « Je n'avais jamais fait ce genre de truc avant et je ne pensais pas le faire un jour, admet-elle. Je n'avais même pas encore acheté de téléphone portable. »

Au début, elle se contente de regarder, surtout des hommes. Et puis un jour, elle a allumé sa webcam, l'a dirigée sur sa bibliothèque et a commencé à parler pour elle. Après avoir vécu ce qu'elle appelle une « phase d'ermite », elle venait de découvrir « l'intimité de masse ». Les gens sont venus sur sa page et l'ont encouragée. Très vite, elle filme sa bouche et tourne des séquences de cette manière. Chaturbate l'exclut sous prétexte qu'elle est peut-être mineure, « ce qui était plutôt amusant ». Elle entreprend les démarches nécessaires pour prouver son âge, envoie une photo d'elle avec sa pièce d'identité à côté du visage, scanne son permis de conduire. Finalement, elle place son visage devant la webcam et commence à tourner des séquences sous le pseudo Khaleesi_Heart (en référence à *Game of Thrones*). Grâce à Chaturbate, elle s'est fait des amis, « des amis proches pour la vie ».

Elle en a rencontré certains, mais pas pour le sexe. L'un d'eux l'a aidée à déménager ; un autre lui a rendu visite alors qu'il traversait une passe difficile.

Un soir, Wendy Bird, Stoner Boner et moi-même entamons ce que Wendy appelle une séance de « *multiperving* » : on discute tous les trois sur Skype en matant ensemble des vidéos pornos en ligne. Wendy me montre ensuite comment créer un profil de camgirl et le verrouille pour qu'il n'apparaisse pas sur le site principal. Elle me demande ce que j'aime. Ce que *j'aime* ? On fouille dans le fichier des hommes. Ils ont tous l'air tellement jeunes ! « Considère-les comme des objets », m'encourage Wendy.

Depuis le début de son expérience, Wendy évite ce qu'elle nomme les « filles zombies sexys » qui peuplent la page d'accueil du site. Ce qui l'intéresse, ce sont les hommes, mais pas les plus populaires. Elle clique plutôt sur la deuxième ou troisième page à la recherche des vrais amateurs, cette forêt de types installés dans leurs fauteuils de bureau que j'ai soigneusement écartés jusqu'à présent. Il s'avère qu'ils ne sont pas là par hasard. « Beaucoup d'hétérosexuels cherchent quelqu'un pour dialoguer en "cam-to-cam" », explique Wendy avant d'ajouter que dans ce cas, compte tenu que les espoirs reposent sur l'éventualité d'une rencontre électronique entre deux personnes, les jetons ont moins d'importance. Si, sur sa page d'accueil, Chaturbate rassemble des milliers d'hommes pour une poignée de femmes, quelques pages plus loin les proportions changent et l'on tombe sur une ou deux personnes qui se servent de Chaturbate pour entamer des conversations privées. Wendy n'utilise pas seulement le site pour satisfaire ses tendances voyeuristes mais aussi pour organiser des rencontres virtuelles sans lendemain. Elle a le choix et trouve toujours assez d'hommes disposés à partager un moment d'intimité virtuelle, à n'importe quelle heure de la journée. « Dès qu'ils savent que tu es open, ils sont là, genre "*s'il te plaît*" », raconte Wendy. La première fois qu'elle a pris conscience du nombre d'hommes en quête d'interaction et de l'ampleur de leur désir, ça l'a grisée. Elle m'encourage à trouver un type qui me paraît sympa. Elle me montrera ensuite comment ça fonctionne.

J'écris un message à un mec allongé sur son lit et qui ne porte rien d'autre qu'une paire de Ray-Ban. Depuis son ordinateur, Wendy clique sur la page du type et explique : « Emily est nouvelle, on discute hors

CB et je lui montre comment ça marche. » Wendy avait prédit qu'à l'instant où « Mark Smith » découvrirait qu'on est des femmes, il nous demanderait d'allumer nos caméras. Elle avait vu juste. « L'une de vous devrait se connecter », répond-il illico. J'allume donc ma webcam, je la rends accessible par un mot de passe que je lui donne. Je suis assise dans ma chambre, tout habillée, insistant nerveusement sur le fait que c'est juste un essai. Il m'encourage plusieurs fois à le rejoindre dans sa nudité. Je refuse, je lui dis que je suis désolée. Wendy me déconseille de présenter des excuses – j'ai le droit de garder mes vêtements si j'en ai envie. C'est gênant de savoir que Wendy et Stoner Boner écoutent mais ils savent qu'ils m'ont transmis le b.a.-ba ; ils m'ont appris à conduire une rencontre sexuelle anonyme en ligne et mon embarras les fait franchement rigoler.

« Tu as la liberté de ne pas rencontrer ces gens et de rester inconnue, explique Wendy. Tu peux être qui tu veux. Tu peux montrer ce que tu veux. Tu peux te mettre à nu et tout partager sans craindre le rejet, ou tu peux te réinventer, être quelqu'un de complètement différent. »

J'avais lu récemment un essai intitulé *Times Square Red, Times Square Blue* signé Samuel R. Delany, l'auteur de science-fiction afro-américain gay qui a beaucoup fréquenté les cinémas pornos de Times Square dans les années 1970 et 1980. Dans ces salles, il a eu des centaines de rapports sexuels aussi brefs qu'anonymes avec d'autres hommes. Pour lui, il est regrettable que les femmes s'exposent à des risques lorsqu'elles veulent vivre des expériences similaires, mais il écrit aussi : « Ce qu'il faut, c'est que suffisamment de femmes considèrent ces endroits comme des lieux de plaisir. »

Il poursuit en décrivant les bienfaits de sa longue expérience. Les salles obscures servaient de laboratoires dans lesquels il aura appris à discerner les nuances et le spectre de son désir sexuel et où l'expérimentation sexuelle se déroulait en marge des histoires sentimentales et excluait toute complication émotionnelle. Ses observations sur l'attraction sexuelle réfutent constamment les concepts traditionnels du beau et du laid. (Il s'est découvert, entre autres inclinations, un faible pour les Irlando-Américains baraqués dont deux avaient un bec-de-lièvre.) Soulignant l'importance du rapport sexuel anonyme, il écrit :

On s'en sort un peu mieux quand on sexualise notre manière de vivre nos rapports sexuels – quand on apprend à rendre les rapports sexuels sexys à notre façon. Cette idée à elle seule nous permet d'envisager notre sexualité de manière plus détendue. Paradoxalement, cela nous permet aussi de la modifier et de l'adapter, autant que nous le souhaitons, en fonction des autres. Je ne vois pas comment cela peut se réaliser sans une diversité statistiquement importante des partenaires et un niveau de communication satisfaisant avec eux concernant, entre autres, les réactions sexuelles que nous déclenchons chez eux. (Bien que complaisante, la réponse d'un seul partenaire ne suffit pas à accomplir ça. Il s'agit d'un processus d'essence *sociale*, impliquant une réponse sociale.)

Multiplier les expériences a toujours été plus compliqué pour les femmes. On les stigmatise de manière disproportionnée. En ligne cependant, dans le contexte de ce que Wendy nomme « l'intimité de masse », certaines femmes m'ont raconté comment elles suivent les recommandations de Delany tout en minimisant les risques de grossesse, de violence et d'infections sexuellement transmissibles. Chaturbate et consorts – de My Free Cams jusqu'à la rubrique « porno amateur » de Reddit – remplacent au XXI^e siècle les salles de cinéma pornos, mais ce sont des endroits accueillants, des endroits où les femmes ont le droit de suivre leurs désirs, et apprendre ce qui les rend attirantes et ce qui les attire. Les statistiques indiquent que les visiteurs de Chaturbate sont très majoritairement des hommes. Les vidéos qui m'ont le plus intriguée étaient généralement cachées dans les recoins du site et paraissaient contraires à son esprit. S'il existait un site consacré à l'exploration anonyme de la sexualité féminine, chez les femmes, un espace propice aux rencontres nombreuses que Delany considère nécessaires à une meilleure connaissance de soi, ce ne serait pas Chaturbate. J'imaginais des sites sans pubs, qui permettent de rencontrer des MILFs esseulées. De beaux inconnus utilisant de la haute technologie téléildonique malmèneraient les femmes qui le souhaitent. Mais ce doux rêve éclatait à l'idée que ces rencontres puissent être enregistrées et leurs données piratées.

Sur Chaturbate, les performeurs se filment pour des raisons à la

fois économiques et sexuelles. Quand on parle avec des personnes qui gagnent de l'argent grâce au site, un modèle se dessine, celui d'une société où les salaires sont si bas que cela ne vaut plus peine de se battre, où les jeunes les plus motivés ne peuvent poursuivre leurs études sans s'endetter et où la maladie peut vous ruiner. Pour celles et ceux qui, à un moment donné de leur vie, soutiennent un proche souffrant, ces petits boulots dans le secteur du sexe garantissent une certaine flexibilité, même si les revenus sont souvent aléatoires, voire dérisoires. D'autres personnes, dont Käraste et une fille du nord-ouest de l'État de New York surnommée JingleTits, avaient tout juste vingt ans et traversaient une phase intermédiaire entre le lycée et de futures études universitaires qu'elles espéraient pouvoir suivre. Elles avaient des ambitions professionnelles concrètes, mais leurs familles étaient incapables de les aider à financer leurs études. Les jeunes diplômés quant à eux remettaient en cause la valeur de leurs titres universitaires, et trouvaient que se masturber devant une caméra pour de l'argent était moins humiliant que les boulots qu'on leur proposait, et leur offrait de nombreuses occasions d'exprimer leur créativité et de donner du sens à leurs actes. Max et Harper étaient de ceux-là.

Max et Harper se sont rencontrés sur OkCupid au printemps 2011. Harper a alors vingt ans et elle étudie la littérature anglaise dans une université de l'État de Washington. Cet été-là, elle travaille comme nounou dans le New Jersey, sur la côte Est. Max, lui, a vingt-six ans, il bosse au noir comme humoriste de stand-up, travaille dans un restaurant de Tribeca et dort sur un canapé dans une colocation à Harlem. Leur première rencontre a lieu à Times Square et se termine le lendemain matin à la gare routière de Port Authority où Harper doit prendre le bus pour retourner dans le New Jersey. Six mois plus tard, ils emménagent ensemble dans l'État de Washington.

Sur la côte Ouest, Max peine à trouver un boulot qui lui plaît. Il est embauché par Starbucks mais démissionne. La formation « latte », d'un ennui mortel, aura raison de lui. En novembre 2012, le jeune couple se filme sur le site Live Jasmin pour gagner un peu de fric. Une expérience sympa mais Live Jasmin impose de nombreuses règles à ses webcameurs. Interdiction de manger, de boire et de porter des vêtements siglés pendant que la caméra tourne. Jusqu'à ce que quelqu'un décide de payer pour entrer dans un tchat privé, les modèles restent assis sur leurs lits, entièrement habillés, à tapiner

comme les prostituées dans les vitrines du quartier rouge d'Amsterdam. « On passait pas mal de temps à attendre, à essayer de convaincre les gens de faire un show avec nous, il fallait se vendre à fond », raconte Harper. En d'autres termes, c'est un vrai boulot mais un boulot que Harper préfère encore au sien qui consiste à « accrocher des pantalons sur des cintres et faire la conversation à des gens [qu'il] n'aime pas ».

Live Jasmin oblige aussi ses performeurs à se comporter comme des « modèles webcam », avec la docilité obséquieuse et l'attitude mielleuse qui caractérisent la célébration du mâle. Pour Max et Harper, tout l'intérêt du *sex camming* est d'éviter le service clients. Dans l'idée, on est plus proche des émissions de variété amateurs diffusées autrefois sur le câble ; « *Wayne's World* avec des nibards », résume Max. Il leur arrive aussi d'en parler comme d'une « performance de rue numérique ». Au cours de l'été 2013, Max découvre Chaturbate.

Sur Chaturbate, avec un seul compte, ils peuvent tourner seuls, ensemble ou à trois. Ils testent l'endurance de Max : Harper plonge son sexe dans un seau d'eau glacée et compte jusqu'à trente. Harper s'assoit dans un Starbucks et montre discrètement ses seins à la caméra. Ils mettent en scène des spectacles de marionnettes, des plans à trois et des batailles de nourriture. Harper fait un tatouage au henné à Max qui représente un coq avec une érection géante. Avec des guirlandes de Noël qu'ils accrochent au mur derrière eux, ils écrivent le mot FUCK. Ils récompensent les gros donateurs avec des films où ils courent nus dans la rue en hurlant : « JE SUIS LE ROI / LA REINE D'ÉCOSSE ! » Deux mois après leur inscription, ils comptent plus de 20 000 followers (ils en atteignent plus de 81 000 aujourd'hui). Si certains jours sont creux, d'autres réunissent un public de plus de 7 000 personnes.

Grâce à l'argent qu'ils amassent peu à peu, ils commencent à envisager une liberté nouvelle. L'idée d'acheter une camionnette traverse l'esprit de Max pendant un trip sous champignons. C'était un soir de l'été 2013, le soleil se couchait sur un champ dans l'État de Washington. Max hallucine une discussion avec une entité que lui, l'athée, ne peut appeler que Dieu.

Quelques semaines plus tard, Max et Harper utilisent leurs 1 000 dollars d'économies pour acheter un Ford Aerostar de 1994 à

900 dollars. Ils se débarrassent de leurs affaires personnelles et décident de traverser le pays en mode Chaturbate. Ils baptisent leur show *Fucking in Fifty*², et enregistrent même un générique entraînant (« On va prendre la route / on va t'aider à jouir... »).

Sur la route, ils apprennent à survivre avec moins de 10 dollars sur leur compte en banque. Ils se familiarisent avec les banques alimentaires, se connectent aux réseaux Wi-Fi et vivent en marge d'un pays saturé de calories et de nouvelles technologies. Leur look évolue : jeune mec bien rasé aux cheveux mi-longs, portant des bermudas en toile et des tennis Vibram FiveFingers, Max adopte le style Allen Ginsberg. Il se laisse pousser la barbe, noire et fournie, et les cheveux et ne quitte presque plus ses lunettes en plastique noir. Harper abandonne le stéréotype de l'étudiante blonde aux yeux bleus, coupe dégradée et jeans baggy, pour des tétons percés et une longue chevelure indisciplinée. Lorsque Max et Harper en ont marre de vivre en dehors du système, ils invoquent le spectre d'OfficeMax, « Max l'employé de Bureau ». Ou bien, après une partie de jambes en l'air particulièrement enthousiaste filmée par la caméra, ils se tapent dans la main et l'un demande à l'autre : « T'as envie de tout plaquer pour aller bosser chez OfficeMax ? » La plaisanterie fait allusion à tout ce qui ne va pas dans le monde, à leurs yeux : les hypermarchés mastodontes aux parkings bétonnés, cette blague du salaire horaire minimum, les classeurs d'archives, la docilité, le mythe selon lequel bosser dur pour une multinationale sera largement récompensé.

Ils font le tour du pays au volant de leur camionnette. Un investisseur leur donne 4 000 dollars pour créer leur site. Ils décident de passer l'hiver au Mexique. Puis ils se font voler tout leur matériel. Leur investisseur est arrêté pour trafic d'armes et de drogue sur le site Silk Road³.

Une vidéo de Max et Harper faisant l'amour par un après-midi pluvieux à Puerto Vallarta traîne encore sur Pornhub. Derrière le rideau de ce qui ressemble à une chambre d'hôtel miteuse, le Mexique apparaît comme le pays des chiens qui aboient et des klaxons à l'ancienne. Pour la première fois, Max et Harper montrent des signes de regret.

« Aujourd'hui, 18 février 2014, écrivent-ils dans leur blog. Harper et Max sont coincés au Mexique avec 200 dollars en poche. » Ils renoncent à *Fucking in Fifty*. « J'ai essayé de me construire un avenir

agréable et encore une fois, tout ce que j'ai réussi c'est me construire une cage », écrit Max.

Leurs fans les abandonnent, ils regagnent les États-Unis et atterrissent dans l'Idaho où ils louent une chambre à un ami rencontré sur FetLife, le réseau social des amateurs de sexe pervers. À l'automne 2014, Max et Harper aident leur ami à monter une affaire de palettes à fessée artisanales afin qu'il puisse rembourser une partie des dettes colossales contractées pour payer les soins médicaux de sa fille de onze ans, atteinte de leucémie. Ils expérimentent les jeux avec le feu.

Entre-temps, Chaturbate a modifié son règlement. Le sexe dans les lieux publics, pratique de base pour Harper et Max qui se sont filmés dans des champs de blé et des aires de repos, des McDo, des Starbucks, des Walmart et même dans un McDo à l'intérieur d'un Walmart, n'est plus autorisé. Lassés par l'agitation de Chaturbate et par l'imprévisibilité des gains, ils dégotent une nouvelle source de revenus, un site web baptisé Clips 4 Sale censé satisfaire d'obscurs fétichismes. Harper et Max passent alors leurs journées à tourner des clips pour des types obsédés de femmes portant un tablier ou déchirant leurs vêtements. Harper monte dans les classements du site et se hisse pour un temps au premier rang des avaleuses de sperme. Ils tournent des vidéos de fétichisme du pied avec, comme accessoires, des chaussures de footing Vibram FiveFingers. Ils vivent heureux avec des revenus mensuels oscillant entre 400 et 2 000 dollars. La dernière fois que je leur ai parlé, ils projetaient d'acheter un bus et un bout de terrain. Ils appellent ça « la quête ».

En explorant les multiples possibilités qu'offre le Net, Max et Harper ont découvert qu'ils ne pouvaient plus définir ce qu'est le sexe. « Je sais que le coït est définissable mais ce que je veux dire, tu vois, c'est que je ne *crois* pas au "sexe", explique Max. Je ne pense pas savoir le cerner, je serais incapable de te dire ce que c'est, parce que pour certains, se-tripoter-les-narines-tout-habillé-devant-une-caméra, c'est du sexe, c'est le kiff total. »

D'autres qui ont vu Max et Harper, ou n'importe qui d'autre sur Chaturbate, ne partagent pas cet avis. Pour eux, le sexe c'est des draps propres, un lit bien fait, un « partenaire » clairement défini, une porte fermée. Ils croient savoir précisément ce qu'est le sexe : aimant, peut-être ; monogame, probablement ; magnifié par son côté caché ; plus authentique quand on ne le partage pas ; sacré parce qu'il ne passe pas

par le filtre d'un téléphone portable. Une conception de plus en plus rare, et qui manque d'ambition.

1. L'équivalent américain de *Modes & Travaux*.
2. En référence aux cinquante États des États-Unis.
3. Silk Road est un site qui fait du marché noir sur le darknet. Il est très utilisé pour vendre de la drogue.

Polyamour

Plusieurs générations de jeunes ont afflué vers San Francisco, attirés par la promesse d'une communauté gay, d'une scène rave, par la littérature beatnik ou pour s'orner de fleurs dans la brume ensoleillée du Golden Gate Park. En 2012, ceux qui débarquent à San Francisco ne sont ni des paumés, ni des marginaux, pas plus qu'ils ne sont victimes de préjugés. Enfants, ils ont été nourris aux céréales sans sucre et ont grandi emmitouflés dans des vestes en laine polaire fabriquées avec du plastique recyclé. Ils ont fait leurs études en Afrique de l'Ouest et se sont portés volontaires, au lycée, pour distribuer la soupe populaire dans leur quartier. Ils savent quel est leur sashimi préféré et sont potes avec leurs parents. Ils expriment leurs émotions dans le langage des psychothérapeutes. À l'inverse de leurs parents, ils vont travailler en banlieue et habitent en ville. Les métropoles où ils se sont installés ont changé à leur image, se transformant pour mieux capter les revenus de cette nouvelle génération.

San Francisco fait naturellement partie de ces villes mais Denver, Boston, Portland, Austin et Williamsburg à Brooklyn portent aussi les traces du même glissement culturel. C'est comme si les villes où converge cette jeunesse privilégiée évoluaient sur des trajectoires parfaitement parallèles, et où le must du must consiste à trouver des shih tzus frétillants, des toasts à 5 dollars et des fast-foods bios qui s'appellent Zeal, Thrive et Lyfe¹. Ces jeunes fréquentent des cafés où le rituel de la préparation de l'expresso fait songer à une reconstitution historique de la dure vie des pionniers au XIX^e siècle. Ils ne fument pas

et prennent soin de leur corps dans l'espoir d'atteindre la parfaite homéostasie ou la vie éternelle. Ils connaissent les bienfaits de l'iode dans le wakame et du sélénium dans les noix du Brésil. Les filles ne consomment de la viande rouge qu'une fois par mois pour faire coïncider leurs besoins en fer avec la fin de leur cycle menstruel.

Ces jeunes ont un style décontracté. Le week-end, ils sortent leur tenue de sport pour partir en randonnée avec leur chien. Ils aiment les plaisirs sains et il n'est pas rare de croiser dans les rues de San Francisco des bandes de jeunes, boîtes de jeux de société sous le bras – ils vont jouer aux Colons de Catane en buvant de la bière mais pas n'importe laquelle : de la bière aromatisée en fonction des saisons, conditionnée dans des bouteilles aux étiquettes vintage. Ils créent des entreprises dont les noms sont des clins d'œil à la littérature fantastique. Ce sont des adultes qui restent des enfants parce qu'ils sont toujours ultra-positifs et qu'ils aiment jouer, parce que le marketing les attire avec des couleurs vives, des espaces propres et bien éclairés, des snacks nutritifs et parce que leur réussite tient en partie au fait qu'ils ont franchi le cap de l'âge adulte sans jamais, semble-t-il, avoir enfreint de loi. Il est impossible de sonder leur vie sexuelle parce qu'ils donnent l'impression de n'avoir jamais vécu dans l'obscurité. Ils ont grandi en observant les guerres à l'étranger, les inégalités économiques et les catastrophes écologiques, autant de crises dont ils débattent sérieusement sur les réseaux sociaux mais qu'ils évitent d'intérioriser parce qu'elles sont sources de désespoir.

Je ne dis pas qu'Elizabeth incarnait tout ça, mais elle se décrivait elle-même comme optimiste. Elizabeth était inscrite à un club d'escalade ; elle pratiquait la méditation ; au yoga, elle savait faire la chandelle sans s'appuyer au mur. Elle organisait des activités : excursions en montgolfière, week-ends au Sea Ranch. Elle travaillait dur sans compter les heures mais disposait de suffisamment d'énergie et de jours de congé pour ne pas dormir du week-end, partir en randonnée à vélo ou participer à des retraites de méditation de pleine conscience.

Une de mes amies, qui l'avait rencontrée dans un atelier des arts du cirque, m'avait suggéré de lui parler tout en me mettant en garde : « Le truc, avec tous les polyamoureux que je connais... » avait-elle commencé alors que nous buvions des vodkas-pamplemousse dans un piano-bar karaoké d'Oakland. Ça faisait du bien de quitter San

Francisco, cet univers de pâte d'amande aux couleurs pastel, pour passer un peu de temps à Oakland avec ses stations-service aux lumières criardes, ses affrontements population-police et ses grandes enseignes de fast-food. Avec mon téléphone, j'ai pris en photo une carte de visite scotchée au mur : GINA : CARTOMANCIENNE ET CONSEILLÈRE, SPÉCIALISÉE DANS TOUS LES PROBLÈMES DE LA VIE. « Le truc avec les polyamoureux, a poursuivi mon amie, c'est qu'ils sont tous hyper *sûrs d'eux*. »

Elizabeth emménage à San Francisco après l'université. Son copain, lui, part s'installer dans une ville moyenne du Sud, pour faire médecine. Bien qu'elle soit très amoureuse de lui et que sa mère, spécialiste de la fertilité, la presse d'avoir des enfants alors qu'elle est encore jeune, elle ne se sent pas prête à se marier ni à fonder une famille. On lui propose un poste de consultante dans un cabinet de conseil en économie. C'est ainsi qu'en 2010, alors qu'elle a vingt-deux ans, elle part s'installer dans l'Ouest, lui dans le Sud et qu'ils se séparent.

Elizabeth n'avait jamais vécu dans une grande ville. Elle connaissait les banlieues de Virginie où elle avait grandi et la bourgade de la Nouvelle-Angleterre où elle était allée à l'université. À San Francisco, elle sympathise avec des gens, notamment par le biais de sites de rencontre. Fin 2010, elle rencontre Wes, qui accompagne un collègue à une soirée jeux de société organisée chez elle. Il la drague. Ils jouent à Blokus, un jeu de logique et de stratégie. Elizabeth gagne.

Pour leur premier rendez-vous, ils participent à une *nerd night* dans un bar du quartier. Ils assistent à une conférence sur l'avenir de la télédildonique. La soirée se termine par une balade le long de Dolores Park. La ville s'étale en contrebas, piquetée de lumières scintillantes. Sur le chemin du retour, ils échangent un baiser à l'angle d'une rue. Puis, dans un esprit de transparence qu'il juge honnête et responsable, Wes la met en garde sur les relations amoureuses. Il se remet tout juste d'une rupture, explique-t-il. Il n'a pas envie de s'engager dans une nouvelle histoire. Elizabeth fait un effort pour ne pas lever les yeux au ciel... c'est leur premier rendez-vous ! Ils se disent au revoir et chacun part de son côté.

Wes a grandi à San Francisco, il est diplômé d'informatique à Harvard. Il est revenu sur la côte Ouest pour travailler chez Google.

Comme des milliers d'autres, il prend tous les jours le bus blanc sans logo jusqu'au siège de Google installé à Mountain View, où il mange, sur le pouce, des plats exotiques à la cafétéria, les yeux rivés sur un écran. Quelque part dans son ascension aussi précoce que fulgurante, Wes a sauté une classe. À vingt et un ans seulement, il est grand et beau comme un mannequin BCBG du catalogue J. Crew.

Sa précédente relation stable, juste avant de rencontrer Elizabeth, a pris fin pendant sa dernière année de fac. Quand il fait la connaissance d'Elizabeth, il vient de découvrir à quel point il aime le sexe occasionnel – c'est encore nouveau pour lui : ça date de moins d'un an. Comme c'est un ancien timide, son succès auprès des filles est très nouveau aussi. Des femmes qui l'auraient ignoré auparavant lui prêtent attention. Quand il leur sourit, elles lui sourient en retour. Coucher avec ces femmes lui apprend à cerner ses goûts, les leurs, et toute l'étendue du désir féminin. De retour à San Francisco, il peut se connecter à OkCupid avec le sentiment réconfortant d'avoir grandi : il n'est plus ce gamin studieux entouré de bons copains qui faisaient des maths ou lisaient des livres. Sa nouvelle sexualité l'autorise à vivre pleinement son aisance récente. C'est ce qu'il a voulu dire en déclarant à Elizabeth qu'il n'avait pas envie de s'investir dans une relation.

Mais Elizabeth et Wes vivent à trois rues l'un de l'autre. Ils se voient une fois par semaine pour prendre un verre, sortir, dormir l'un chez l'autre, avec une nonchalance ostentatoire. Si on lui avait donné le choix, Elizabeth aurait préféré s'engager plus sérieusement. Elle n'a que vingt-trois ans mais déjà une opinion tranchée sur l'indifférence de Wes : il se comporte comme un gamin. Une année pour une fille compte sept fois plus qu'une année pour un garçon. Comme les chiens, pense-t-elle. Qu'à cela ne tienne. Elle aussi aura d'autres partenaires. Quelques semaines plus tard, par l'intermédiaire d'un ami, elle rencontre Brian. Il sort de Stanford et travaille lui aussi dans une entreprise de technologie. Elizabeth se retrouve avec deux « non-petits copains ». Ces relations n'ont aucun caractère exclusif et aucune ne s'inscrit dans l'avenir. Elle vit les deux histoires en parallèle et ne voit jamais les deux hommes en même temps. Les relations s'équilibrent, l'une fournissant une sécurité contre l'échec éventuel de l'autre, et cet équilibre la rassure.

Elles lui permettent d'évoluer dans deux milieux différents, d'endosser deux rôles distincts. Avec Brian, elle vit une communion

sexuelle intense. Il partage son intérêt pour le yoga et la méditation. Il est un peu plus âgé qu'elle et a déjà beaucoup d'amis à San Francisco. Il va au festival Burning Man² depuis des années et l'initie à la sous-culture des Burners citadins qui ont rapporté de la playa le goût de la promiscuité sexuelle et du Do It Yourself ainsi qu'une grande ouverture d'esprit.

C'est avec ces nouveaux amis qu'Elizabeth essaie la drogue pour la première fois. Elle n'avait jamais tenté l'expérience parce qu'elle respecte la loi et voyait les drogués comme des losers. À l'université, il lui semblait que ceux qui consommaient des champignons, du LSD et de la MDMA voulaient éviter d'affronter leurs problèmes ou juste rester éveillés toute la nuit. Les amis de Brian, eux, explorent les drogues avec une autre approche : ils ne veulent pas échapper à la réalité mais mieux la saisir. Ils prennent de la MDMA et des psychotropes pour approfondir leurs liens amicaux. Et eux aussi ne dorment pas de la nuit. La drogue n'a pas fait d'eux des losers. Dans l'histoire des États-Unis, peu de jeunes générations peuvent se targuer d'avoir connu autant de succès.

Elizabeth n'est pas amoureuse de Brian. Mais Wes... Wes vient de débarquer à San Francisco, comme elle. Il a obtenu son diplôme universitaire la même année qu'elle. Ils portent le même regard sur le monde. Leurs amis font observer que leurs mécanismes synchronisés – ces deux-là sont rarement perturbés par des émotions incontrôlées – possèdent la même stabilité atomique que les gaz nobles. Avec Brian, Elizabeth est le pèlerin innocent. Avec Wes, elle est le guide et l'exploratrice. Un jour de mai 2011, soit six mois après leur rencontre, Elizabeth initie Wes aux champignons hallucinogènes. Ils se rendent au Golden Gate Park où les clairières entourées d'eucalyptus évoquent une mémoire collective faite d'entités à moitié imaginées et d'incursions fugaces dans d'autres dimensions. Elizabeth a gardé une photo de Wes prise ce jour-là. Il est allongé sur un lit de brindilles et d'aiguilles de pin brunes, ses yeux fixent le ciel, ses lunettes de soleil reflètent les nuages et les branches. Vêtu d'un manteau gris et d'un T-shirt bleu, il lève mollement une main au-dessus de lui tandis que l'autre reste enfoncée dans sa poche. Un carnet de notes Moleskine encore dans son emballage est posé à côté de lui. Leur trip « champignons » bouscule leur relation. Ils n'utilisent toujours pas le mot « amour » mais reconnaissent l'existence d'un « engagement

émotionnel ».

Ils évitent les termes « petit ami » et « petite amie ». Un soir, ils vont dîner dans la famille de Wes, et ce dernier présente Elizabeth comme une amie. Le printemps cède la place à l'été – les jours rallongent, la brume est plus dense. On répète inlassablement la citation de Mark Twain aux touristes qui n'ont pas pensé à prendre de veste en laine pour les fraîches soirées de juillet, et les nudistes hâlés par le soleil adressent des sourires radieux aux promeneurs dans le quartier de Castro, c'est la saison des pêches et des abricots chez Bi-Rite. Un peu plus bas, quelque part à Palo Alto, Steve Jobs est mourant – l'aura blanchâtre de sa batterie faiblit doucement. San Francisco, 2011 : l'Été de l'Engagement Émotionnel.

En août, Elizabeth accompagne Brian au Burning Man et goûte au LSD pour la première fois. En émergeant de son trip, elle se sent différente. Elle n'éprouve aucun regain d'intérêt pour la métaphysique hippie ; les modèles de réussite sociale hérités de son éducation sont intacts et l'on peut se poser des questions sur ce que percevaient réellement les hippies quand ils prétendaient voir la lumière, un nouvel ordre mondial, Dieu... Lorsqu'elle refait surface, Elizabeth est persuadée d'une chose : une part vitale de la nature humaine n'est capable d'éprouver de la satisfaction que dans le cadre d'un carnaval primitif – qu'il se déroule en plein désert ou pas, propose des drogues de manière décomplexée et soit ponctué de longues nuits qui se fondent dans des levers de soleil, une transe hypnotique, du cuir et des coiffes. Certains pays ont ritualisé les bacchanales en les intégrant au calendrier. Pas l'Amérique, incapable d'envisager des festivités sans expiation et qui a toujours spéculé sur les conséquences avec suffisance. Les hommes doivent avoir le droit d'être idiots de temps en temps. Elizabeth le pressent désormais. Elle comprend aussi que le châtiment qui punit ceux qui s'amusent trop n'est pas irrémédiable. Et même, peut-être, qu'il n'arrivera jamais.

Le dernier samedi du festival, lorsque l'effigie du Burning Man s'embrase et que des milliers de personnes convergent vers cette partie du désert pour danser, Elizabeth rencontre un homme. Il est ingénieur, donc probablement intelligent. Il sent mauvais, mais on est au Burning Man. Elle est sous MDMA et a l'impression d'être aussi infailible qu'une calculatrice, aussi brillante qu'un néon. La poussière est veloutée, le ciel concave et lumineux, la musique circadienne. Elle

tombe en amour puis en désamour dans le même élan mais ils couchent ensemble, ce qui lui permet de valider un deuxième principe fondamental sur la façon dont elle veut exister dans le monde, qu'elle avait déjà ressenti lors de sa première expérience sous MDMA. Elle n'ignorera pas la souffrance car la souffrance est bien réelle, mais elle n'a aucune raison de ne pas être heureuse. Deux éléments dont elle tiendra compte désormais : le bonheur comme principe de vie, le bonheur avant tout, et ce que Simone de Beauvoir avait un jour appelé « la fête³ » – « une ardente apothéose du présent, en face de l'inquiétude de l'avenir ».

De retour à San Francisco, Elizabeth ne concrétise pas tout de suite ses nouvelles résolutions de vie plus intense. Elle a plutôt l'impression de laisser une pièce vide qu'elle meublera quand elle aura plus de temps ou d'argent. Pour l'instant, sa conception de la vie d'adulte ne change pas : il faut travailler aussi dur que possible et un jour, se marier et faire des enfants. Quand elle prend le temps d'y réfléchir, elle arrive encore à être indignée par le refus de Wes de « grandir » et de s'engager. Cet automne-là, il part deux semaines à Londres pour son travail. Pendant son absence, Elizabeth décide de mettre un terme à leur relation. Elle change d'avis alors qu'il s'apprête à prendre l'avion pour rentrer. Elle doit d'abord se concentrer sur son boulot, d'autant qu'elle travaille à présent pour Google, elle aussi. Ils prennent le bus ensemble jusqu'à Mountain View et se retrouvent à la cafétéria pour déjeuner.

Elizabeth ne décrit pas ce qu'elle vivait – coucher avec deux hommes régulièrement et s'autoriser en prime quelques aventures ponctuelles – comme du polyamour. Le « polyamour » est un néologisme qu'on assimile rien qu'en respirant l'air de San Francisco, et c'est un mot-clé dans les interminables palabres de la région, un vocable qui pousse les gens venus du reste du pays à lever les yeux au ciel, pas tant pour condamner ce rejet de la monogamie que pour se moquer du sérieux et du jargon utilisés pour en débattre.

Le mot était encore nouveau. Lorsqu'en 2006, l'*Oxford English Dictionary* l'ajoute à sa nouvelle édition, il cite sa première apparition dans une publication Internet de 1992 qui fait référence à la création d'un forum Usenet baptisé alt.poly-amory. D'autres sources attribuent l'origine du mot à Morning Glory Ravenheart-Zell qui serait la première à avoir utilisé l'adjectif « polyamoureux » dans un article de

1990 consacré au fonctionnement de son couple libre.

Selon *The Encyclopedia of Witchcraft, Witches and Wicca* (L'encyclopédie de la sorcellerie, des sorcières et de la Wicca), Ravenheart-Zell, née Diana Moore, vient au monde en 1948 à Long Beach, en Californie. À dix-neuf ans, elle prend le nom de Morning Glory car elle se sent incapable de vénérer la déesse Diane dont les disciples, dans la Rome antique, pratiquaient la chasteté. En 1969, elle rencontre son premier mari en faisant du stop pour rejoindre une communauté à Eugene, dans l'Oregon. Elle le quitte en 1973 pour son deuxième mari, Oberon Zell-Ravenheart (né Timothy Zell). Ils tombent amoureux lors du Gnosticon, un rassemblement annuel de néopaiens.

Dès le début de leur mariage qui aura duré quarante ans, les Ravenheart-Zell continuent d'entretenir des relations avec d'autres personnes, formant en outre un ménage à trois pendant dix ans. C'est à la demande d'une des partenaires de son mari que Morning Glory publie dans *Green Egg*, la revue de l'église néopaienne Church of All Worlds, un article intitulé « Un bouquet d'amants ». Auparavant, on avait déjà tenté de mettre un nom sur ce que les Ravenheart-Zell appellent « l'idée de vivre plusieurs relations sexuelles/amoureuses simultanées sans nécessairement épouser tout le monde ». Certains termes, comme « polyfidélité », « omnigamie », « panfidélité » et « non-monogamie », voient le jour sur les premiers forums de discussion en ligne et dans les pages du magazine de l'amour libre *Loving More*. Au lieu d'employer les traductions grecque ou latine de la locution « aimer plusieurs » qui auraient donné « polyphilie » (ça sonne comme un nom de maladie) ou « multiamour » (on dirait un adaptateur électrique), Ravenheart-Zell, en audacieuse philologue, combine les deux : poly-amour. Elle répertorie également les règles établies par son réseau sexuel. L'une d'elles, la « Convention Capote », réside en un accord conclu par cinq personnes qui s'engagent à utiliser des préservatifs avec tous leurs partenaires en dehors du cercle.

Morning Glory Ravenheart-Zell meurt d'un cancer en mai 2014. Cela faisait déjà longtemps que le mot de son invention s'était affranchi de ses racines New Age. Il a d'abord circulé chez les esprits libres qui aimaient débattre de l'existence des licornes, puis est arrivé dans les forums de discussion du début des années 1990 et s'est propagé à une plus vaste culture. En 1997 cependant, l'année où sont publiés des guides tels que *La Salope éthique* de Dossie Easton et Janet

Hardy et *Polyamory* de Deborah Anapol, le concept reste encore confiné aux grandes villes de la Californie du Nord où les hippies ont résisté à la grande extinction. Dan Savage, journaliste plébiscité par de nombreux organes de presse, dont les conseils en matière de sexualité et l'ouverture d'esprit pourraient servir de baromètre aux préoccupations des jeunes libres-penseurs des grandes villes américaines, ne mentionne qu'une seule fois le « polyamour », dans son recueil de chroniques publiées en 1998, et juste pour en définir le sens : le terme y est expliqué à un lecteur qui s'interroge au sujet d'un triangle amoureux. Savage écrit qu'il préfère le mot « polyfidélité ».

Lorsqu'en 2011, Elizabeth participe pour la première fois au Burning Man, le festival propose de nombreux ateliers et conférences sur la gestion des relations polyamoureuses mais dans son esprit, le mot évoque des couples échangistes ou de vieux lubriques attirés par des jeunes filles. Il lui semble que le mot a plus à voir avec l'image qu'on veut renvoyer aux autres – anticonformiste, marginale – qu'avec une pratique. Comme la plupart de ceux de son âge, Elizabeth a des amis dont les relations de couple n'excluent pas les aventures sexuelles avec d'autres personnes. Ils ont tendance à utiliser l'expression « relation libre », qui leur paraît, d'une certaine manière, moins dégradante et n'exprime pas la revendication d'une quelconque identité sexuelle.

À la fin de l'année, même si c'est elle qui a voulu cette configuration, et bien qu'elle goûte à la liberté, l'absence de limites, en matière de sexualité, commence à l'angoisser. Les amourettes de lycée de Wes refont surface. Les abonnées à OkCupid le harcèlent sûrement à coups d'émoticônes clin d'œil. Afin d'apaiser son insécurité grandissante, elle se tourne vers les guides pratiques et entame la lecture de *La Salope éthique*.

La Salope éthique. Guide pratique pour des relations libres sereines est un ouvrage utile bien que parfois exagérément guilleret. Janet Hardy et Dossie Easton, ses deux auteurs baby-boomeuses, retracent les origines de l'amour libre pour remonter jusqu'aux idéologies utopiques des années 1960. Elles commencent par remettre en question l'aboutissement universellement désirable du mariage monogame, une institution qu'elles ne considèrent ni « normale » ni « naturelle ». L'idéal de la monogamie, écrivent-elles, dépendait des cultures agraires obsolètes. Il surfe aujourd'hui sur la tradition, surtout

parce que les personnes qui veulent mener une vie sexuelle en dehors de ce cadre du mariage idéalisé n'ont pas de scénario auquel se conformer. Nous ne disposons « d'aucun modèle culturellement approuvé des amours plurielles, écrivent-elles. Nous devons les créer ». Elles proposent une taxinomie des identités sexuelles et des stratégies pour améliorer le bien-être et la stabilité et à « désapprendre la jalousie ». Elles réhabilitent le mot « salope » et le « revendiquent », soulignant qu'il désigne quelqu'un, quel que soit son sexe, qui célèbre la sexualité « en partant du principe radical que le sexe fait du bien et que le plaisir est bon pour nous ».

Cosigné par une psychothérapeute et une écrivaine, le livre présuppose l'existence d'un dialogue décomplexé que peu de gens se sentent capables d'instaurer, en pratique, avec leurs partenaires. La réappropriation joyeuse du mot « salope » est en soi un postulat délicat : ce vocable traîne derrière lui tout un passif négatif révélateur de l'inégalité entre les sexes, même lorsqu'on essaie de le réinvestir avec une bonne dose de désinvolture. Sa résonance est particulièrement désagréable pour celles qui pratiquent une sexualité alternative par résignation plutôt que par enthousiasme. (Pour ma part, par exemple, je ne considérerais pas mon statut de célibataire comme un choix personnel qui aurait consisté à « vivre une relation avec moi-même ».) Depuis sa première publication, le livre s'était toutefois écoulé à plus de 160 000 exemplaires.

Les polyamoureux décrivent une phase qu'ils appellent « l'inscription au club de lecture ». Après *La Salope éthique*, Elizabeth enchaîne sur *Sex at Dawn*, le best-seller de biologie évolutive écrit par Christopher Ryan et Cacilda Jetha selon qui les êtres humains ont évolué vers des relations sexuelles avec des partenaires multiples dans le cadre de leur destin inexorable de primates. Puis elle se plonge dans *Living Open* de Tristan Taormino, un autre guide qui donne les clés d'une sexualité polyamoureuse épanouie.

Cette inscription au club de lecture a permis à Elizabeth de penser que l'on n'est pas obligé de se conformer à la conception de la vie d'adulte imposée dans l'enfance. Le couple monogame, une institution qu'elle a toujours considérée comme une issue par défaut, prend soudain l'apparence d'un choix délibéré. À partir du moment où la monogamie lui apparaît comme un choix, et non comme un acquis, le concept devient une attente déraisonnable, mieux adaptée aux

personnes qui n'aiment pas les expériences nouvelles – c'est-à-dire pas comme elle.

Elizabeth a grandi en Virginie parmi les baptistes du Sud. Son père est un immigré coréen, sa mère est juive ; le judaïsme est la religion de son enfance. Gamine, elle fait preuve d'une grande curiosité pour le sexe. Elle a sept ans quand elle essaie de se masturber pour la première fois après avoir entendu quelqu'un évoquer le sujet à la télé. Elle pense que ce qu'elle a fait est mal et ne partage pas ses expériences avec ses camarades. Vers onze, douze ans, elle décide de parfaire seule son éducation en regardant des vidéos pornos sur Internet – en partie par curiosité et en partie parce que ça l'excite. Le porno lui permet d'évaluer son degré d'attrance à la fois pour les hommes et pour les femmes. Elizabeth est encore au collège lorsque son père ouvre un jour son ordinateur portable et tombe sur une partie de jambes en l'air lesbienne torride. Il efface les fichiers, referme l'ordinateur et quitte la pièce. Ils n'en ont jamais parlé.

À quatorze ans, Elizabeth couche pour la première fois avec un garçon, à l'occasion d'un voyage à Miami pour une compétition de natation. Son partenaire a seize ans et comme elle, il est vierge – du moins le prétend-il. Ils sont toujours amis sur Facebook.

À quinze ans, elle entame sa première relation sexuelle sérieuse et commence à prendre la pilule. Elle s'estime heureuse de ne jamais avoir nourri de sentiments négatifs vis-à-vis du sexe, d'être à l'aise avec sa sexualité et de ne jamais avoir été victime de violences sexuelles. À l'université, elle couche avec trois personnes la première année et en embrasse plusieurs autres sur la bouche. Bien que personne ne la juge, la façon dont les autres étudiants parlent du sexe l'incite à s'autodiscipliner. Elle voit comment les rumeurs se répandent au sujet de la vie sexuelle de certains étudiants, filles et garçons confondus. Elle perçoit la puissance de ces racontars. Bien que la rumeur lui apparaisse comme un concept réactionnaire, elle se dit qu'il est plus simple et plus pratique de présenter une façade sexuellement conservatrice. Pendant sa deuxième année, elle sort avec le même type.

Ce qui l'inquiète le plus à l'époque, c'est que sa vie sexuelle puisse être utilisée contre elle alors qu'elle essaie de se forger une réputation professionnelle. Devenue assistante d'un prof de sciences économiques, il lui semble primordial que ses étudiants ne sachent pas

qu'elle a dragué quelques-uns de leurs amis. En vieillissant, les enjeux deviennent plus importants. Elle sent bien qu'elle pourrait saboter sa carrière en mentionnant ses multiples amants à ses collègues. Elle se heurte, sinon à un système à deux vitesses selon qu'on est un homme ou une femme, du moins à une hypocrisie fondamentale où l'ambition, la curiosité et la volonté de prendre des risques dans la vie professionnelle doivent être maintenues à l'écart de la bienséance illusoire qui régent la sphère privée. La monogamie est assimilée aux notions de management et de compétences ; *a contrario*, les autres choix sexuels traduisent une perte d'autorité. La peur de basculer du mauvais côté génère un consensus social sur ce que doit être une vie responsable, alors qu'il n'existe peut-être pas, en réalité, de juste milieu.

Pendant presque une année, Elizabeth et Wes évitent de mettre des mots sur les modalités de leur relation. Ils célèbrent le réveillon du nouvel an 2011 avec des amis, à l'arrière d'une camionnette louée pour la nuit et transformée en fête nomade, sillonnant la ville, écumant les bars. Il n'est pas encore minuit lorsqu'ils garent le véhicule devant l'appartement d'un ami. Avant d'entrer dans l'immeuble et parce qu'elle tient à s'exprimer tant qu'elle est encore à peu près sobre, Elizabeth dit à Wes qu'elle l'aime. Il l'aime aussi mais il revendique sa liberté sexuelle. Elle a déjà décidé que c'est ce qu'elle voulait aussi.

Ils sont d'accord pour dire qu'ils forment un couple et qu'ils ne sont plus seulement deux célibataires qui couchent ensemble, mais ils ne veulent toujours pas être monogames. Ils doivent à présent réfléchir à la façon de bien gérer leur relation. Elizabeth rédige et partage un Google doc qui deviendra le fondement de leur quête expérimentale – c'est une liste de lectures, de groupes de discussion et de soirées échangistes ouvertes au public. Wes suit le mouvement. Il lit les mêmes livres qu'Elizabeth. Ils se rendent ensemble à une soirée BDSM organisée par le club échangiste Mission Control, sur Mission Street. Fleurs artificielles, peintures sur velours, napperons mexicains déroulés sur le comptoir, barre de pole dance et « fungeon⁴ » composent le décor. Elizabeth et Wes baisent entourés de spectateurs.

Ils y retournent un autre soir pour participer à un débat sur les relations libres mais la majorité des participants cette fois sont plus âgés qu'eux – la trentaine bien tassée – et sont soit mariés et

« émoustillés », soit prêts à tout pour sauver leur mariage. Le polyamour induit aussi autre chose : au départ, aucun de leurs congénères ne voulait tenter l'expérience volontairement, en tout cas pas comme eux deux. C'était comme si leur précocité dans le domaine professionnel s'étendait à leur sexualité avec beaucoup de pragmatisme. J'ai rencontré d'autres communautés non monogames de la baie de San Francisco, qui associaient sexualité et idéologies politiques telles que l'anarchisme, et tentaient de protéger les schémas amoureux de toute intrusion institutionnelle. Le parcours d'Elizabeth et Wes s'attachait moins à réconcilier la théorie et la pratique. Ils ne parlaient pas de « patriarchie », ne citaient pas Wilhelm Reich, mais considéraient leur ouverture comme une quête d'honnêteté. Ils s'efforçaient d'éviter la confusion et les euphémismes qui dominaient la scène amoureuse de leur génération en analysant leurs vrais sentiments, en nommant leurs vrais désirs et en initiant de longues conversations décomplexées. Au lieu d'affronter le spectre de la relation durable et de fuir ensuite dans l'incertitude, ils essayaient de trouver une forme d'engagement différente, qui respecterait leur désir commun d'une vie plus riche en expériences. Certaines idées émises par les générations précédentes de polyamoureux leur étaient utiles mais ils savaient qu'ils devaient encore réfléchir à la question de leur côté. Dans la monogamie, il n'y a qu'une seule limite. Dans leur relation, il y en aurait une multitude. Leur phase de recherches terminée, ils commencent à établir des règles.

Première règle : l'un peut appeler l'autre n'importe quel soir pour lui demander : « Passe me voir, s'il te plaît. » Cette règle sert de référence : chacun d'eux accepte d'être la personne la plus importante dans la vie de l'autre. La deuxième règle concerne la divulgation. Quand l'un d'eux pressent consciemment qu'il ou elle s'apprête à coucher avec quelqu'un d'autre, cette prémonition ou ce sentiment doit être divulgué. Ils sont d'accord pour commenter leurs aventures respectives. En cas de relation sexuelle inopinée, l'épisode doit aussitôt être révélé. Ils s'engagent à utiliser des préservatifs avec leurs autres partenaires. Malgré ces règles, ils ne sont pas à l'abri d'un dysfonctionnement. Ils empruntent ce concept à la sécurité informatique : quand une situation imprévue surgit, quelle est la solution de repli ? Dans le « mode défaillance en position ouverte », lorsque survient un problème pour lequel aucune règle ni consigne n'a

été établie, l'option par défaut consiste à agir d'abord et discuter ensuite : il faut tenter l'expérience avant de s'attacher à formuler les solutions adaptées à ces situations pour la prochaine fois.

Leurs aventures « extrarelationnelles » suivent un modèle défini. Elizabeth entretient des relations plus ou moins stables. Wes, lui, est plus attiré par les plans d'un soir, ou il revoit des ex pendant ses déplacements professionnels. Il n'est pas jaloux alors qu'Elizabeth l'est parfois.

Un fait nouveau intervient début 2012 : Brian part à l'étranger pour trois mois. Privée de son deuxième partenaire, Elizabeth est déstabilisée. Wes continue à voir d'autres personnes et elle se sent fragile et vulnérable. À la même époque, elle craque pour un de ses collègues de Google. Il s'appelle Chris. Il est aussi le meilleur ami de Wes.

Wes dit que ça ne le dérange pas qu'Elizabeth et Chris aient envie de coucher ensemble. Vexée, Elizabeth lui demande comment il peut tenir à elle et la pousser dans le lit de son meilleur ami. Ils y réfléchissent.

Chris est grand et timide. Il a un sourire doux. Comme Elizabeth et Wes, il a grandi avec l'idée qu'il trouverait le bonheur au terme d'une longue phase de recherches et d'expérimentations. Ses parents se rencontrent au début des années 1980, dans une communauté nichée sur les collines de Santa Barbara. Tel est l'exemple qu'il a eu sous les yeux : celui d'une aventure de jeunesse qui finit par s'installer dans la conformité – prônant certes l'ouverture d'esprit – et se fixe dans une banlieue du New Jersey. Chris y passe son enfance. Il part faire ses études sur la côte Ouest, à Stanford, où il étudie les sciences informatiques et la création littéraire. Comme Wes et Elizabeth, il obtient son diplôme de fin d'études en 2010. Chez Google, il rencontre Wes. Ils sont embauchés en même temps. Wes sympathise avec Chris et Elizabeth à peu près en même temps. Chris a une personnalité plus introspective que la leur. Il écrit des poèmes. Il se laisse parfois aller à la mélancolie. Il ne possède pas cette facilité d'adaptation émotionnelle qu'ont Wes et Elizabeth, et il se montre plus prudent, que ce soit pour tester de nouvelles drogues ou nouer des relations.

Tous les trois passent du temps ensemble dans les bureaux de Google où ils travaillent généralement de soixante à soixante-dix heures par semaine. Fin 2011, ils se voient régulièrement en dehors.

Début 2012, Chris et Elizabeth se retrouvent parfois tous les deux, comme le jour où ils vont chez IKEA parce qu'il a une voiture et pas elle. En discutant avec eux, Chris comprend que ses nouveaux amis sont dans une relation libre, mais il ressent au début ce que ressentent la plupart des célibataires face à leurs amis en couple : il a l'impression d'être leur confident, une sorte d'enfant avec ses deux parents, mais plus proche de son homologue masculin.

Un soir, Chris accompagne Elizabeth et Wes à une soirée queer organisée par le club Public Works, à l'angle de la 14^e Rue et de Mission Street. Ils y vont en bande. Il y a des collègues de Google, des amis de Chris de Stanford et quelques représentants de la petite troupe du Burning Man. Chris, Elizabeth et Wes dansent ensemble ; sur la piste, leurs corps se rapprochent, leurs bouches se mêlent. Chris y prend du plaisir, même s'il a un peu l'impression de tenir la chandelle. Ses amis sont sous MDMA et pas lui (il n'a jamais aimé cette substance, il trouve que la descente est trop déstabilisante psychologiquement). Elizabeth et Wes ont prévu un plan à quatre avec un autre couple plus tard dans la nuit, Chris rentre donc seul chez lui.

C'est la première fois que le trio échange de telles caresses, mais très vite, ces caresses avec Elizabeth et Wes deviennent un événement récurrent pour Chris. Tous trois savent tacitement qu'à chaque fois qu'ils iront danser ensemble, sobres ou pas, il y aura très probablement contact physique. Ce constat vaut pour tout un groupe qui, à la même époque, gravite autour de Wes et Elizabeth, suivis comme des gourous par d'autres couples de leur âge désireux de vivre une relation ouverte. Elizabeth, surtout, devient celle à qui l'on peut poser toutes les questions. Le Google doc compte bientôt de nombreux abonnés. Plus le mouvement prend de l'ampleur, plus la liberté s'affirme.

Un soir, Elizabeth va dîner chez Chris et décide après le repas de rester pour la nuit. Ils dormiront peu. Le lendemain, Chris demande à Wes si cela ne le dérange vraiment pas qu'Elizabeth et lui couchent ensemble de temps en temps. Wes répond que cela ne lui pose aucun problème. Chris suggère alors une autre idée. Que dirait-il de faire ça tous les trois ? demande-t-il prudemment. Et puis : ou bien uniquement les deux hommes ?

Chris se décrit comme « principalement hétéro mais une fois de temps en temps... ». Il a découvert que sa sexualité correspondait à la

définition proposée par Alfred Kinsey, sous forme d'échelle ou de spectre. En se documentant sur ce thème du spectre, Chris a cru comprendre qu'un individu peut éprouver un degré d'attrance élevé pour les personnes d'un sexe déterminé et un degré d'attrance légèrement plus faible pour l'autre sexe. Chris se rend compte qu'il est attiré par un grand nombre de femmes et un petit nombre d'hommes mais que la force de son attrance est la même quel que soit leur sexe. Il se trouve que Wes est l'un de ces hommes par qui Chris est attiré. Il n'y en a pas eu beaucoup, ce qui explique pourquoi Chris a envie d'accorder de la valeur et de l'importance à ce désir.

Wes, pour sa part, a l'impression de ne pas avoir la moindre fibre gay en lui, même s'il a du mal à formuler un constat aussi étiéiqué dans le contexte ambiant. Il dit à Chris qu'il a besoin d'un peu de temps pour y réfléchir.

Chris et Elizabeth se mettent à coucher ensemble régulièrement. Chris et Wes restent amis. Les deux hommes se témoignent de l'affection et s'embrassent même pour se dire bonjour ou au revoir mais étonnamment, Chris peine à accepter que son désir pour Wes ne soit pas partagé. Il lui est plus difficile que prévu de faire taire ses espoirs – sans compter que Wes est peut-être *vraiment* en train de réfléchir à la question.

Contrairement à ce que disent ses lectures, Chris ne pense pas que la monogamie soit « contre nature » ou imposée par une superstructure historique. Il ne croit pas avoir été « conditionné ». Si sa conduite est sous-tendue par un concept philosophique, sans doute s'agit-il de la curiosité. Il expérimente des choses – les relations homosexuelles, les psychotropes – parce qu'il a envie d'être ce genre de mec qui teste des trucs. Wes et Elizabeth partagent le même point de vue : pour eux aussi, les nouvelles expériences sont bénéfiques en soi, même quand elles se terminent mal. Que Chris se sente délaissé, qu'Elizabeth soit jalouse ou que Wes vive mal l'intérêt sexuel que lui porte son meilleur ami, tout est matière à réflexion et exploration, rien ne doit être ignoré. Ils commencent à considérer leur amitié sexuelle à trois comme une forme de relation plus aboutie, voire complexe. Elle porte en elle un objectif qui dépasse la satisfaction personnelle de chacun. Elle représente un progrès, le désir d'améliorer la société, de rechercher un modèle de sexualité plus adapté à l'époque, à ses libertés, à sa sincérité.

Plus tard, chacun d'eux dira avec ses propres mots que cette période était « la lune de miel » ou « la phase sympa » de leur relation. Elizabeth remet au goût du jour l'acronyme NRE, New Relationship Energy – Nouvelle énergie relationnelle. Personne n'aurait su dire, à l'instant T, comment tout ça allait finir. Chris espère toujours que Wes se découvre une toute petite fibre gay. Au printemps 2012, ils forment peu à peu une nouvelle communauté. Il ne s'agit plus d'eux trois, mais d'un groupe vaste, qui partage le même objectif : une liberté sexuelle entre amis et partenaires.

C'est à peu près à cette époque que j'ai rencontré Chris, Elizabeth et Wes, fin mai 2012, alors que leur expérience datait tout juste de quelques mois. J'avais sept ans de plus qu'Elizabeth et Chris et huit de plus que Wes. J'enviais leur communauté d'amis, la liberté avec laquelle ils parlaient de leurs attirances. Elizabeth, Wes et Chris n'agissaient pas à la légère. Ils établissaient des codes éthiques pour préserver leurs relations. Ils protégeaient leurs émotions et leur santé grâce à des règles et des chartes. Ils étaient sérieux, sans sarcasme ni cynisme, et traitaient les sentiments comme des spécimens rares qu'on enveloppe dans du coton et qu'on étiquette soigneusement. À leurs yeux, ce n'était pas la tentation qu'il fallait bannir mais la jalousie, réponse réactionnaire à laquelle ils s'efforçaient de ne jamais céder. Mon amie avait raison : ils étaient très sûrs d'eux. Elizabeth et Wes en tout cas semblaient avancer dans la vie sans crainte. Chris me paraissait plus hésitant.

Contrairement à moi quand je les ai rencontrés, cela ne les dérangeait pas que la non-monogamie ait été finalement rejetée par la dernière génération d'hétéros à l'avoir testée. Les expériences d'Elizabeth, Wes et Chris avaient un lien historique direct, dans le langage et la structure, avec la révolution sexuelle. Les années 1960 et leurs répercussions immédiates planaient encore au-dessus de toutes les formes d'amour libre. Elles représentaient la dernière époque, dans la mémoire vivante du pays, où ceux de ma tranche d'âge avaient critiqué massivement la monogamie, et surtout la dernière fois où des femmes hétérosexuelles avaient volontairement expérimenté des modes de vie alternatifs dans le cadre d'un mouvement culturel. Ma conception morale du monde émanait de cet épisode historique, tout comme ma liberté sexuelle, les ordinateurs que j'utilisais, mon désintérêt pour les religions organisées, le multiculturalisme que je

chérissais, et une grande partie de la littérature et de la musique que j'aimais. Tout cela brillait depuis le passé, telles les lumières d'une ville à l'horizon.

J'avais toujours eu l'impression que, par rapport aux générations des années 1960 et 1970, les gens de mon âge remettaient très peu en question ce qu'ils attendaient de leur vie d'adulte. J'étudiais les expériences de ces dernières décennies ; elles nous enseignaient, me semblait-il, que les communautés et les autres arrangements alternatifs prônant la liberté sexuelle se terminaient généralement en crises de jalousie et sentiments blessés. Les enfants sages des années 1980 et 1990 ont constaté les échecs de la contre-culture – c'est une leçon qu'ils ont naturellement tirée en observant leurs parents – et se sont rendus esclaves des résultats scolaires, des lois sur les drogues, de l'assurance-maladie, du remboursement des prêts étudiants, des admissions à l'université, des diplômes, des stages, des capotes, des indices de protection solaire, des antidépresseurs, des espaces réservés aux fumeurs, du langage politiquement correct, des sécurités enfant, des abonnements au club de gym, des contrats de téléphonie mobile, des casques de vélo, des dépistages du cancer, des antécédents bancaires et des promotions professionnelles. Nous appréhendions le risque avec modération.

En matière de sexe, je crois que nous étions bien mieux lotis qu'eux. Je considérais la sexualité des années 1960 et 1970 comme les drogues qu'on prenait à cette époque : ces générations avaient basculé dans des extrêmes peu agréables mais nous étions plus futés. Elles avaient bossé dur pour la libération sexuelle des femmes, avaient initié le mouvement des droits civiques des homosexuels mais on avait tout de même mieux à faire que d'aller vivre dans des communautés rurales, de récupérer la spiritualité des Amérindiens, de gober le « Consciousness III⁵ » de Charles Reich ou d'obliger une femme mariée à coucher avec un autre homme pour court-circuiter sa programmation culturelle. Nous avions plus facilement accès à la contraception, nous connaissions mieux nos corps et profitions d'une plus grande égalité des sexes dans les secteurs éducatif et professionnel – même si ça n'allait pas jusqu'à l'égalité salariale et ne concernait pas le pouvoir managérial. Des boutiques spécialement conçues pour les femmes proposaient un vaste choix de vibromasseurs. On avait *Sex and the City*. Avec le sida, on avait intégré la notion de

« rapports protégés ». Des centres d'accueil recevaient les femmes victimes de viol, l'avortement était légal et la pilule du lendemain en vente libre.

Mes parents – mariés – m'avaient transmis plusieurs enseignements tirés des années 1960 : c'était bien d'avoir une sexualité débridée – et protégée – à la fin de l'adolescence et au début de l'âge adulte, et c'était bien « d'expérimenter » secrètement les drogues les plus douces et les moins addictives (même si aucun enseignant et aucun parent ne le recommande ouvertement). Au bout du compte, on finirait par grandir, on ne prendrait plus de drogues, on arrêterait de coucher avec n'importe qui et on fonderait une de ces familles nucléaires qu'on voyait à la télé, après une parenthèse où, à vingt ans, on vivrait en colocation dans une grande ville. Certains d'entre nous seraient homos et c'était bien comme ça. Un grand nombre de ces familles se désagrégeraient, pourtant on ne considérerait pas le divorce comme l'échec structurel d'une institution mais plutôt comme le résultat d'un lot de problèmes personnels.

Haight-Ashbury en 1968, quand mon père a débarqué là-bas – un été trop tard, semble-t-il –, était déprimant. Si j'avais douté de sa parole, il m'aurait suffi de lire *Slouching Towards Bethlehem*⁶ de Joan Didion. Ou n'importe quel auteur de l'époque – parmi eux, j'ai choisi Ellen Willis qui tire la même conclusion que ses congénères dans son essai *Coming Down Again* :

La liberté est risquée en soi, ce qui explique l'existence des règles et des limites. Le paradoxe de la génération des années 1960 vient du fait que nous nous sentions suffisamment en sécurité, économiquement et sexuellement, pour rejeter la sécurité. Les risques encourus étaient réels, et les dommages tout autant : morts, dépressions, burn-out, addictions, paranoïa et nihilisme, crimes « révolutionnaires » et sectes religieuses totalitaires, pauvreté et prison. Bien que les dégâts causés par les drogues et la politique aient été les plus flagrants, le sexe n'a jamais été sûr, certainement pas pour les femmes et les homosexuels : dans une société homophobe et misogyne imprégnée de rage sexuelle, être une « pute » ou un « pervers » revient à « réclamer » le châtement⁷.

Les gens de mon âge croyaient donc aux règles, même si on ne les respectait pas toujours. On prenait moins de risques mais on s'attendait aussi à moins de sanctions. Je voyais ça comme une espèce d'éveil. À la télé, les familles nucléaires étaient désormais composées de couples mixtes et homosexuels. Nous avons élargi notre idée de la normalité. Par conséquent, nous n'avions plus besoin de l'évolution proposée par la science-fiction, d'un modèle familial différent où le mariage serait placé du mauvais côté de l'histoire et où l'on élèverait ses enfants dans des crèches communautaires encadrées par des adeptes de l'amour libre ou encore, comme l'avait prédit Arthur C. Clarke en 1953 dans *Les Enfants d'Icare*, où l'on signe des contrats de mariage à durée déterminée de cinq à dix ans. C'était ça, l'enseignement des années 1960 : mieux valait ne pas trafiquer les structures fondamentales de la famille et de la société. Même lorsqu'il a été question de créer un clivage entre les relations sexuelles gays et le mariage gay, le mariage a fini par l'emporter.

En ces temps de liberté sexuelle, « mariage » est le seul mot à ne pas avoir perdu sa spécificité. Contrairement à l'opacité linguistique qui entoure l'expression « sortir avec », on sait encore ce que « mariage » signifie : un engagement pour la vie, à la fois sexuel et familial. Être marié dans la vie signifie exactement la même chose qu'être marié sur sa déclaration d'impôts.

Dans mon groupe d'amis essentiellement laïcs, les cérémonies de mariage et d'enterrement étaient les seuls sacrements à perdurer. Ces dernières années, j'ai assisté à des mariages dans le Vermont, à La Nouvelle-Orléans, à Los Angeles et à Québec. J'ai assisté à des mariages à Lisbonne, Chicago, Brooklyn et dans le nord de l'État de New York. La plupart de mes voyages et de mes dépenses étaient consacrés à ça. Ces mariages me rappelaient qu'il existait encore une sexualité gouvernée par des règles strictes. Les gens qui se mariaient croyaient à l'engagement. Presque tous pensaient pouvoir défendre la monogamie. Ils projetaient d'acheter une maison et, à terme, de faire des enfants. Ils voulaient prendre soin l'un de l'autre quand ils seraient vieux.

Cela ne veut pas dire que ces mariages entérinaient le mariage comme institution. En se mariant, mes amis voulaient prouver qu'ils n'avaient pas succombé à une conformité institutionnelle au moment précis où ils revendiquaient leur conformité institutionnelle. Ils ne

voulaient ni se défilier complètement ni reproduire aveuglément une dynamique « femme au foyer-patriarche » mais ils avaient envie d'entrer dans la sphère plus stable de la vie d'adulte. Ces néomariages étaient donc l'expression d'un amour pur et marquaient une rupture délibérée avec l'histoire. Je suis allée à des mariages catholiques, des mariages juifs, des mariages hindous mais la tradition culturelle se réduisait souvent à des ornements esthétiques ou se perpétuait avec une déférence de pure forme, pour faire plaisir à la famille. La plupart du temps, il n'y avait pas de cérémonie, qu'elle soit religieuse ou pas. Juste ce qu'il fallait de rituel pour donner un peu de patine à l'événement, sans toutefois se laisser étouffer par les penchants de l'histoire pour l'intolérance. D'autres fois, l'élimination des codes et du vocabulaire propres au mariage était présentée comme un acte de solidarité contrite avec les communautés qui, récemment encore, se voyaient refuser le droit au mariage. Le mot « partenaire » à la place de « mari » ou « femme » était de plus en plus utilisé dans le langage courant, signe d'un aplanissement linguistique réussi des hiérarchies de l'orientation sexuelle, des genres et du statut marital. Si cela avait une réelle signification dans le contexte commercial et professionnel, l'impact était peut-être moindre dans le cadre familial ou amical, où cela soulevait la question de la valeur du mariage, s'il n'était pas une déclaration publique sur la nature d'une relation entre deux êtres, et de la valeur de l'égalité, si elle nécessitait le brouillage total des différences entre les individus.

Le soin apporté par mes amis à détacher leurs mariages de l'histoire du mariage reflétait la reconnaissance tacite d'une vérité récemment admise : le mariage ne doit pas entraîner la perte de l'indépendance, du nom et de l'autonomie d'une personne au détriment d'une autre. Après avoir cherché à éliminer cet assujettissement, nous tentions maintenant de nous persuader que le mariage entre un homme et une femme pouvait conserver les bons côtés hérités de son histoire en se débarrassant des rôles genrés. Sa mystique survivait à sa réforme et ses inconvénients largement étudiés nous ennoblissaient : même mes amis les plus audacieux sexuellement étaient prêts à risquer l'hypocrisie, la malhonnêteté, la baisse du désir sexuel ou la détresse mutique que connaissent bon nombre de mariages.

Je ne mettais pas en doute la noblesse d'un tel malaise. Je croyais

en la mystique de l'engagement – lorsque, comme l'avait décrit Simone de Beauvoir avec sarcasme, « la routine prend figure d'aventure, la fidélité, d'une folie sublime, l'ennui devient sagesse et les haines familiales sont les formes les plus profondes de l'amour ». Je ne pouvais concevoir aucune alternative viable ; les options que j'étais capable de nommer m'étaient étrangères : mariage ouvert, échangisme, polyamour... J'étais en panne d'idées lorsqu'il s'agissait d'imaginer l'avenir d'une sexualité durable en dehors du scénario aboutissant au mariage. Pouvais-je me considérer comme une adulte si je ne me mariaais jamais ? Mes amis mariés prendraient-ils leurs distances, s'éloigneraient-ils de moi ? Y avait-il un moyen d'imaginer une relation sexuelle qui transcenderait la progression linéaire d'une « relation » ? Entre deux mariages, je visitais les foyers monogames vivant sous le même toit. Ils me préparaient à manger, me présentaient leurs animaux de compagnie, et plus tard leurs bébés. Je cherchais des réponses dans leurs serviettes de toilette et leurs couvre-lits, dans l'organisation de leur dressing commun, dans leurs plats à gâteaux, leurs machines à soda et leurs plantes vertes. Dans la maison d'un ex qui vivait désormais avec une autre, j'ai ressenti un décalage encore plus grand à la vue des épingles à cheveux posées sur l'étagère en verre, sous l'armoire à pharmacie, et du flacon d'huile de lin dans le réfrigérateur. C'était la vie qu'il avait préférée à la nôtre où il n'y aurait eu ni épingles à cheveux ni huile de lin. « Je n'ai jamais su m'attacher les cheveux correctement », ai-je pensé en guise de consolation.

Si je voulais arrêter de considérer le mariage comme la seule réponse quand je m'interrogeais sur mon avenir sexuel, je devais au moins prendre en considération le polyamour, les relations libres et les autres tendances. Je pourrais alors envisager ces changements non pas comme des menaces sur la relation idéale mais comme des idéaux. Elizabeth, Wes et Chris croyaient qu'il restait encore des choix majeurs à faire dans le domaine de la sexualité. La consommation occasionnelle de psychotropes et de MDMA était une façon pour eux de mettre entre parenthèses les suspicions et les phobies qui entravaient leur réflexion sur ces choix. Je pensais que cette farce avait fait long feu, qu'elle avait pris fin avec la famille Manson. Je pensais que la liberté sexuelle d'occasion héritée de mes parents avait comblé mes besoins, jusqu'à ce que je me rende compte que non, ça

n'avait pas suffi. La non-monogamie – ou plutôt l'amour libre – comme principe structurant de la sexualité, adoptée en masse et reconnue par le langage et par la loi, marquerait une rupture avec l'histoire, ce qui explique pourquoi c'était un des thèmes favoris de la science-fiction. Comme l'espace, la perspective de l'amour libre était toujours là, les humains devaient juste trouver le moyen de faire en sorte qu'il soit plus en phase avec leurs besoins. Je n'étais pas la seule à me souvenir des avertissements de ceux qui, ayant étudié les années 1960, nourrissaient des hésitations. Il y avait bien cette expression qui circulait dans la baie de San Francisco, comme une demi-blague : « l'hédonisme responsable ».

Au printemps 2012, Elizabeth passe presque toutes ses nuits avec Wes et une nuit de temps en temps avec Chris ou quelqu'un d'autre. Les trois amis se voient aussi sur leur lieu de travail où ils restent tard et partagent leurs repas à la cafétéria. Quand leurs relations évoluent, les glissements ne se font pas par paliers progressifs mais par bouleversements tectoniques soudains, généralement au cours de virées en dehors de la ville durant lesquelles leurs émotions sont mises à l'épreuve, la prise de psychotropes permettant alors de faire tomber les barrières et de révéler les sentiments refoulés. Chris songera plus tard à écrire un ouvrage qui s'intitulerait *2012. Une histoire de sexe, d'amour et de MDMA*. Le texte s'organiserait autour d'une série de fêtes : le réveillon du nouvel an, le soir où ils se sont embrassés tous les trois pour la première fois à Public Works et d'autres événements, maintenant que l'été approchait.

Ils décident de se rendre à l'Electric Daisy Carnival de Las Vegas pour une mission de reconnaissance – un brin ironique – en terrain mainstream. L'EDC est une perversion institutionnelle de la culture rave, un festival dépourvu des valeurs communautaires du système D qui orientent généralement les choix du petit groupe en matière de fêtes. Mais ça serait quand même marrant, et si ça ne l'était pas, ils s'arrangeraient pour ça le devienne. En juin donc, les trois amants et une trentaine de leurs amis réservent plusieurs chambres au Planet Hollywood et s'envolent pour Las Vegas.

Le festival se tient au Las Vegas Motor Speedway, le circuit automobile situé à la périphérie de la ville. 100 000 personnes sont attendues et le trajet depuis le Strip jusqu'au Speedway – quinze

minutes en temps normal – dure deux heures. La bande de San Francisco a affrété un bus qui fera la navette entre le festival et la ville. Il devient vite évident que le chauffeur les déteste. Il se gare nerveusement au bord de la route pour pester contre leur consommation de drogue, n'écoute que les indications données par les hommes du groupe et trouve qu'avec leur look androgyne, ces jeunes cadres séduisants couverts d'accessoires fluo représentent un problème national.

Une autre galère leur tombe dessus le samedi soir, lorsque de fortes rafales de vent obligent les organisateurs à interrompre le festival à une heure du matin, en plantant des milliers de raveurs qui ont soigneusement calculé leurs milligrammes et microgrammes pour danser au moins cinq heures de plus. Traînant avec elle sa réalité déformée, la bande de San Francisco se dirige prudemment vers les gradins qui surplombent le circuit et observe la scène qui se déroule comme un phénomène météorologique retransmis à la télé : les organisateurs essaient de rassembler les troupeaux hagards bardés de fourrure et de lumières clignotantes ; une rumeur infondée selon laquelle le festival rouvrira à un endroit précis déclenche la formation d'une nuée multicolore.

Voilà pour les problèmes logistiques mais Chris, lui, déprime pour d'autres raisons. L'EDC, franchement... c'était censé être une blague ! C'est là que sont révélées certaines vérités sur sa relation avec Elizabeth et Wes. Elizabeth analyse les choses différemment : « À l'EDC, Chris a réalisé que Wes et moi, on s'aimait beaucoup et que notre relation était authentique, raconte-t-elle. Si Chris croyait qu'ils s'étaient embarqués tous les trois sur un même pied dans l'aventure, il s'aperçoit que ce n'est pas tout à fait ça. Wes et Elizabeth la vivent en tant que couple. Lui est tout seul.

De retour à San Francisco, Elizabeth part travailler deux semaines à Londres. Wes disparaît de la circulation – il ignore les appels de Chris et s'occupe dans son coin, au boulot et à l'extérieur. Chris se sent abandonné.

Chris et Wes n'ont jamais discuté sérieusement de leurs sentiments, contrairement à Elizabeth et Chris. Quand ils traversaient des périodes où Chris se sentait à l'écart, cela se manifestait plutôt par de la tension non dite que par un vrai désaccord. Lorsque Chris allait mieux, la tension se dissipait et les deux hommes redevenaient amis.

Elizabeth perçoit les difficultés de Chris. Il ne leur en parle pas beaucoup sur le moment. Elle sait qu'il recherche une intimité affective et qu'il les aime beaucoup. Elle l'aime beaucoup aussi mais elle sait qu'il n'y aura jamais de fusion totale dans les trois sens. Si elle-même arrive à se projeter dans une relation à trois, elle n'ignore pas que Wes n'acceptera pas ce genre d'arrangement.

L'été s'écoule et une certaine distance s'installe, chacun accumule les heures supplémentaires chez Google. À la fin du mois d'août, la semaine précédant le Labor Day, Chris et Wes accompagnent Elizabeth à son deuxième Burning Man. Ils partagent une tente à trois. La première journée, ils installent leur campement en pleine tempête de sable, alors qu'un voile blanc s'abat sur le festival. Le deuxième jour s'appelle le Molly Make Out Monday⁸, dans leur campement à thème. Chris n'a jamais apprécié la MDMA – il l'avait évitée à l'EDC – mais bon, c'est le Burning Man. Il se dit que ça va aller, il a envie d'en prendre. Au lieu d'éprouver des sensations de chaleur diffuse – comme celle dispensée par une bouillotte – et de douceur émolliente, Chris a l'impression que tous les comprimés d'Adderall, le café, les thés verts et les Cocas light ingérés au cours de son existence convergent vers un point situé dans son torse, et que son cerveau tourne frénétiquement comme un hamster dans sa roue tandis que les lumières clignotent au rythme implacable de la dance electro. Soucieux d'éviter la déshydratation, il a bu des quantités d'eau impressionnantes et trente-six heures après le début du Burning Man, il vomit tripes et boyaux devant l'Opulent Temple et sa dance party fantasmagorique, en pleine crise d'angoisse, rêvant d'être ailleurs.

Le troisième jour, il reste couché, à l'ombre.

Parce qu'on lui en avait parlé, il avait espéré connaître une expérience émotionnelle intense au Burning Man. Il s'était efforcé de modérer ses attentes en se disant que tout ça n'était que « du flan », qu'il allait juste participer à une fête dans le désert savamment orchestrée, qu'il n'était pas du genre à vivre des « expériences émotionnelles intenses », qu'il était là pour s'éclater, c'est tout. Finalement il la vivait, son expérience intense, sauf qu'il n'avait pas imaginé un seul instant que ce serait aussi affreux. Il s'est par exemple souvenu qu'il n'aimait pas parler à des inconnus. Pédalant sur son vélo customisé dans le sable et la chaleur, il éprouve le sentiment décalé du touriste propulsé dans un environnement étranger comme si, au lieu

de se trouver au Burning Man, il avait atterri en pleine campagne chinoise où les gens fourmillent tout autour. Chacun occupe sa propre place dans l'univers, mais lui se sent profondément seul, séparé des autres par une barrière insurmontable.

Cette expérience aura pourtant produit quelque chose de réconfortant. Au final et malgré les mésaventures, le Burning Man aura restauré l'équilibre au sein du trio. Le jour du Molly Make Out Monday, c'est Elizabeth et Wes qui veillent toute la nuit sur Chris quand il se sent mal. Ils l'aident à surmonter sa sensation d'isolement. Une fois encore, les sentiments blessés sont étouffés. Elizabeth et Wes sont peut-être ensemble, mais cela ne les empêche pas de tenir à lui.

Cependant, ces sentiments ne disparaissent pas complètement. Chris voit Elizabeth et Wes se rapprocher de jour en jour. Il retourne à San Francisco avec l'intention d'entamer une relation sérieuse de son côté. Après cette période d'incertitude étourdissante, il aspire au calme et à la stabilité. Les choses partent pourtant dans le sens opposé. Il sort avec des filles, rien ne colle, et son désir de relation durable n'a aucune incidence sur les rencontres qu'il fait à ce moment-là : il n'arrive pas à tomber amoureux.

Fin 2012, un an après le réchauffement de leur amitié, tous trois décident de repartir en week-end ensemble. Cette fois, ils longent la côte en voiture jusqu'à San Luis Obispo. Ils ont réservé une chambre au Madonna Inn, un vieil hôtel kitsch situé sur la Route 101. (Elizabeth, Wes et Chris auraient pu s'épargner les allusions ironiques à la sexualité mais ils préféraient au contraire aborder le sujet de front lorsqu'ils choisissaient les destinations de leurs escapades.) Il pleut tout le week-end, ils passent donc leur temps à discuter, entourés de moquette rose, de cheminées en pierre, de chintz et de balustrades en cuivre. Ils échangent mais partent du principe que Chris est satisfait de son statut d'amant à la sauvette, ce qui n'est pas le cas. Ce sont trois meilleurs amis clairement divisés et Chris ressent terriblement cet éloignement. Il partira passer les fêtes chez ses parents à Santa Barbara et comparera son état d'esprit, ce Noël-là, à celui de Superman dans sa Forteresse de Solitude.

La relation de Wes et Elizabeth a connu une accélération, un élan fondé sur l'audace. Au début, Elizabeth avait établi des codes et des règles parce qu'elle avait peur. Elle voulait assurer ses arrières,

protéger ses faiblesses potentielles, définir chaque paramètre. Après un an de non-monogamie, elle a appris qu'il était moins important d'éviter le conflit que de le résoudre. En 2013, les règles commencent à tomber. Plus leur relation devient solide, plus elle a envie d'aventure.

Certains couples dépensent toute leur énergie à pister et tester systématiquement les nouveaux restaurants d'une ville, Elizabeth et Wes, eux, écument les *sex parties*. Elizabeth assiste à deux tournages pornos réalisés par Kink, l'un avec Wes, l'autre avec une femme devenue une partenaire sexuelle stable. En juin 2013, Wes quitte Google pour monter sa propre entreprise. Entre sa démission et la création de sa boîte, il voyage en Europe. Elizabeth le rejoint à Amsterdam où ils profitent de la législation clémente sur la prostitution pour louer les services d'une prostituée.

Chris continue de rencontrer d'autres femmes. Il a une histoire de deux mois, puis une autre de quatre mois. Des histoires sans complication. Des histoires aussi tranquilles qu'ennuyeuses, comme s'il n'y avait rien en jeu. Il ne se donne plus la peine d'expliquer sa vie sexuelle aux personnes qu'il rencontre – à San Francisco, tout le monde semble croire que les relations libres sont la norme. Chris continue donc de coucher avec Elizabeth, mais l'inquiétude est toujours là. En mai 2013, Elizabeth part en déplacement professionnel à Tokyo. Chris l'accompagne pour jouer « le mari au foyer ». Ce voyage marquera d'une certaine manière un autre tournant.

Ils séjournent au Ritz-Carlton, avec vue sur le paysage urbain. La journée, Elizabeth travaille et Chris déambule seul dans la ville et à l'hôtel. Pour leur dernière soirée à Tokyo, un vendredi, après qu'Elizabeth s'est libérée de ses obligations professionnelles, ils s'assoient face à face et prennent chacun un buvard de LSD.

Ils passent la nuit à discuter. Pour Elizabeth comme pour Chris, leur relation atteint des sommets dans la franchise tandis que Tokyo étale à leurs pieds ses lumières scintillantes. L'année précédente n'avait été qu'une longue série d'échecs de communication, de conversations impossibles parce qu'elles nécessitaient la révélation de vulnérabilités profondes.

Pour la première fois, ils parlent sincèrement de la manière dont Chris perçoit Wes, de la façon dont il est tombé amoureux des espoirs et des aspirations de Wes, « remplissant les blancs avec ses propres

répliques », selon la formule d'Elizabeth. Chris a peut-être aussi évité de voir certains aspects de la personnalité de Wes qui auraient empiriquement contredit l'idée qu'il se faisait de lui. Ils parlent de l'optimisme d'Elizabeth et du pessimisme de Chris et remarquent que les pessimistes parviennent sans doute mieux à évaluer leur réalité. Au terme de leur discussion, Elizabeth a l'impression qu'ils ont enfin compris leurs différences mais elle sent aussi se briser l'attirance romantique que Chris éprouvait pour elle.

Quand ils parlaient de leurs collègues de la baie de San Francisco, Chris et Wes évoquaient la culture de « l'optimisme hyperbolique » qu'ils définissaient comme une vraie volonté de croire que tout est possible. Ce n'est pas une idéologie défendable, elle n'a en fait aucun fondement mais pour un certain nombre de raisons, l'optimisme hyperbolique était un vrai sujet de réflexion à cette époque précise et dans cet endroit particulier qu'était San Francisco : il concernait un groupe de jeunes gens instruits, au niveau de vie élevé, vivant au début de la seconde décennie du nouveau millénaire. Chris avait repéré cet optimisme hyperbolique dans l'hubris de Ross Ulbricht, le créateur de Silk Road. La plateforme de vente en ligne partait du principe que savoir manier habilement Internet dans les confins d'une modeste bibliothèque municipale permettait à tous de déjouer un arsenal de lois fédérales. Chris le voit aussi chez un nombre « non négligeable » de ses collègues qui croient sincèrement en la possibilité scientifique d'une vie éternelle, lisent les travaux de Ray Kurzweil et se préparent à vivre à l'ère de la singularité technologique. Il le remarque chez ses amis qui ne voient aucune raison de ne pas essayer de dépasser les traditions sexuelles régissant depuis des millénaires le comportement sociétal. Peu de gens, note-t-il, s'embarrassent de la question de savoir si on a vraiment *envie* de vivre éternellement.

Les optimistes hyperboliques, observe Chris, pensent qu'une action est bonne si elle participe au bonheur individuel, indépendamment de son effet sur les autres. L'égoïsme radical est facile pour ces personnes qui n'ont pas vraiment de problèmes, gagnent beaucoup d'argent, évoluent dans un environnement professionnel modulable et progressiste. Ses amis ne sont pourtant pas des libertaires mais leur manière d'aborder la sexualité puise ses racines dans l'idée libertaire selon laquelle dès lors qu'on instaure la bonne dynamique, chaque problème se résout de lui-même. Comme le découvre Chris, ce

raisonnement ne tient pas compte des émotions impliquées dans le processus de résolution d'un problème. Pourtant, alors qu'il reconnaît la distorsion de la réalité des optimistes hyperboliques, il ne se détache pas complètement de leur vision du monde. Ses expériences ne l'ont pas poussé à se retrancher dans la monogamie. La monogamie « ne fonctionne pas » non plus. Il n'y a qu'une seule chose à faire : aller de l'avant. En 2014, Chris entretient une relation sérieuse. Les deux partenaires sont d'accord pour continuer de coucher avec d'autres personnes si l'envie se présente.

Aussi peu conventionnelle que soit la relation de Wes et Elizabeth, elle donne l'impression de se diriger vers le traditionnel *happy end*. Ils se sont rencontrés et, peu à peu, sont tombés amoureux l'un de l'autre. Au bout d'un an, ils envisagent d'emménager ensemble, ce qu'ils feront fin 2013. Pour Wes, le fait de vivre une relation ouverte permet d'accepter plus facilement un engagement sérieux. La décision d'habiter ensemble est moins pesante puisqu'ils savent que l'un ou l'autre passeront quelques nuits ailleurs tous les mois. Ils aiment bien l'idée que la séparation devienne un élément structurel de leur relation et que l'envie de passer du temps seul n'ait plus besoin d'être justifiée. Une question les taraude pourtant : que se passera-t-il si l'un des deux tombe amoureux d'un de ses partenaires occasionnels ? S'ils restent ensemble, cela ne manquera pas de se produire. Ils en discutent avec un couple plus âgé, proche de la quarantaine, marié depuis plusieurs années. Leur décision d'ouvrir leur relation est plus ancienne que l'histoire d'Elizabeth et Wes. L'homme raconte que sa femme est déjà tombée amoureuse d'un autre homme. Il appelle cela une « crise passagère ». Elle aimait sincèrement son autre partenaire mais le mari et la femme décident ensemble qu'ils sont « des compagnons de route pour la vie » – une expression assez ringarde qui signifie sûrement, selon Wes, « qu'il y a être amoureux, et être amoureux et vouloir passer le restant de sa vie avec quelqu'un ». Il y a des moments où l'on doit faire des compromis.

En août 2014, Elizabeth et Wes se fiancent au Burning Man. En août 2015, j'assiste à leur mariage à Black Rock City. Ils ont demandé à leurs invités de s'habiller en demoiselles d'honneur, les hommes et les femmes portent des perruques, des robes de bal de promo achetées dans des friperies et des chapeaux en crochet. Au son de « Somewhere

over the Rainbow » joué sur un piano électrique, Wes et Elizabeth – lui en pantalon noir et chemise blanche à col boutonné et elle en robe blanche, les yeux soulignés par des traits de peinture aux couleurs vives – avancent vers un autel décoré de fleurs en tissu rose et d’une guirlande de pompons. Les membres de leurs familles font des discours débordants d’amour. Le parrain de Wes récite un poème druidique, la meilleure amie d’Elizabeth en lit un de Derrick Brown intitulé « A Finger, Two Dots, Then Me » (Un doigt, deux points, et puis moi) – « The design / in the stars / is the same / in our hearts » (Le plan / des étoiles / est le même / que celui de nos cœurs). Proches de leurs parents, Elizabeth et Wes leur ont parlé de leur polyamour. « Pour qu’un mariage dure, il faut tomber amoureux de nombreuses fois... toujours de la même personne », déclare le père de Wes dans son discours, et des rires entendus parcourent l’assistance.

Wes et Elizabeth parlent à tour de rôle. « Quand j’étais petit, j’ai dû apprendre à aller vers les gens », commence Wes. Pour lui, raconter, se faire des amis consistait à « demander à [s]es copains des nombres à rallonge pour faire des divisions compliquées et frimer avec ça ». Il remercie les gens qui lui ont témoigné de l’amour même quand il était incapable d’en donner. Elizabeth lui a appris à aimer, dit-il. Il parle de leur envie de communautarisme, « il n’existe pas de concept cohérent d’humains en tant qu’acteurs moraux en dehors de leur tribu et de leur environnement ; ils ont l’obligation morale de participer au fonctionnement de leurs communautés et ont le droit d’être soutenus dans les périodes difficiles ». Il ajoute qu’Elizabeth est son « attracteur le plus puissant dans cet immense espace où nous vivons ».

« Quand je lui ai dit que je l’aimais, il m’a fait exactement la même réponse que Han Solo à la princesse Leia : “Je sais” », raconte à son tour Elizabeth. Elle parle de son excitation à pouvoir planifier l’avenir sur des années plutôt que sur des mois et dit son impatience d’avoir des enfants.

Tout sourire, Chris est assis dans l’assistance avec sa petite amie. Quand il se lève pour parler, il se remémore les premiers temps de leur amitié, « une période où nous cherchions à savoir si l’amour et l’intimité peuvent se donner librement ». Il se souvient de son premier Burning Man mouvementé et de son voyage au Japon avec Elizabeth, quand il a compris que « ce n’était pas de [lui] qu’elle avait besoin, mais de Wes ». Il évoque son désir d’explorer de nouvelles manières

d'être au monde. « Quand je cherche des relations plus solides, je n'ai pas à regarder bien loin », dit-il.

Wes et Elizabeth ont échangé leurs vœux tandis que leurs amis et leurs familles se tenaient en cercle autour d'eux. On a allumé des cierges magiques et on les a levés vers le ciel, formant un anneau de lumière pendant que le soleil se couchait. Le bourdonnement d'un didgeridoo étouffait les chuchotements du couple. Nous sommes restés là avec nos cierges en l'air, les pieds dans le sable doux, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus que des petits bouts de métal fumant dans nos doigts et que le crépuscule nous enveloppe. « En vertu du pouvoir qui m'est conféré par Internet, je vous déclare mari et femme, a annoncé l'oncle de Wes qui officiait comme célébrant. Vous pouvez vous embrasser et embrasser qui vous voulez. »

À l'automne 2012, Chris et Elizabeth organisent leur première *sex party*. L'idée est de faire une fête vraiment cool avec des gens qu'ils aiment pour éviter de ressembler à tous ces couples d'échangistes mariés qui écoutent « Don't You Want Me, Baby ». Début 2015, je participe à la quatrième édition de l'événement : Thunderwear IV. Ils ont loué un loft au sud de Market Street. Elizabeth a posé pour un photographe et un portrait d'elle en noir et blanc surplombe la salle : elle est debout, une jambe en l'air, en train de se masturber avec un godemiché. Elle a aussi installé une barre de pole dance.

Sur l'invitation, les règles de la fête sont rédigées sous forme de charte que chaque invité s'engage à accepter :

1. Mantra utile : attentes modestes, grandes possibilités.
2. Le consentement est nécessaire. Et sexy. Si vous voulez faire quelque chose, demandez d'abord. Points de bonus pour consentement enthousiaste.
3. Ceci est une fête. On est là pour s'amuser ! Vous n'êtes pas obligé de faire des choses que vous n'avez pas envie de faire. Si ça ne vous tente pas, dites « non, merci ».
4. Ceci est une fête. Éclatez-vous ! Le ruban blanc signifie : demandez-moi si vous pouvez me donner à manger (n'oubliez pas, vous pouvez refuser). Le ruban rouge signifie : demandez-moi si vous pouvez m'embrasser (sur la joue... au moins pour commencer).
5. Une discussion de couple avec votre partenaire est recommandée avant le début de la fête.

Dernière règle : pas de paillettes, à la demande expresse des propriétaires.

Lorsque les invités arrivent, on leur suggère de lire la charte puis on leur remet des rubans de satin rouge et blanc à nouer autour du poignet. La fête commence tranquillement : on boit et on parle, comme dans toutes les fêtes. Wes me prépare une vodka à la canneberge ; je discute avec l'un des deux autres trentenaires de la fête. Certains sont venus habillés comme tous les jours, c'est mon cas. D'autres ont enfilé des tenues spéciales : Wes est en chemise noire et boxer moulant blanc brillant ; Elizabeth en bottes et short en cuir. Une fille porte une robe vintage rouge accessoirisée d'un corset en cuir, une autre un corset en cuir qui laisse ses seins à l'air. Un type porte un legging doré et un manteau de fourrure. Une fille en combinaison résille porte un tour de cou en strass avec les lettres *S-E-X* étalées sur la gorge. Elizabeth, toujours ultra-prévoyante, me dit qu'elle a contracté une assurance en responsabilité civile pour la barre de pole dance.

Les amis ont tenu à commencer la soirée par un spectacle burlesque amateur. On regarde un numéro de tissu aérien un peu raté sur la chanson « Jump » de Rihanna. Le pied de la danseuse glisse sans cesse et elle doit continuellement retordre la bande de tissu et replacer son harnais. « Elle n'est pas très douée », soupire ma voisine qui, comme moi, doit avoir à peu près trente-cinq ans et fait également figure d'intruse parmi cette bande de bons copains. Les autres applaudissent et poussent des cris d'encouragement. La fille suivante réalise un numéro de strip-tease sur le thème des pirates ; elle termine en se scotchant sur les seins deux gobelets rouges qu'elle remplit de Malibu, jus d'orange et lait de coco puis elle invite les gens à boire le cocktail avec des pailles. Sur la chanson de Rihanna : « Birthday Cake », une autre fille fait un strip-tease et finit son numéro en se badigeonnant tout le corps avec du gâteau. On regarde ensuite une prof de pole dance exécuter une chorégraphie poignante sur le morceau « Wildest Moments » de Jessie Ware.

Après le spectacle, je me balade un peu. Le loft ouvre sur une deuxième pièce spacieuse, meublée d'un canapé et de deux lits king size aux draps en satin. Je pénètre dans l'immense salle de bains carrelée d'ardoise grise équipée d'un jacuzzi et je discute avec un

couple – on parle de nos rêves d'aller vivre un jour à Oakland, dans une cabane en bois avec des toilettes sèches. Je retourne dans le loft où des couples et des trios ont commencé à s'entremêler sur les sofas. La fête a un thème vaguement culinaire, il y a des fraises nappées de chocolat dans un coin. À côté, une roue de la fortune comportant différentes instructions attend d'être tournée. Après plusieurs conversations avec d'autres célibataires, des conversations qui ressemblent à des entretiens d'embauche, je me retrouve à tourner la roue avec un type. Je m'exécute parce que je tiens absolument à passer à l'action avant d'être trop fatiguée. Mon partenaire de jeu est un peu plus jeune que moi. On tourne la roue à tour de rôle, obéissant aux instructions d'un air gêné : on doit se faire manger des fraises enrobées de chocolat et s'embrasser. On passe ensuite dans l'autre pièce pour faire des *whip-its*. Je n'ai jamais fait de *whip-its*.

Mon nouvel ami m'explique comment ça marche : il faut placer une petite cartouche de protoxyde d'azote dans un siphon à chantilly en inox. Expirer à fond puis inhaler en appuyant sur le levier de l'appareil pour remplir ses poumons de protoxyde d'azote à la place de l'oxygène. Cela provoque un bref trip d'une ou deux minutes. Privé d'oxygène, l'esprit s'éparpille ; les sensations physiques s'intensifient, un vertige et une effervescence euphoriques s'installent. Les inhalations de gaz hilarant sont idéales pour les *sex parties* parce qu'elles n'altèrent pas les fonctions sexuelles et exacerbent les sensations. On m'a tout de même conseillé de ne pas en abuser parce « la descente peut devenir difficile », m'a dit Elizabeth.

Pour mon premier *whip-it*, le type que je viens de rencontrer m'effleure le bras tandis que je m'allonge, le contact de ses mains est chaud et électrique et mon champ de vision éclate en motifs géométriques. Quand c'est son tour, il me demande de l'embrasser. On s'embrasse un moment entre deux bouffées de gaz hilarant, et les cartouches froides et colorées s'accumulent dans les plis des draps. Je suis légère et heureuse. On se lève, on place les mains contre le mur, et on inhale à tour de rôle en se donnant des coups de cravache. Autour de nous, les gens sont vautrés par petits groupes sur les lits et les canapés ou se caressent debout dans les recoins. Sur un sofa, un mec est allongé sur les genoux de ses amis qui lui donnent la fessée. La pièce est remplie du chuintement pneumatique des siphons en action et les cartouches roulent partout sur le sol. Je vais m'asseoir

avec Elizabeth, je me fais un *whip-it* et elle me masse ensuite la tête pendant qu'un homme me donne de légères décharges avec une baguette électrique.

L'after a lieu chez un des partenaires d'Elizabeth, un type avec qui elle a échangé des je t'aime. J'ai surpris une conversation entre elle et Wes avant qu'elle ne parte ; elle lui demandait s'il voulait bien la laisser y aller toute seule. C'était une conversation peu agréable à entendre. Je crois que Wes était sincère quand il a dit oui d'un ton joyeux mais je sais aussi que mes sentiments à moi auraient été froissés. Chris est là aussi, avec la copine qu'il voit depuis un certain temps, maintenant.

La fête se déroule au dernier étage d'un immeuble neuf. Les baies vitrées donnent sur les diodes du Bay Bridge et les voitures filent dans la nuit vers Oakland sous des glaçons de lumière blanche croisant celles, plus rares, qui arrivent à San Francisco. L'appartement semble inhabité, tout en bois et en surfaces lustrées, avec des réfrigérateurs à tiroirs, une coupe pleine de petites pommes toutes de la même forme et de la même couleur. La salle de bains de la chambre principale est aussi peu fonctionnelle que celle d'un hôtel ultra-design, sans porte, juste une alcôve ouverte dans le prolongement de la pièce. Sur le tableau blanc du bureau, le plan d'une appli a été soigneusement dessiné, comme une scène de théâtre, et sur les étagères, quelques livres sont rangés par taille. Elizabeth m'a discrètement donné un préservatif mais je n'ai pas eu de rapport sexuel. J'avais un petit ami à New York et il n'était pas du tout d'accord pour que je vienne à cette fête. Elizabeth m'explique qu'elle connaît des gens qui sont de bon conseil pour ouvrir une relation quand les deux partenaires ne sont pas sur la même longueur d'onde, mais je me considère encore comme une simple visiteuse, ou plutôt je ne suis ni ici ni là-bas, je mène une enquête abstraite sans véritable objectif pour le moment. Je regrettais mes caresses trop timides, pendant la *sex party*, je regrettais d'avoir passé la nuit avec une seule personne au lieu de rejoindre cette mêlée sensuelle qui s'était formée sur le lit tendu de satin, juste en face. J'espérais avoir d'autres occasions de vivre ce degré d'expérimentation et je me demandais ce que cela ferait de ne pas être simple observateur de cette scène, mais partie prenante. Je m'étais détendue parce je ne connaissais presque personne. Si j'avais été entourée d'amis, je me serais sentie mal à l'aise. À présent, j'étais assise dans le

bureau avec une bande de fêtards amorphes. On discutait en regardant le pont et son va-et-vient incessant de voitures. En fond sonore, on entendait le bruit des *whip-its*, des orgasmes et de l'eau qui coulait d'un pommeau de douche sur la porcelaine d'une baignoire.

1. Zèle, Prospérité et Vie. L'orthographe du mot *Lyfe*, avec un y à la place du i, lui confère ici toute sa singularité.
2. Grande rencontre humaine et artistique qui se tient chaque année à la fin du mois d'août dans le désert de Black Rock au Nevada.
3. En français dans le texte.
4. Contraction de *fun* et de *dungeon*, le « donjon ».
5. Dans son livre *The Greening of America* publié en 1971, Charles Reich consacre la partie baptisée « Consciousness III » à l'étude de la contre-culture des années 1960, se concentrant plus particulièrement sur les libertés individuelles, l'égalitarisme et les drogues récréatives.
6. Essai paru partiellement en français sous le titre *L'Amérique 1965-1990 – Chroniques*, Grasset, 2009.
7. *The Essential Ellen Willis*, University of Minnesota Press, 2014.
8. Le « Lundi des bisous chez Molly », Molly étant une autre dénomination pour la MDMA.

Burning Man

Le Burning Man m'attirait parce que cet immense festival en plein désert réunissait mes trois grands centres d'intérêt de 2013 : l'expérimentation sexuelle, les drogues psychédéliques et le futurisme. Mais tout le monde disait que le Burning Man était fini, que c'était foutu. Le festival avait été colonisé par des gens de la tech pleins de fric qui oubliaient le principe d'autonomie radicale cher au festival en se reposant totalement sur du personnel rémunéré. Né en 1986 le jour où vingt personnes avaient brûlé un mannequin sur une plage, le Burning Man était en passe de devenir un Davos dans le désert. Ashton Kutcher et la femme de l'Aga Khan y allaient, et ce petit monde ne venait pas participer, mais seulement assister au spectacle¹. Les habitués déploraient l'essor de cette culture « clé en main » : la communauté avait basculé dans le mainstream. Il y avait trop de LED, trop de camping-cars, trop de générateurs, trop de « dir tech » et trop d'electro. Il y avait des conférences TED et des techno-libertaires.

Je me ferais ma propre idée. Avec six personnes réunies par un copain de San Francisco, nous avons loué un camping-car. Nous ressemblions tout à fait à ceux qu'on accusait de pourrir le Burning Man. À une exception près, une avocate d'affaires, les membres du groupe bossaient tous dans l'industrie technologique. Aucun de nous n'avait mis les pieds au Burning Man auparavant. Nous avons payé une boîte de San Diego pour acheminer notre camping-car jusqu'au Nevada et évacuer nos déchets après le festival.

J'ai tout commandé en ligne : lunettes de protection, écran total, chapeau, lampe frontale, ampoules LED, leggings léopard. Je me ferais

livrer un vélo. Mes amis se chargeraient de l'eau et de la nourriture. Je me suis demandé comment apporter de la drogue dans le Nevada et j'ai décidé que c'était plus sûr de voyager sans, en espérant qu'on me dépannerait sur place.

Pendant ce temps, mes colocataires de camping-car ont décalé leur planning avec la souplesse de ceux qui n'ont pas de problème d'argent. Ils ont acheté des billets d'avion au dernier moment avant de changer de vol. L'un d'eux n'avait toujours pas pris le sien deux jours avant le départ. Un autre a commandé un vélo sur eBay Now à son bureau de San Francisco, en une heure, aussi simplement qu'on se fait livrer des tacos. Un autre a fini par affréter un Cessna pour parcourir les cent soixante kilomètres séparant Reno de Black Rock City.

J'ai utilisé les miles de mon programme fidélité pour l'avion jusqu'à Reno, et arrivée à l'aéroport, j'ai attendu près d'une table pliante qu'on propose de m'emmener. C'était un père de famille de Greenwich, Connecticut, qui travaillait dans la finance. Il a également embarqué un étudiant en littérature médiévale de Chicago. Avant la finance, il avait été ingénieur en téléildonique au tournant du millénaire. Alors que nous traversions le paysage désertique, filant en direction du lac préhistorique asséché où se tient chaque année le Burning Man, nous avons fumé du concentré de cannabis dans un joli vaporisateur électronique noir en forme de kazoo, en parlant téléildonique et hexayourtes.

Nous sommes arrivés aux portes de Black Rock City juste après le coucher du soleil. On écoutait la radio officielle du festival et une voix monocorde nous a ordonné de rouler à quinze kilomètres à l'heure. On a fait la queue pendant deux heures. Dehors, les gens s'agitaient autour de leurs voitures, buvaient des bières. Les caravanes communiquaient par talkie-walkie sous les projecteurs. On apercevait le festival à l'horizon, multicolore et scintillant. Cette année-là, on attendait 68 000 personnes. La première fois que le financier de Greenwich était venu, treize ans plus tôt, ils étaient 15 000. L'un de mes compagnons de voyage, un Mexicain, a fait remarquer qu'on se serait cru à la frontière entre les États-Unis et le Mexique. Surtout quand, à l'entrée, on a fouillé notre véhicule à la recherche d'un éventuel passager clandestin. On a tendu nos billets. On a serré les gens de l'accueil dans nos bras, on s'est allongés par terre pour faire des anges de neige dans le sable et on a sonné une cloche. Nous étions

arrivés.

Le Burning Man est organisé en cercles, comme l'enfer de Dante. De A à L, ces demi-cercles sont coupés par des minutes, comme une horloge. La plupart des festivaliers séjournent dans des campements à thème avec des infrastructures collectives – cuisine, douches solaires, zones ombragées, réservoirs d'eau – et des installations individuelles. On y trouve aussi bien des hébergements haut de gamme avec service de restauration que des tentes abritant des bandes de copains venus de Californie ou du Nevada, qui partagent des intérêts professionnels, musicaux, politiques ou sexuels. Les thèmes peuvent être fantaisistes – les membres du campement Animal Control repèrent les festivaliers déguisés en animaux et les marquent. D'autres servent du café tous les matins ou jouent à longueur de journée des morceaux de Grateful Dead.

Comme nous dépendions complètement de la boîte de location de camping-cars de San Diego et que nous avions attendu la dernière minute pour programmer notre séjour, nous n'avions pas de campement. On nous a attribué un emplacement sur le cercle extérieur, à l'intersection L 7:00, à côté du type qui avait convoyé quinze camping-cars depuis San Diego. Il s'appelait Jesus. Il m'a fait visiter le véhicule. Il était passablement bourré. Il m'a confié, dans un anglais au fort accent espagnol, qu'il avait le mal du pays ; il en avait marre d'être ici et avait hâte de rentrer chez lui, dans le Minnesota. On a parlé de l'État où j'avais grandi. Il m'a montré plusieurs banquettes-lits où l'on pourrait dormir tous les sept et a appuyé sur un bouton pour agrandir la surface du camping-car. La manœuvre a arraché la porte d'une armoire à pharmacie restée ouverte. Le miroir s'est fracassé au sol. « Je m'en occupe », a dit Jesus en ramassant les éclats de verre à mains nues.

J'ai pris mon vélo pour aller à la « playa », l'esplanade centrale où les nuits sont très animées. J'ai vu des constructions impressionnantes. Des cyclistes luminescents tournaient autour comme des satellites. J'ai pédalé dans les rues plus excentrées de Black Rock City, sombres et désertes. Je me sentais seule. Je n'avais pas encore compris comment interagir avec cet endroit. Je suis retournée au camping-car, toujours vide, je suis ressortie. J'ai regardé une pieuvre animatronique cracher du feu par ses tentacules métalliques réglés sur le rythme d'un

morceau de dance electro. Je suis montée dans le vaisseau spatial surmonté du Burning Man. Je suis retournée au camping-car. J'avais hâte que mes amis arrivent.

Ils ont débarqué vers trois heures du matin. Je dis « mes amis » mais je n'en connaissais qu'un seul, Adam, et pas très bien. Un peu plus tôt cet été-là, nous avons passé une semaine au Portugal après avoir couché ensemble lors d'un mariage. La dernière fois que je l'avais vu, c'était à Lisbonne, à sept heures du matin, le jour où il avait quitté mon lit pour attraper un avion à destination d'Austin au Texas, où il devait assister à un enterrement de vie de garçon. Et voilà que nous étions réunis en pleine nuit, dans le désert du Nevada. À part le sexe, nous ne partagions pas grand-chose. « On n'a rien en commun ! » répétions-nous d'un air étonné.

Il vivait à San Francisco et travaillait dans les nouvelles technologies. Il arrivait toujours « défoncé » au boulot. À en croire son actualité sur les réseaux sociaux, il assistait à tout un tas de conférences avec des « leaders d'opinion », allait à des mariages à l'étranger, partait au ski ou en vacances avec des amis dans des belles maisons et lançait souvent de nouveaux projets dans le cadre de son entreprise florissante. Il s'était inscrit à un service de cartographie génétique qui prédit votre mort ; les résultats sont postés sur une application d'iPhone de sorte que votre appareil sait à quel moment vous êtes susceptible de faire un arrêt cardiaque. La première fois qu'on a parlé du Burning Man, on s'est avoué qu'on avait tous les deux très envie d'y aller, on savait que pas mal de gens se moquaient du festival mais l'expérience nous tentait quand même. Il disait que ce serait une bonne opportunité d'élargir son réseau mais on voyait aussi ça comme un événement inscrit dans le présent et rien de plus, et tout ce qui tournait autour de ce concept d'immédiateté nous intéressait tous les deux.

Il a enfilé une combinaison réfléchissante et s'est coiffé d'un Borsalino. On a mangé du pop-corn au caramel et au cannabis acheté dans un dispensaire en Californie, on est sortis jusqu'à l'aube, on est rentrés au camping-car et on a couché ensemble sans se soucier des autres. « Je veux baiser avec ce mec toute ma vie », ai-je pensé plus tard.

Il m'a fallu trente-six heures pour m'adapter au Burning Man. Pendant tout ce temps, j'étais consciente que je pouvais participer à ce

qui se passait mais je ne savais pas par où commencer. À l'entrée, on nous avait remis un guide intitulé « What Where When » (Quoi, où, quand) : une liste des événements dont les titres ressemblaient à des minipoèmes rédigés en jargon futuriste. « FUTURS DE L'INNOVATION SOCIALE ET URBAINE DANS LES NOUVELLES TECHNOLOGIES », y lisait-on. « Zones autonomes créatives & villes du futur... résilience, prospérité durable, open datas, combiner génomes et biométrie avec nos mots de passe et la monnaie virtuelle. À quoi ressemblera l'avenir ? Entrepreneurs sociaux et concepteurs de culture libre, piratez le système et écrasez les secteurs. » Qui s'intéressait à l'expérimentation sexuelle disposait d'une foule de moyens pour approfondir sa formation : conférences sur la méditation orgasmique, sur « l'auto-asphyxie chamanique », l'éco-sexualité, les « voyages enthéogènes féminins », le « tantra de nos menstruations », « les drogues aphrodisiaques et la musique électronique », et il y avait la visite de l'Orgy Dome.

Je me suis baladée à vélo, j'ai accepté les limonades et les boissons qu'on me proposait, j'ai discuté. J'ai suivi une conférence sur les dernières découvertes dans le traitement des maladies par les drogues psychédéliques. J'ai écouté une femme évoquer les « phénomènes transpersonnels induits par la dance electro ». À cause de l'herbe, Adam était irritable, dispersé. Une décharge miniature de bouteilles en plastique s'était formée près de son lit. Je ne savais pas trop s'il voulait traîner avec moi ou s'il préférerait livrer son corps malléable aux esprits libres et nus du Burning Man. Je ne savais pas trop ce que je voulais moi-même. Le deuxième soir, pour laisser un peu d'espace aux autres, j'ai pédalé jusqu'au bout de la playa où tout était silencieux, vide et froid. Je suis allée me coucher tôt.

Le lendemain matin, je me suis réveillée vers neuf heures, je suis sortie seule et suis passée devant une cahute en contreplaqué jaune. Une pancarte indiquait « Conseil en non-monogamie ». Une bannière arc-en-ciel barrée des mots « Yes Please » flottait haut dans le ciel, juste au-dessus d'un drapeau de pirate. Des panonceaux accrochés à la cabane présentaient un docteur « curieux » et « disponible », mais je n'ai vu personne. Je me suis approchée pour lire les articles scotchés sur la façade. On y lisait que les humains n'étaient pas faits pour être monogames.

J'étais là, en train de plisser les yeux, quand un grand type au crâne rasé a émergé d'une tente, l'air à moitié endormi, et s'est avancé

lentement, une tasse de café en fer-blanc à la main. Il avait les yeux bleus, des coups de soleil, et il parlait avec un accent d'Europe du Nord. Il est allé s'asseoir de l'autre côté de la cahute, je me suis installée en face de lui. Le soleil tapait. « Tu veux un parapluie ? » a-t-il proposé. Il y en avait deux, appuyés contre la cabane. Il a ouvert un parapluie arc-en-ciel, j'en ai ouvert un noir et on s'est regardés. J'ai retiré mes lunettes de soleil.

« Tu veux savoir quelque chose ? » m'a-t-il demandé.

Non, je ne voulais rien savoir de spécial. Je lui ai dit que ma dernière histoire sentimentale avait pris fin deux ans plus tôt. Je supposais que depuis, j'avais été non-monogame, en ce sens qu'il m'arrivait d'avoir des rapports sexuels avec des personnes différentes sur une période de temps donnée. En disant ça, l'idée de compter mes partenaires et de les relier dans un cadre temporel m'a paru arbitraire. C'était juste ma vie : je vivais comme ça et je couchais parfois avec des gens. D'autres fois, j'avais envie de m'engager vis-à-vis de quelqu'un ou vice versa mais au cours des deux années passées, ces envies n'avaient jamais été simultanées. Au début, cette attitude n'était pas délibérée, j'espérais encore tomber amoureuse et entamer une relation sérieuse. À présent, je recherchais les expériences sexuelles même quand ça ne menait nulle part. Le sexe était pour moi une façon de me rapprocher des gens qui m'intriguaient, que je désirais mieux comprendre. J'étais toujours surprise de constater les différences qui existaient entre les personnes qui m'attiraient physiquement et celles dont je me sentais proche intellectuellement. Mais ce n'était pas simple, ai-je ajouté.

Je ne me sentais pas encore aussi libre que je le souhaitais. Parfois, je n'arrivais pas à franchir les barrières qui empêchaient les gens d'exprimer leurs désirs. L'abandon ne me faisait pas moins souffrir, mais pas plus non plus, et je savais mieux comment le gérer. Je l'acceptais comme l'expression sincère des sentiments de l'autre et non comme un verdict négatif sur ce que j'étais ou ce que je n'avais pas réussi à être. Après une grosse déception, coucher avec d'autres personnes pouvait m'aider à me reconnecter au monde. Parfois, dans des relations sexuelles que je savais passagères, il m'arrivait de craquer, j'avais envie de tout avoir. Il m'était encore difficile de me rendre d'un point A à un point B avec une aisance totale, malgré tous les gadgets spécialement conçus pour ça sur l'écran tactile de mon

téléphone.

J'ai raconté tout ça au gourou. Il a bu une gorgée de café. La journée se réchauffait. Je n'avais pas de questions concrètes. J'essayais de réfléchir à certains problèmes. Je l'ai interrogé au sujet de la jalousie.

« Tu dois ressentir la jalousie, a-t-il répondu. Je n'essaie pas de la nier ni de prétendre qu'elle ne m'envahit pas. Je m'immerge dedans. »

Originaire des Pays-Bas, il avait vécu une relation polyamoureuse qui avait pris fin le jour où il s'était rendu compte que sa petite amie et lui n'étaient plus amoureux. Le polyamour était peut-être une façon plus lente de rompre avec quelqu'un. C'était à mon avis une manière plus humaine de rompre d'autant que dans la plupart des cas, les deux partenaires pressentent déjà la fin. Au bout d'un moment, j'ai remis mes lunettes de soleil, fermé mon parapluie et je me suis levée pour continuer ma promenade. Les rues étaient encore presque toutes désertes. Il était tôt pour Black Rock City.

Je suis rentrée dans une bibliothèque, je me suis assise et j'ai commencé à feuilleter le journal du festival. Le numéro que j'ai lu datait de mercredi. On était vendredi. Un titre annonçait que des gens perchés sur une sculpture de coyote étaient tombés. En face de moi, un brun avec des lunettes de soleil était installé devant une pile de bandes dessinées. On a discuté.

Il vivait à Brooklyn, comme moi. C'était son cinquième Burning Man. Il venait de se faire couper les cheveux dans un campement qui avait choisi pour thème les salons de coiffure. On a parlé du livre *Homo disparitus* qui décrit ce qui se passerait si l'humanité disparaissait brutalement : la nature reprendrait ses droits, les villes tomberaient en ruine, combien de temps les effets du réchauffement climatique mettraient pour se développer pleinement, combien de temps le plastique continuerait à polluer la surface de la Terre. On a parlé de la mégafaune mentionnée dans le livre. Ce qui était sympa avec la mégafaune, c'est qu'elle coïncidait avec l'histoire de l'humanité : six mille ans plus tôt, des petits mammoths laineux vivaient encore sur une île au large de l'Alaska. Il se demandait comment les dinosaures avaient balayé la mégafaune dans l'imaginaire collectif. On a parlé de la Long Now Foundation de San Francisco, une organisation initiée par Stewart Brand, le créateur de *The Whole Earth Catalog*, qui essaie de ressusciter génétiquement les

grands animaux de la mégafaune. Je lui ai dit que j'avais assisté à la conférence de Charles C. Mann, l'auteur de *1491* et *1493* à la Long Now Foundation. Il l'avait écoutée en podcast. On a parlé de *1493* : avant l'échange colombien, il n'y avait pas de vers de terre en Amérique du Nord et les Espagnols avaient engagé des samourais pour combattre les Aztèques au Mexique – quelqu'un devrait en faire un film. On a parlé de Narnia et d'Ursula K. Le Guin. Il était en train de lire *Le Sorcier de Terremer*. Le Guin était une anarchiste et une polyamoureuse. Il m'a raconté que la famille de Le Guin, quand elle était enfant, avait recueilli le dernier Amérindien de Californie à vivre selon la tradition indienne. Un jour, il s'était éloigné de la forêt et s'était retrouvé sur le parking d'un supermarché. J'ai demandé si c'était le même homme décrit par Claude Lévi-Strauss dans *Tristes Tropiques*. C'était bien lui, en effet.

Je me sentais si bien dans cette bibliothèque ! Le gourou m'avait peut-être donné des conseils utiles mais à partir de maintenant, je me ferais des amis uniquement dans les bibliothèques. La prochaine fois que je viendrais au Burning Man, je foncerais tout de suite à la bibliothèque de Black Rock City, j'irais directement au cœur des choses.

Il voulait prendre un bain de vapeur. Est-ce que je voulais venir avec lui ? Si on arrivait là-bas avant midi, on aurait de grandes chances d'éviter la queue. Nous nous sommes présentés l'un à l'autre. Appelons-le Lunar Fox parce que c'est tout à fait le genre de surnom qu'on trouve au Burning Man. Je lui ai demandé son âge. Il ne voulait pas me le dire, alors je me suis lancée : « J'ai trente-deux ans. » « J'en ai trente-trois », a-t-il dit.

On est arrivés aux bains de vapeur juste avant midi. Il n'y avait pas de file d'attente. Le type qui s'en occupait nous a remis un pieu en bois rouge à chacun. « Vous êtes les deux derniers ! » a-t-il déclaré. Il nous restait à peu près une heure avant qu'il n'appelle les gens avec des pieux rouges. Ça ressemblait à une drôle de coïncidence. « Il doit dire ça à tout le monde », a fait mon nouvel ami.

On a marché jusqu'à son campement. Baptisé Desperado, il avait un thème vaguement cow-boy. Des portes de saloon indiquaient l'entrée, en tout cas. Il a versé du café dans un filtre pour moi et il est parti faire autre chose. J'ai attendu que l'eau bouille. Plusieurs gamins de Santa Cruz, la vingtaine, s'affairaient tout autour, mangeant des

pommes, noyant leur café avec du lait de noisette. J'ai vu un jeune mec tendre à un de ses potes une gélule de poudre blanche. « C'est quoi ? » a demandé ce dernier. L'autre a haussé les épaules. « *Sparkle dust* », a dit le type avant de l'avalier. Je n'avais pas encore trouvé le moyen de me procurer de la drogue au Burning Man. J'avais espéré qu'elle se matérialiserait toute seule. Au lieu de ça, un grand blond est entré en demandant si quelqu'un avait de la crème solaire. Quand mon copain est revenu, j'enduisais le dos large et bronzé du jeune mec. J'ai préparé mon café et on est retournés au bain de vapeur.

On est arrivés juste au moment où on nous appelait. On s'est déshabillés et on a fait la queue. Ça faisait du bien de sentir le soleil sur nos corps nus. Quelqu'un nous a donné des parapluies. Le bain de vapeur était installé dans une yourte. On est restés à l'intérieur un moment. L'ambiance était conviviale, les gens chantaient et s'arrosaient au tuyau. On a rencontré un Mongol. On s'est débarrassés du sable avec le savon à la menthe du Dr Bronner. Après ça, l'air brûlant du désert nous a paru presque frais. On a séché au soleil et on s'est rhabillés. Ensuite, on a décidé d'aller faire un tour à l'Orgy Dome, un endroit qu'on ne visite qu'en « couple ou à plusieurs ». Mais d'abord, il fallait que j'aille chercher mon vélo.

Pour le récupérer, j'ai dû dire à Adam où j'allais. Je lui ai présenté Lunar Fox. Adam avait certainement fait des conquêtes de son côté. Il avait encore bronzé et ne portait qu'un petit short en lamé doré. Ressens la jalousie, ai-je songé en l'observant.

Sur le chemin de l'Orgy Dome, on s'est arrêtés à une fête *Miami Vice* pour boire et manger un morceau. La porte était gardée par un Blanc et un Noir habillés comme Crockett et Tubbs. J'ai pris un cocktail au rhum. Lunar Fox a bu de l'eau. C'est là que j'ai appris qu'il ne buvait pas d'alcool. On s'est installés sur des coussins dans une piscine gonflable vide et on s'est souri.

On ne s'était pas dit pourquoi on voulait aller à l'Orgy Dome. Après tout, on venait juste de se rencontrer. Le dôme était soi-disant climatisé mais ça se sentait à peine. On nous a remis un sac de préservatifs, du lubrifiant, des lingettes, des pastilles à la menthe ainsi que des instructions pour jeter nos petites affaires plus tard. On est entrés dans le dôme. J'étais déçue parce que ça n'avait pas grand-chose d'orgiasque. En fait, il n'y avait que des couples hétérosexuels qui baisaient. On s'est assis sur un canapé et on a regardé. On se

sentait tout drôles. Il était clair qu'on allait devoir passer à l'action ou quitter les lieux.

– Tu crois qu'on devrait baiser ? j'ai demandé.

– Oui... t'as envie ?

– Oui.

– T'es sûre ?

– Oui, j'ai répété.

La fille qui nous avait accueillis à la porte nous avait conseillé d'exprimer notre consentement d'une voix forte et enthousiaste.

En quittant le dôme, on s'est dirigés vers un coin ombragé où l'on écoutait du sitar. Assis sur deux chaises de camping, on a parlé de notre expérience. Une femme s'est approchée pour nous proposer du café glacé. Elle venait de Columbus, Ohio. J'ai accepté. Elle y mettait du lait concentré. Il était sucré et délicieux. J'en ai proposé à Lunar Fox, qui l'a senti, a paru tenté puis a finalement refusé. Il essayait d'être radical, m'a-t-il expliqué. Le Burning Man était le seul moment de l'année où il s'autorisait les drogues. Il était anarchiste et s'efforçait de vivre en accord avec ses convictions politiques, ce qui signifiait, entre autres, qu'il ne consommait pas de produits ayant parcouru des milliers de kilomètres, comme le café. Il s'interdisait également les films pornos, n'avait pas de téléphone portable et se faisait un point d'honneur à dépendre le moins possible de jobs salariés – c'était une forme de protestation.

Je lui ai demandé pourquoi il ne regardait pas de porno. Il a répondu que ça troublait son esprit. On a discuté des différences entre les sexualités masculine et féminine. J'ai dit qu'à mon avis, les hommes et les femmes avaient autant envie de sexe les uns que les autres mais le corps de la femme avait peut-être plus de mal à enchaîner plusieurs rapports sexuels à la suite. Je pensais à cet instant à mon propre corps, épuisé.

« C'est frustrant parce que j'aurais bien voulu baiser encore trois ou quatre fois aujourd'hui, si mon corps l'avait supporté », ai-je ajouté. « Je pourrais le faire encore cinq fois », a-t-il dit.

Le truc avec le sexe, a-t-il poursuivi, c'est qu'au bout d'une certaine période d'abstinence, l'envie s'estompe mais il suffit d'un seul rapport pour retrouver l'envie de le faire tout le temps. Lunar Fox m'a confié que lors de ses précédents Burning Man, il n'avait jamais eu de rapport sexuel ni même embrassé quelqu'un. J'ai trouvé ça incroyable.

« C'est plus facile d'être une nana, ici », a-t-il expliqué. Je n'en étais pas si sûre. Il y avait tellement de corps nus sublimes qui se baladaient partout.

On était tous les deux fatigués. Il m'a dit que s'il ne faisait pas de sieste après l'amour, il passait le reste de la journée à chercher l'occasion de dormir un peu. On s'est fait la remarque que le sexe réveillait les femmes alors qu'il fatiguait les hommes. C'était réconfortant de balancer des généralités sur les deux sexes – comme ça, nonchalamment, sans la posture que je prends quand j'écris, à savoir qu'il n'y a pas d'entités « hommes » et « femmes », mais un large spectre de comportements et de manières d'être dans le monde, modifiables par les outils technologiques et les hormones synthétiques.

On a quitté la tente du sitar et on a pédalé jusqu'à la playa. On voulait voir une reconstitution sculptée de Mir, la station spatiale russe. On l'a trouvée, on est entrés à l'intérieur. L'un des Russes qui l'avaient construite démontait les lumières. La station spatiale allait être brûlée plus tard dans la soirée. On est allés lui parler. Il était froid, comme c'était prévisible de la part d'un Russe. « Première fois en Amérique. Première fois à Burning Man », a-t-il dit avec un accent prononcé. On lui a demandé s'il exporterait le Burning Man en Russie. « Il n'y a pas d'endroit comme ça en Russie, a-t-il répondu. Chez nous, il pleuvrait. » On a quitté la station spatiale et pédalé vers le Temple of Wholyness² où des amis d'amis de Lunar Fox se mariaient l'après-midi. On est passés devant une pyramide maya surmontée d'un « like » Facebook, un pouce levé géant qui serait brûlé plus tard. Lunar Fox m'a raconté son premier Burning Man, en 1999. Rien de tout ça n'existait à l'époque : pas de « like », pas d'appareils photo dans les téléphones portables, pas de délégation russe. Plus petit, le festival rassemblait une bande de militants écolos purs et durs qui prônaient une éthique radicale du *leave-no-trace* : ne laisser aucune trace de son passage. Mais c'était la même chose, a-t-il conclu. Ceux qui disaient que ça avait changé se trompaient. Le Burning Man, en grossissant, découvrait la même stratification, les mêmes problèmes que les autres sociétés en développement. C'est tout.

Le temple aussi était une pyramide. À l'intérieur, plusieurs objets religieux avaient été retirés de leur contexte et mélangés dans un maelström panspirituel de... disons de sainteté globale. Une enclume bouddhique occupait le centre de la pièce et plusieurs centaines de

personnes méditaient tout autour en silence, assises par terre. Dehors, les Burners avaient orné les murs de sanctuaires pour les défunts, pour des animaux domestiques morts, pour des problèmes dont ils essayaient de se débarrasser. J'ai regardé des photomontages de gens avec leur mère, leur frère, leurs amis disparus. Tout cet amour mal géré, si rarement exprimé. Je me suis tournée vers Lunar Fox. On avait les larmes aux yeux.

Nous n'avons pas trouvé notre mariage, mais il y en avait un autre et nous avons applaudi les mariés. Après ça, assis côte à côte au soleil dans le sable, on a assemblé une structure hexagonale en contreplaqué qui allait rejoindre les autres hexagones d'une molécule en contreplaqué. On était censés écrire quelque chose dessus mais on ne l'a pas fait. On l'a regardé quand il a été placé avec les autres et puis on est partis. Dimanche, la structure serait brûlée.

Le jour déclinait. « Normalement, c'est l'heure de ma sieste, mais aujourd'hui... a commencé Lunar Fox. Je ne sais pas trop quoi penser d'aujourd'hui. »

Je comprenais ce qu'il voulait dire. C'était la première fois de ma vie que je passais une journée comme celle-ci. Je ne m'étais jamais sentie aussi proche de quelqu'un en si peu de temps. On a visité un dôme géodésique. On s'est dirigés vers une chapelle où se trouvait un orgue dont Lunar Fox voulait jouer avant que tout soit brûlé dans la nuit. À l'intérieur, un mariage se déroulait. Il a joué « Here Comes the Bride » et on a applaudi les heureux mariés. Ensuite nous sommes retournés au Desperado à vélo. On a partagé son repas, un sandwich grillé au fromage avec de la soupe à la tomate. Il m'a dit de repasser plus tard, il aurait peut-être des champignons. Je suis repassée. Il était torse nu et portait un short en cuir avec un bonnet d'aviateur. Il ne lui restait pas de champignons. « La fille avec qui j'ai fricoté hier soir vient juste de passer », a-t-il annoncé. Je ne comprenais plus... est-ce qu'il n'avait pas dit... ? Ça n'avait pas d'importance. J'avais mes propres soucis. On s'est mis d'accord pour se retrouver le lendemain midi. Je savais que je n'irais pas au rendez-vous.

Je suis retournée à mon camping-car où j'ai découvert que les drogues circulaient depuis le début. On a glissé un demi-buvard de LSD sous nos langues et on est sortis dans la nuit. Le papier a libéré les substances chimiques tandis que Mir s'embrasait, la chapelle des mariages s'embrasait, le « like » facebookien s'embrasait. On a

déambulé dans le décor baigné de la lueur des LEDs, la palette de couleurs était la même que celle du film *Tron*, une vision du futur qui était le futur, un futur rempli de dance électro.

La drogue a agi au moment où on s'amusait sous une installation artistique en bâtons lumineux violets. On courait et on dansait dans les lumières en riant, à bout de souffle. On a grimpé à bord de véhicules mutants, l'un avait la forme d'une tortue géante et l'autre était un bateau de pirate postapocalyptique baptisé Thunder Gumbo. On a dansé sur le toit des véhicules. À nos pieds, les Burners à vélo tournoyaient comme des crustacés de haute mer phosphorescents. Le souvenir de ma journée me revenait sans cesse à l'esprit. Je n'arrêtais pas de croire que je voyais des gens baiser et puis je me suis rendu compte que c'était juste une collision de vélos. J'avais l'impression d'avoir déjà rencontré les gens autour de moi. On a repris des buvards.

Il y avait une cabine téléphonique où l'on pouvait appeler Dieu. J'ai décroché le combiné et je Lui ai parlé.

« Bonjour, a dit Dieu.

– C'est le matin ? j'ai demandé.

– C'est le matin là où tu es, a dit Dieu.

– Où es-tu ? j'ai demandé.

– Je suis partout, a dit Dieu.

– C'est pour ça que les gens ne t'aiment plus ! » ai-je hurlé avant de raccrocher.

J'ai imaginé Dieu en vieux Burner quelque part près de Palo Alto. Il n'avait pas pu venir au Burning Man cette année alors il avait eu l'idée de ce téléphone magique. J'ai imaginé des bénévoles comme lui, partout dans le pays, attendant que le téléphone sonne pour jouer à Dieu et entrer en contact avec la magie de la playa. Puis je me suis dit que le téléphone était sans doute relié à une tente pas très loin.

J'ai commencé à être parano. Un véhicule mutant s'est garé à côté de nous. Sur le toit, j'ai vu des personnes d'une cinquantaine, soixantaine d'années. Je les ai prises pour des aristocrates. Elles portaient des espèces d'iroquoises aztèques et des perruques Louis XVI. C'étaient des prêtres brahmanes qui nous observaient de haut, rassemblement sacré de toutes les élites historiques. Leur engin en forme de baudroie arc-en-ciel s'appelait le Disco Fish et il était piloté automatiquement par un GPS programmable. Ses échelles étaient peintes dans les couleurs primaires du logo de Google. J'ai vu

dans le Disco Fish une conspiration de Google visant à pourrir l'éthos antimondialiste du Burning Man avec ses bagnoles qui se conduisent toutes seules, projet supervisé par les cadres de seconde zone. Mes soupçons se sont confirmés quand un type de leur bande a commencé à parler d'une expo du Guggenheim avec l'un de mes amis.

Nous sommes quand même montés à bord du Disco Fish. On a dansé. On est restés éveillés jusqu'au lever du soleil puis on est rentrés tranquillement au camping-car, où nous avons parlé. Nous avons tous éprouvé un sentiment d'unité. Un type de notre groupe venait tout juste de quitter la boîte qu'il avait créée en empochant un bon pactole. Il n'avait plus besoin de bosser – plus jamais. Il nous a raconté tout ce qui lui était passé par la tête au cours de cette année, quand un boulot qui lui avait semblé magique s'était transformé en corvée, avec un bureau, des règles à observer, et qu'il s'était rendu compte qu'il ne se sentait plus à sa place, que sa présence n'était plus désirée jusqu'à ce que, la veille de son départ pour le Burning Man, on l'avait payé pour qu'il s'en aille. Il était coiffé d'une casquette brodée de l'inscription *Junior Airline Pilot*. On était assis devant le camping-car quand Adam est arrivé. Il portait un legging bleu et un gilet en fourrure blanche. Quelqu'un lui avait peint le visage. Il était déchaîné. Il avait pédalé jusqu'au bout de la playa pour regarder le lever du soleil. Je l'ai serré dans mes bras. J'étais tellement contente de le voir. Une autre personne était allée à une *sunrise party* au Robot Heart, au bord de la playa, où Shervin Pishevar, l'investisseur en capital-risque qui s'était dessiné au rasoir le logo Uber dans les cheveux, dansait au sommet du sound system. L'avocate d'affaires nous a rejoints. Elle portait un boxer Superman et un haut de bikini.

Pas étonnant que les gens détestent le Burning Man, ai-je pensé en considérant le festival à travers les yeux d'un cynique : des friqués en vacances qui enfreignent des lois que tous les autres doivent respecter sous peine de répression. L'hypocrisie du concept de « zone autonome créative » me dérangeait. La plupart de ces gens retourneraient à leurs vies et à leurs boulots dans le secteur des grandes farces de notre génération. Ils ne se battraient pas pour qu'on dépénalise les drogues qu'ils avaient consommées ; ils ne parleraient à personne de leur visite à l'Orgy Dome. Qu'ils aient poussé des cris de joie devant le bûcher funéraire du « like » facebookien ne serait pas spécialement bien vu le mardi, à la cafétéria de Facebook. Ces gens qui faisaient leurs choux

gras de photos prises partout dans le monde, d'« événements à venir » et des ex harceleurs sur les réseaux sociaux célébraient ici leur libération de la toile dans laquelle ils nous avaient tous empêtrés, la liberté d'exister sans Internet. Sans parler de tout ce merdier – les guêtres en fourrure synthétique, les bouteilles d'eau en plastique, les piles jetables –, ces saloperies faites de tonnes d'hydrocarbures qui ne disparaîtront jamais.

S'élever contre cela dans la vie quotidienne implique un sacrifice social considérable, auquel seules des personnes comme Lunar Fox sont prêtes à consentir, et c'est peut-être ce que les anciens Burners reprochent aux nouveaux : qu'ils maintiennent l'idée des zones autonomes. Le prix du billet, 400 dollars, comprend autant le droit d'abandonner tout ce qui s'est passé au Burning Man que celui d'y entrer.

Malgré tout, on se sentait bien ici. J'avais pu faire des choses que je voulais tester depuis longtemps et que je n'aurais jamais pu faire chez moi. Et si on se sentait bien ici, si le festival avait pris autant d'ampleur ces dernières années parce que plein de gens s'y sentaient « comme chez eux », cela avait sans doute un rapport avec le fait que les structures sociales qui gouvernaient encore nos vies, dans nos vraies maisons où l'on se sentait seuls, coupés du monde et incapables de tisser les liens dont nous avions envie, n'étaient plus appropriées.

Si on m'avait demandé de prédire l'avenir, j'aurais avancé que le Burning Man durerait aussi longtemps que nous, la dernière génération née avant le développement d'Internet, nous qui nous efforçons d'adapter notre réalité à notre technologie. Les plus jeunes, espérais-je, n'auraient pas besoin de zones autonomes. Ils ne seraient pas timides. Ils prendraient de nouvelles drogues et vivraient de nouvelles expériences sexuelles. Ils ne se définiraient pas comme des hommes et des femmes. Ils mélangeraient leurs corps et leurs appareils en douceur, sans gêne, débarrassés de nos concepts d'authenticité.

J'étais debout depuis plus de vingt-quatre heures. Je n'allais pas pouvoir dormir avant plusieurs heures. J'aurais voulu que les sensations s'arrêtent maintenant, mais elles continuaient à affluer.

only participants », « Pas de spectateurs, que des participants ».

2.

Néologisme formé à partir des mots *wholly*, « entièrement », « complètement » et *holiness*, « sacré ».

Contraception et reproduction

L'inadéquation des méthodes contraceptives n'a pas besoin d'être démontrée. La vie des femmes est liée à des pilules et à des dispositifs qui provoquent prises de poids, saignements intempestifs, baisse de la libido, problèmes de peau, caillots sanguins, varices et dépressions. Il arrive qu'une femme adopte une méthode coûteuse ou invasive puis découvre qu'elle ne lui convient pas et qu'elle doit en changer. Nous utilisons des moyens de contraception pour éviter les grossesses et prévenir l'endométriose, le cancer des ovaires, l'acné. Malgré ça, nous continuons d'aller chez le médecin qui détaille pour nous les différentes « options » et leurs imperfections avec une résignation lugubre. Près de la moitié des Américaines tomberont enceinte sans l'avoir désiré avant l'âge de quarante-cinq ans ; trois sur dix subiront un avortement.

J'ai commencé à prendre la pilule à dix-huit ans, l'âge de mes premiers rapports. Les dix années suivantes, j'ai changé plusieurs fois de pilule. Toujours et encore des pilules. Certaines m'ont abîmé la peau. Certaines étaient remboursées par la Sécurité sociale et brusquement ne l'étaient plus. Certaines ont totalement anéanti ma libido. Je les soupçonne d'avoir aggravé la dépression que j'ai traversée quand j'avais vingt ans, dépression que j'ai soignée avec d'autres pilules. Lorsque j'ai eu vingt-huit ans, alors que je venais de passer dix ans sous pilule, un médecin m'a dit que je n'aurais jamais dû prendre de contraceptif à œstrogènes car je souffrais parfois de migraines ophtalmiques, ce qui augmentait le risque d'AVC en cas de caillot sanguin. J'ai arrêté la pilule et je n'ai pas eu mes règles pendant

six mois.

Quand j'ai eu de nouveau un petit ami et que j'en ai eu marre des préservatifs, je me suis fait poser un stérilet en cuivre, sans hormones, qui a doublé la durée de mes règles. Un médecin m'a proposé un traitement hormonal pour la ménopause censé stopper les saignements mais ça n'a pas marché. J'ai pris une pilule microdosée à base de progestérone qui m'a fait saigner pendant deux mois d'affilée, un effet secondaire relativement répandu des pilules microdosées, qui rend les rapports gênants et dégoûtait clairement mes partenaires. Il semblait incroyable qu'à cette époque de technologie avancée, je dépende des caprices d'un bidule qui n'est à la base qu'un dispositif rudimentaire en cuivre, inventé quarante ans plus tôt.

Les choses ont empiré quand j'ai voulu me faire retirer mon stérilet. Les filaments de nylon pour l'extraire avaient été coupés trop court ; il n'y avait aucune trace du machin. J'ai dû payer une échographie pour vérifier qu'il se trouvait toujours dans mon utérus (c'était le cas), puis je suis allée consulter plusieurs médecins qui partageaient mon inquiétude mais ne m'étaient d'aucune aide ou bien envisageaient une intervention chirurgicale, jusqu'à ce que je tombe enfin sur un gynéco qui réussisse à me le retirer. Les moyens de contraception qui restaient à ma disposition avaient de possibles effets secondaires et coûtaient plus de 500 dollars. Bien que toutes les méthodes soient prises en charge par l'Affordable Care Act¹, le dépistage des infections sexuellement transmissibles réalisé avant la pose du stérilet ne l'était pas. Restaient les capotes. « Est-il réaliste d'envisager que vous utiliserez régulièrement des préservatifs ? » m'a demandé un médecin. J'avais un petit copain à l'époque, j'ai fait confiance un temps à son self-control mais je ne voulais vraiment pas tomber enceinte. Je me suis fait poser un stérilet hormonal en plastique, une technique conçue dans les années 1970. Les saignements ont été sporadiques pendant six mois et puis soudain, miraculeusement, mon corps a enfin trouvé une sorte de stabilité.

On a tendance à considérer que nous inventons et orientons la technologie en fonction de nos desseins, et que les machines sont comme des prothèses que nous déployons, mais il arrive que nous adaptions nos attentes à la technologie dont nous héritons. Ceci est particulièrement vrai pour la contraception qui n'aura connu

quasiment aucune innovation fondamentale ces quarante dernières années. Nous nous accommodons de l'idée restrictive que le préservatif est le seul moyen de se protéger à la fois des grossesses et des infections sexuellement transmissibles. Nous acceptons comme un fait établi que les meilleures méthodes pour éviter de tomber enceinte soient également les pires pour éviter les infections. Nous acceptons l'absence d'alternatives pour les femmes qui ne peuvent pas prendre d'hormones. Nous considérons comme exceptionnels les risques encourus par les femmes désirant un enfant mais dont les partenaires souffrent de maladies virales chroniques. La dernière avancée en matière de contraception masculine est intervenue après la création du latex en 1920.

En 1995, l'Institute of Medicine a publié un rapport appelant « une deuxième révolution contraceptive ». Il citait les carences susmentionnées et des problèmes de santé publique tels que le taux élevé de grossesses indésirables et d'IVG aux États-Unis et dans le monde, la croissance rapide de la population et les difficultés rencontrées par les classes sociales défavorisées bénéficiant d'un accès aux soins réduit quand il s'agit d'obtenir une contraception adaptée. Les vingt années suivantes ont été ponctuées de découvertes majeures dans tous les domaines, de l'informatique à la physique théorique en passant par la génétique. Aucun des problèmes évoqués ci-dessus n'a été résolu.

L'investissement du secteur privé dans les méthodes contraceptives a chuté de manière spectaculaire après le pic des années 1970. Les plus grands laboratoires pharmaceutiques et les entreprises de biotechnologie ont massivement abandonné leurs recherches dans ce domaine. Un labo pharmaceutique n'a pas grand intérêt à laisser tomber une pilule rentable et largement utilisée pour chercher une solution durable et bon marché. Comme les contraceptifs ciblent de vastes populations en bonne santé, les barrières pour obtenir un agrément et pratiquer des tests sont élevées. Les rares innovations de ces dernières décennies ont été généralement initiées par le gouvernement ou des organismes philanthropiques tels que la fondation Gates.

Les modifications du comportement sexuel – plus de partenaires en moyenne, une activité sexuelle plus longue en dehors du mariage – ont coïncidé avec la réduction des fonds consacrés à la recherche sur

la contraception. Les méthodes d'aujourd'hui ont été conçues pour coller à une morale sexuelle d'une autre époque. J'ai rarement pensé, en écoutant l'énième sermon d'un médecin sur les comportements sexuels « à risque » (c'est-à-dire les rapports sans préservatif), que je récoltais les fruits de recherches qui répondaient à des attentes d'il y a un demi-siècle. Pendant des décennies, la prévention des infections sexuellement transmissibles était menée séparément de la prévention des grossesses, partant du postulat que les infections ne concernaient pas la « majorité normative » : les couples durables qui veulent contrôler leur fertilité, mais peu exposés aux IST. En lisant les anciens rapports de recherches sur la contraception, on s'aperçoit que l'accent est mis sur la nécessité de modifier son comportement pour se conformer aux limites de la science plutôt que de modifier la science pour élargir le spectre des comportements sexuels.

Lutter pour le simple droit à la contraception a coûté tellement d'énergie qu'il semblerait que nous ayons oublié de formuler d'autres demandes. Nous avons placé la barre très bas, d'autant que la contraception fait partie de ces progrès, comme l'alphabétisation ou l'hygiène dentaire, qui ne peuvent pas être retirés. La contraception est la fusion originelle entre corps humain et technologie, l'amorce d'une symbiose qui ne pourra que s'accélérer dans le futur. Pour une majorité écrasante d'Américains, le contrôle des naissances est la norme que nous observerons pendant une grande partie de notre vie d'adulte, y dérogeant uniquement pour atteindre une moyenne de 1,7 grossesse aux États-Unis. Et ce sont pourtant ces étroites fenêtres au cours desquelles les femmes recherchent la fertilité optimale qui sont souvent considérées comme leur état « naturel ». Ce qui nuit à notre réflexion sur la question, c'est probablement notre attachement à l'idée dépassée d'une fatalité biologique. Elle a été créée par les règles artificielles, inscrites sur les plaquettes des premières pilules, qui ramenaient les femmes à la pharmacie une fois par mois. Et malgré les progrès sur la prise en charge du coût des contraceptifs, cette question universelle reste un fardeau financier disproportionné, une dépense personnelle supportée par la moitié de la population au détriment de l'autre. Encadrer la contraception comme un choix plutôt que comme un droit nous a non seulement contraintes à nous accommoder de techniques médiocres et pas assez accessibles, mais nous a également encouragées à considérer nos vies sans enfants

comme une situation arrêtée.

Aujourd'hui, une Américaine sur cinq n'a pas d'enfants, contre une sur dix dans les années 1970. Entre 2007 et 2011, la fertilité a chuté de 9 % aux États-Unis. Le nombre moyen d'enfants par femme a atteint son plus bas niveau en 2013. Les enfants sont de plus en plus considérés comme des choix. J'approche actuellement un âge où, si je ne fais pas de bébé, j'aurai choisi de ne pas en avoir. Je me pose la question : *ai-je fait ce choix ?*

Un soir du mois d'août 2015 où il faisait une chaleur étouffante à Manhattan, j'ai suivi une amie dans sa chambre. On a laissé son colocataire et mon mec au salon, où ils regardaient un tournoi de bras de fer sur ESPN. J'ai lu les instructions pendant qu'elle préparait l'injection puis je me suis assise sur son lit bien fait et je l'ai observée, debout de l'autre côté de la pièce. Dos tourné au miroir, elle avait baissé son short en jean et regardait par-dessus son épaule, sourcils froncés, pour trouver le bon angle. C'était une injection intramusculaire. Au cours d'un atelier de trois heures, elle avait appris comment chasser les bulles d'air, comment éviter de piquer dans une veine. À l'aide d'un feutre, elle avait marqué l'endroit à piquer, au niveau du rivet de la poche arrière de son jean. Elle a enfoncé l'aiguille. Puis elle s'est assise sur le lit, très pâle.

Les spécialistes de la fertilité qu'elle consultait appelaient cette dose massive d'hormones l'« injection de déclenchement ». Après des jours de préparation, l'injection obligeait ses ovaires à libérer plusieurs ovocytes d'un coup. La réussite est attestée par un test de grossesse positif le lendemain, une pseudo-grossesse indiquant le taux d'hormones de synthèse dans son sang. Trente-six heures après l'injection, j'ai accompagné mon amie à une clinique de Manhattan où ses ovocytes ont été « récoltés » puis cryogénisés. L'infirmière nous avait briefées sur les « visages tristes » de la salle d'attente, des femmes dont les traitements avaient échoué. Celles qui désiraient prolonger leur fertilité et celles qui voulaient la ranimer consultaient les mêmes spécialistes.

Tout cela est tellement nouveau. En 2012, la FDA² autorise la congélation des ovocytes. En 2013, 5 000 femmes y recourent. Ce nombre devrait atteindre 76 000 par an d'ici 2018. En 2014, Facebook et Google annoncent leur volonté de prendre en charge les frais

médicaux de leurs employées ayant opté pour la congélation de leurs ovocytes. Mes amis les plus aisées s'y sont mises en 2015 en payant de leur poche. Un cycle de congélation d'ovocytes coûte environ 10 000 dollars, plus 500 dollars de frais annuels pour leur préservation. La production et le prélèvement des ovocytes nécessitent parfois plus d'un essai. Et si une femme décide plus tard d'essayer de tomber enceinte en se faisant implanter ses ovocytes congelés, elle devra déboursier plusieurs milliers de dollars supplémentaires pour une fécondation in vitro. Comme dans toute fécondation in vitro, la plupart des tentatives échouent.

C'est comme si nous avions transformé un processus simple en quelque chose d'incroyablement compliqué. Il y avait ces corps, mûrs pour la reproduction, protégés de la reproduction puis finalement stimulés pour une reproduction congelée. Mes amies, la trentaine, des carrières professionnelles brillantes, choisissaient cette option parce que les événements de la vie ne s'étaient pas enchaînés comme elles l'avaient prévu. Elles excellaient dans leur boulot. Elles vivaient dans de beaux appartements et gagnaient assez d'argent pour fonder une famille sereinement mais il leur manquait un compagnon qui leur procurerait le matériel génétique nécessaire, un soutien à vie et de l'amour. Elles voulaient suivre le modèle de leurs parents, mais l'amour ne se planifiait pas – alors que l'ovulation, si.

L'idée d'un choix sous-tendait tout cela. Les révolutions économiques, technologiques et sociales étaient réduites à une décision individuelle par cette causalité arbitrairement instituée entre les aspirations de chacun et les résultats obtenus. « Le droit de choisir » – le droit à la contraception et à l'IVG – n'est pas le choix que je souligne ici. Ce que je veux dire, c'est que la question des bébés justifie l'existence d'une fiction selon laquelle il faut modifier sa vie pour la faire rentrer dans un moule avant l'échéance fixée. Si le choix consistait seulement à avoir un enfant ou pas, alors tous ceux qui veulent un bébé et sont physiquement capables de le concevoir en feraient, tout simplement (comme tant de personnes). Mais ce que j'observais chez mes amies, c'est qu'il ne s'agissait pas tant du choix de faire un enfant que de celui de fonder une famille nucléaire, ce qui, contrairement aux bébés, hélas, n'arrivait pas parce qu'on l'avait plus ou moins décidé.

J'imaginai parfois qu'un docteur m'annonçait en secouant la tête

que je ne pourrais jamais avoir d'enfant, auquel cas je serais triste mais libérée de la pression du mariage. Je pourrais vivre ma vie comme je l'entends sans devoir prendre la « décision » de me conformer au type de famille dans lequel j'avais grandi pour créer un environnement stable à l'enfant. La question de rencontrer un « partenaire pour la vie » devenait moins pressante lorsque je renonçais à l'idée d'avoir des enfants parce que je ne voyais aucune raison et n'éprouvais aucun besoin de me mettre en ménage avec quelqu'un si je n'en avais pas. Mais je pensais ensuite aux quarante années à venir, une longue route, et je me disais que j'avais déjà vécu pas mal d'aventures et concrétisé la plupart de mes envies, et l'idée de passer une partie de ce temps à m'occuper d'un enfant me plaisait bien. Je n'ai pas eu une seule fois l'impression que si je « décidais » d'avoir un bébé, le prérequis qui me paraissait indispensable – à savoir un second parent – apparaîtrait automatiquement. Bien sûr, j'aurais pu choisir, et je le pouvais encore, d'élever un enfant seule. C'était le cas de nombreuses femmes et ce serait succomber au sentimentalisme que de prétendre qu'elles ne payaient pas un lourd tribut pour ça. Je n'étais pas obligée d'être mariée pour faire un bébé mais notre société était économiquement et socialement aménagée de sorte qu'il était difficile pour une personne seule d'élever un enfant. Accoucher coûte cher aux États-Unis, en moyenne trois fois plus que dans les autres pays. Le taux de mortalité infantile est le plus élevé des vingt-sept pays les plus riches, et la communauté afro-américaine est la plus touchée. Les États-Unis figurent parmi les trois seuls pays au monde à ne pas verser d'indemnités de congé parental. Avons-nous le choix ? Mes amies qui ont congelé leurs ovocytes n'ont pas l'impression d'avoir fait un choix – elles veulent des enfants. Mes amies qui souhaitent tomber enceintes mais dont le corps refuse de coopérer n'ont pas l'impression d'avoir fait un choix. Quand on était jeunes, qu'on avait une vingtaine d'années et qu'on prenait la pilule, choisissons-nous vraiment de ne pas fonder une famille ? Je n'ai jamais eu cette impression. C'était plutôt comme si une famille ne nous avait pas choisis.

Dès lors que les femmes font des bébés, le principe d'égalité entre les sexes commence à tourner en leur défaveur. Selon le Bureau of Labor Statistics, le bureau américain des statistiques du travail, une femme non mariée gagne 96 cents quand un homme gagne un dollar.

Lorsque les femmes deviennent mères, une étude a montré qu'elles subissent une « pénalité salariale » par rapport aux hommes équivalant à 4 % par enfant, pénalité qui augmente tout en bas de l'échelle des salaires. Quand on aborde la question des enfants, certaines femmes jugent belle et noble cette résignation ; d'autres, nombreuses, ne partagent pas cet avis. Ou se disent simplement qu'un jour viendra où elles auront très envie d'endosser ce rôle pour découvrir plus tard, à l'approche de la quarantaine, qu'elles sacrifieraient des enjeux encore plus importants.

Les médias nous abreuvent d'informations sur la crise de la fertilité, parlant de ces nombreuses femmes qui « attendent la dernière minute » pour avoir des enfants mais ce qui est sûr, c'est que plus le progrès permettra aux femmes de repousser l'âge de la procréation, plus celles-ci voudront attendre. Le calcul est simple : d'un côté, vous avez la vie que vous avez menée avec toutes vos expériences sexuelles, de l'autre l'assurance d'un amour qui surpasse toutes les autres formes d'amour, d'une réaction instinctive qui permettra d'accepter aisément le déclassement professionnel que la femme connaîtra en devenant mère. Concernant le mariage, la promesse d'une plénitude émotionnelle se fonde sur la croyance quasi religieuse en un avenir différent de l'expérience déjà vécue. Et comme le mariage, élever un enfant est un processus censé échapper à l'histoire, de sorte que toute inclination pour la liberté sexuelle disparaîtra soudainement, effacée par la perspective d'avoir un bébé.

Le futurisme, dans le domaine de la reproduction, ne se réduit pas à la cryogénie. Le prolongement infini de la fertilité est une fausse proposition d'avenir ; un avenir qui réconcilierait la famille et la liberté sexuelle apporterait une aide plus précieuse aux parents célibataires, pas seulement matérielle mais aussi idéologique. Comme piste d'investigation, cette conception du futur reconnaîtrait que le mariage et les enfants ne sont pas nécessairement liés. Elle s'attacherait à déconnecter la reproduction et l'éducation des enfants du schéma du genre tout en s'assurant que l'enfant reçoive des influences féminines et masculines dans sa vie ; elle aménagerait des horaires et des lieux de travail mieux adaptés aux familles et légiférerait sur les engagements de la coparentalité hors mariage. L'expérience a déjà débuté : aux États-Unis, 40 % des naissances sont attribuées à des couples non mariés. La plupart des gens séparent

désormais leur vie sexuelle du mariage, mais la réflexion sur le sujet doit s'étendre. Quand on cite les études sur les avantages d'élever un enfant dans un foyer biparental, l'argument semble jouer en faveur du mariage et rien n'est mis en avant pour améliorer l'éducation d'un enfant en dehors de ce cadre. Cela induit que de nombreuses femmes, non mariées mais lucides par rapport aux difficultés rencontrées par les familles monoparentales, ont l'impression que le « choix » qu'elles ont fait de ne pas avoir d'enfants n'en est pas un.

D'un point de vue personnel, les sacrifices qu'il me faudrait faire pour avoir un enfant seule grâce au matériel génétique d'un ami ou d'un donneur de sperme pèsent plus que mon désir d'enfant. J'imagine toutefois assez bien un arrangement avec un homme que j'aime et qui compte mais que je ne veux pas épouser, quelqu'un qui désire aussi un enfant, organisant dès la naissance les modalités de garde que les couples divorcés ou jamais mariés peaufinent depuis des décennies. La première année, peut-être, nous pourrions vivre ensemble dans la même maison puis convenir par la suite que le projet commun d'élever un enfant ne s'accompagne pas nécessairement d'une relation amoureuse réciproque et durable.

Ou je n'aurai pas d'enfants du tout. La pratique d'une religion est souvent associée à une certaine conception de la famille mais la plupart des religions ont autorisé des vocations fondées sur les pratiques sexuelles de chacun. La vie conjugale était une de ces vocations, une manière d'être au monde. Il y avait aussi les figures de l'ermite, du moine, de l'ascète, de la nonne. Le célibat était traditionnellement exigé pour tenir ces rôles, définis soit par une introspection et un isolement rigoureux, soit par la décision également radicale de consacrer sa vie aux autres, de servir la communauté. Leurs rôles en dehors de la famille étaient respectés parce que la collectivité considère que se présenter au monde comme individu permet une qualité de rapports humains interdite aux personnes occupées à élever et à nourrir leur progéniture. Il existe aujourd'hui un nouveau type de personne, peut-être dans une position similaire, dont la place en marge du foyer familial est assurée non pas par le célibat mais par la contraception. N'est-ce pas aussi une vocation ?

1. Patient Protection and Affordable Care Act : loi sur la protection des patients et les soins abordables promulguée en mars 2010 et surnommée Obamacare.
2. Food and Drug Administration : agence américaine des produits alimentaires et des médicaments.

Le sexe du futur

Cinq ans ont passé et ma vie a connu peu de changements de fond. Moi en revanche, j'avais changé. Je comprenais désormais la fabrique de ma sexualité. Je voyais ses coutures et la nature arbitraire de ses mythes. J'avais enfin compris que la sexualité a peu de rapport avec le sexe. Une hétéro qui couche avec des types rencontrés en ligne parce qu'elle cherche un mec n'est pas différente, dans son comportement, d'un homo qui déclare rechercher des relations occasionnelles. L'homme qui trompe sa femme n'est pas différent, dans les actes, du polyamoureux qui couche avec quelqu'un en dehors de sa relation principale. C'est la conceptualisation et le discours sur l'intention qui différencient les sexualités, pas le sexe en lui-même. Le sexe du futur ne sera pas d'un nouveau genre, historiquement distinct des autres, mais juste une manière différente d'en parler.

Je percevais mieux le pouvoir de la tradition sur mon positionnement dans le monde, surtout quand je voyageais dans des endroits où le vieil ordre social était intact et où chaque conversation commençait par « Vous êtes mariée ? » ou « Vous avez des enfants ? ». Serais-je plus heureuse si je pouvais répondre par oui ? C'est la question que je me posais. J'aimais ma vie mais je savais que j'aurais aussi apprécié la facilité de pouvoir décrire ma famille, et de recueillir l'approbation universelle qui va avec. Déclarer ouvertement que j'allais organiser ma sexualité autour de l'amour libre me paraissait parfois dénué d'intérêt. Je ne suis pas sûre qu'une déclaration d'intention ait de l'effet sur l'expérience vécue. Tout comme vouloir tomber amoureux ne faisait pas surgir l'amour, me proclamer

« sexuellement libre » ne me libérerait pas de mes inhibitions. Une vie vécue en multipliant les aventures comprendrait toujours de longues périodes de monogamie. Je devrais toujours respecter les préférences de mes partenaires. Je ne pourrais pas ignorer les sentiments sous prétexte de revendiquer ma liberté. Je savais cependant que revendiquer ma liberté sexuelle comme un idéal m'aiderait à accorder mes choix antérieurs à l'idée que je me fais de la vie. Cela établissait une continuité entre mon passé et mon avenir. Cela valorisait des expériences qui m'avaient inspiré frustration ou regret. Sans cette déclaration d'intention, nous tenions un double discours. Nous parlions de coregasmies mais croyions à la noblesse de l'abstinence. Nous prônions l'égalité des sexes mais c'était à l'homme de régler les additions. Nous voulions des enfants mais nous jugions nécessaire de se marier au préalable. Ces contradictions accroissaient cette duplicité où ce qui était bon ou mauvais dans le sexe ne concernait pas du tout le sexe mais plutôt ses conséquences dans l'ordre social. Je n'avais pas aimé ma liberté parce que je ne voulais pas être propulsée en dehors de la normalité.

J'avais toujours préféré réussir par les canaux reconnus : avoir de bonnes notes, aller dans la bonne université. Obéir aux règles me satisfaisait, et j'obtenais plus de soutien de ma famille quand nous faisions comme si je n'avais pas choisi d'être seule, quand nous feignions de croire que j'attendais simplement (pendant des décennies peut-être) que la bonne personne se présente à moi. C'était plus facile de considérer ma situation comme le fruit de la malchance que comme un sabotage délibéré causé par la volonté affichée de ne pas rechercher une relation pour la vie. Et puis il y avait aussi la possibilité que je sois juste une femme pas désirable du tout qui enjolivait sa situation, ou bien que je sois naïve – auquel cas je réaliserais vite ce que sont la recherche de la liberté sexuelle et les dégâts émotionnels qu'elle provoque. J'ai peu à peu appris à ignorer ces discussions ou du moins ai-je intégré une leçon importante sur la résistance au changement : elle résulte moins des diktats institutionnels que des suggestions subtiles de vos proches.

Certaines personnes resteraient fidèles à l'institution du mariage, mais j'espérais que le partenariat conjugal cesserait d'être considéré comme une fin en soi pour devenir un statut plus modeste, peut-être la base d'initiatives partagées telles que l'éducation des enfants ou des

projets artistiques. Les mariages ouverts avaient déjà perdu leurs stigmates. La pratique nous aiderait à mieux gérer l'impact émotionnel des relations multiples et simultanées. Nous serions plus désinhibés en matière d'amour libre, nous aurions plus de témoignages utiles pour réfléchir. Les mariages « ratés » ne seraient plus considérés comme des échecs personnels.

Je me suis aperçue que je voulais tout ça mais avant tout, je voulais un monde qui offre une plus grande palette d'identités sexuelles. J'espérais que la prééminence et la légitimité d'un modèle sexuel unique continueraient à s'éroder, comme cela se passait à vitesse grandissante depuis cinquante ans.

Je ne suis restée que quelques mois à San Francisco mais la ville m'est apparue comme une synecdoque où le mélange post-1960 d'ordinateurs et de diversités sexuelles était particulièrement concentré. C'était comme Epcot, dans un sens, un prototype expérimental de la ville de demain, façonnée par l'étrangeté et dédiée à l'expérimentation sexuelle. On pouvait la visiter, et en repartir l'esprit plein d'options sexuelles.

Je suis allée à San Francisco une première fois en 2012. Puis je suis repartie. Quand j'y suis retournée deux ans plus tard, la ville m'a paru différente. Plus personne ne portait de T-shirt Google. Des manifestants caillaient les bus transportant les employés vers la péninsule. San Francisco traversait une période de mutations et se débarrassait de la carapace qui l'avait maintenue dans le passé. Les symboles Peace and Love se balançaient toujours dans les vitrines des cannabistrots et des friperies de Haight Street mais la ville devenait plus élégante, plus chère, plus uniforme.

Cette fois-là, j'ai séjourné dans le quartier de Mission, chez un programmeur informatique rencontré sur OkCupid en 2012. On était copains maintenant et il m'avait proposé son appartement pendant qu'il suivait une formation sur la côte Est pour un nouveau boulot. Avant son départ, on a passé un après-midi à se balader en ville. On a marché dans Dolores Park, baigné par le soleil de la plus longue sécheresse de l'histoire de la Californie. Mon ami a commandé un banh mi au tofu dans un food truck. On s'est assis sur l'herbe dans le chaud soleil de janvier, près d'une femme portant des chaussettes, des sandales et diverses écharpes colorées. Un homme habillé de la même

façon s'est approché et leur manière de se saluer nous a fait échanger un regard complice.

« Maintenant, on va entendre des gens qui parlent de choses qui n'existent pas », a dit mon camarade. C'était le genre à avoir essayé de prouver scientifiquement les vertus médicinales du kombucha (il y en avait très peu, semblait-il). Il considérait avec dédain le flottement de la raison qu'il constatait autour de lui.

On a pris le bus pour le Golden Gate Park puis on a marché jusqu'à Hippy Hill où on a fumé un joint. Devant nous, une bande de punks somnolaient sur un plaid, tenant en laisse un chat tigré au poil lustré qui levait les yeux vers les arbres, constamment sur le qui-vive. Une fille avec des dreadlocks retenues par une écharpe s'est levée et s'est mise à faire du hula-hoop de manière décousue. Si on retirait aux punks leurs signifiants (chiens et chats soyeux, hula-hoop), deviendraient-ils de simples SDF ? L'intention politique différencie-t-elle un punk d'un déséquilibré mental ou d'un toxico ? C'était toujours la bonne vieille question : une déclaration d'intention suffit-elle à préserver de l'échec ? Le soleil couchant dans nos yeux et le martèlement des djembés pas très loin m'ont rendue légèrement nauséuse. Un type en rollers a essayé de nous vendre des pipes en verre. Mon ami s'est demandé si tous les gens à rollers dans le parc avaient des trucs à vendre. On s'est levés et on est allés chez Amoeba Records.

Dans le bus du retour, un homme aux cheveux longs et à la peau tannée a engueulé les passagers, pestant contre l'abomination de nos téléphones portables. « Est-ce que vous savez d'où vient le métal de ce machin ? » a-t-il demandé en jetant un regard noir à une jeune nana qui tenait son téléphone à la main. « Est-ce que vous avez entendu parler du feu et du soufre ? » Il nous a traités de crétins, a hurlé que les téléphones déclenchaient les guerres, a évoqué les mines infernales et les minéraux rares. Il a essayé de draguer la fille qu'il avait prise à parti en lui proposant un rencard. « Je viens de Nouvelle-Zélande », a-t-il conclu d'un ton furieux avant de descendre du bus. Il s'exprimait sans une trace d'accent. « Comme si on n'avait jamais entendu parler de la Nouvelle-Zélande », a fait mon ami.

Mon hôte est parti et j'ai consciencieusement arrosé son pied de bambou deux fois par semaine, ses succulentes une fois par semaine et soigneusement rincé les épiphytes sous le robinet. J'ai fait tout ce que

j'adorais faire en Californie. J'ai bu des cappuccinos hors de prix, mangé des tacos bon marché et écouté ses disques de house music méticuleusement rangés. Principalement des titres en français ou en allemand, avec des voix dissonantes sur fond de beat électro. J'ai songé à la petite boîte qu'il m'avait montrée : rangée dans un tiroir, elle contenait plusieurs pastilles à la menthe Altoid enveloppées dans du papier alu. Il m'avait suggéré d'essayer, si j'en avais envie.

Un jeudi vers midi, j'ai pris une pastille. Je me suis allongée sur le lit et des motifs sont apparus sur le mur blanc en face de moi. Je sentais le soleil traverser les vitres, filtrer entre les feuilles des plantes et s'écraser sur mes paupières. J'ai mangé un cookie et écrit une ligne dans un carnet sur « une pause postcookie, une sensation que j'avais identifiée mais jamais acceptée ». J'ai pris des notes plus utiles : « Sensation d'être entraînée par un enfant vers un bac à sable, abandonnée puis de jouer avec du sable incroyablement lourd », et : « Esprit toujours vide, tournoyant comme un vélo dans un vélodrome vide autour de tous les vieux problèmes ».

Quelques heures plus tard, j'ai marché jusqu'au Dolores Park pour m'asseoir sur la colline herbeuse. J'ai descendu la 18^e Rue parmi les promeneurs, les touristes mangeaient des gâteaux sur la terrasse de Tartine et des pizzas chez Delfina. Je me suis assise dans l'herbe du parc. Je regardais mon téléphone pour avoir l'air normal quand un escadron de femmes a surgi par-derrière et s'est éparpillé autour de moi. Elles ont dévalé la colline, vêtues de débardeurs et de shorts assortis, distribuant aux pique-niqueurs du Red Bull stocké dans des bonbonnes accrochées dans leur dos comme des propulseurs de fusée. Je suis retournée à l'appartement. J'aurais voulu être dans un dôme tactile et voir un spectacle de lumières pour me divertir. Je ne me sentais pas vraiment encline à l'introspection, je ne tenais pas en place et je m'ennuyais. Dix heures plus tard, quand je me suis sentie capable de me comporter normalement, je suis sortie m'acheter une glace chez Bi-Rite.

Pour mon dernier vendredi en ville, j'ai cherché sur Google l'itinéraire jusqu'à Menlo Park et je suis allée déjeuner avec un ami qui travaillait à Facebook. Avec les transports publics, il fallait à peu près deux heures pour se rendre au siège de l'entreprise : j'ai d'abord pris le BART puis je suis montée à l'étage d'un train rouge préhistorique, le CalTrain, qui ventile de l'air chaud en cheminant,

dans un fracas métallique le long d'El Camino Real. Le bus qui m'a conduite ensuite de la gare jusqu'aux bureaux de Facebook s'est arrêté devant un hôpital des anciens combattants – le même hôpital des Anciens combattants de Menlo Park, je suppose, où Ken Kesey avait pris du LSD pour la première fois. Il paraissait impossible qu'un tel désert ait pu accueillir quoi que ce soit d'un tant soit peu culturel et pourtant c'était bien ici, dans un rayon de quelques kilomètres, que tout était arrivé : la People's Computer Company, les étudiants en création littéraire gobant des acides sur Perry Lane, les bureaux du Whole Earth Catalog. Tout ça est impossible à transplanter dans le Menlo Park d'aujourd'hui, tout comme il est impossible de superposer le souvenir d'un décor bohème fauché aux actuels Chipotle et Juice Generation de Greenwich Village. Après être descendue du bus, je suis passée devant un centre commercial avec un restaurant Jack-in-the-Box et un Starbucks. Ensuite, le trottoir s'est dissous en une bande sablonneuse longeant une autoroute à six voies, avec beaucoup de circulation et un chantier de construction. La route se terminait devant un pouce levé géant marquant l'entrée du siège de Facebook. Il fallait pour entrer franchir sous un soleil d'enfer un de ces carrefours piétonniers recouverts de panneaux qu'on ne voit que dans les banlieues où les piétons n'osent pas s'aventurer. J'étais en retard et j'appuyais frénétiquement sur les boutons pour traverser et atteindre le pouce levé de l'autre côté de la route. J'aurais dû louer une voiture. Il y avait des applications pour ces situations.

J'ai franchi le portail de Facebook et je me suis engagée dans une rue baptisée Hacker Way. L'asphalte ramolli étouffait les bruits du chantier. Au milieu de la journée, le parking entourant Facebook était rempli de voitures et vide d'humains. Les chargeurs des voitures électriques grésillaient. Des zones et des sous-zones, l'une d'elles exigeant une signature numérique au bas d'un accord de confidentialité affiché sur une tablette lumineuse, des chewing-gums Hi-Chews chapardés dans un bol à bonbons, un écran plat affichant le visage brillant de Mark Zuckerberg tenant un discours sans le son, et me voici enfin avec mon ami dans le saint des saints, le parc d'attractions et son simulacre de raffinement. Dans la boutique de sérigraphie, les archives de la propagande Facebook ornent les murs : des affiches aux couleurs vives, imprimées à la main proclament : FINALEMENT TOUT SE CONNECTE, LA FIERTÉ NOUS CONNECTE, DES SYSTÈMES POUR LA

SOCIÉTÉ, SI ÇA MARCHE, C'EST OBSOLÈTE, et, dans les couleurs des feux tricolores, LÈVE LE PIED ET GÈRE TON MERDIER.

Quand Stewart Brand décrit le laboratoire d'intelligence artificielle de Stanford dans les pages de *Rolling Stone* en 1972, il mentionne la salle des poufs poire, les barbes et les cheveux longs, les affiches contre la guerre du Vietnam et Richard Nixon, ainsi que des pancartes rédigées en tengwar, l'alphabet elfique du *Seigneur des Anneaux*. Il décrit les hackers comme « ces hommes magnifiques à bord de leurs soucoupes volantes, explorant les confins de la technologie, d'une étrange douceur ; un pays hors la loi où les règles ne sont pas écrites ou coutumières mais dictées par le possible ». C'était l'ambiance que l'entreprise Facebook s'évertuait à entretenir – du moins essayait-elle de s'en persuader.

Je suis partie après un déjeuner de courge farcie, quinoa, jus vert et agua fresca à la papaye, rééjectée dans la circulation et le soleil implacable, avec une affiche roulée représentant une clé anglaise barrée du slogan : « Rien chez Facebook n'est le problème d'un autre » et avec un badge accroché à mon tote bag : « La connectivité est-elle un droit de l'homme ? » J'ai attendu un bus sous le soleil lourd, synonyme de sécheresse, puis j'ai traversé pour chercher de l'ombre dans le Jack-in-the-Box où j'ai appelé un taxi.

La beauté de la science-fiction, c'est que ses auteurs n'avaient jamais eu à se préoccuper de savoir comment arriver dans le futur. Celui-ci était présenté comme un *fait accompli* et le processus complexe par lequel une société accepte de nouvelles configurations sociales n'avait pas besoin d'être expliqué. Vu du présent, il était plus facile de croire que le futur serait comme dans les *Jetson*, la série dans laquelle les familles n'ont pas changé d'un poil mais où le travail est délégué à des robots et à des appareils intelligents. Les mouvements sociaux des cinquante dernières années ont déjà rendu obsolète cette vision du futur. À tout le moins, les *Jetson* seraient un ménage percevant deux revenus.

J'avais passé la plus grande partie de ma vie à rechercher un décor dont les idéaux affichés ne camoufleraient pas des discours commerciaux à peine voilés, mais je ne l'avais trouvé qu'une poignée de fois, dans la dynamique toujours impermanente de groupes d'amis et à des moments particuliers, sous substances psychédéliques, dans le

désert, parfois dans l'écriture. J'avais voulu rechercher un principe de vie plus noble que la quête d'un simple contentement, poursuivre des expériences émotionnelles qui ne pouvaient pas être immédiatement transposées à une bande de jeunes dans une pub pour téléphone portable, même si cela me conduisait à creuser dans la laideur, à contracter une MST ou à lever mon T-shirt pour encourager quelqu'un à se branler sur Internet. Il n'y avait pas de place pour les belles robes et les listes de cadeaux dans la sexualité qui m'intéressait à cette époque. Et l'une des raisons pour lesquelles je voulais décrire l'amour libre consistait à révéler les expériences partagées de vies possibles en dehors d'un bonheur manufacturé qui s'achète et se vend.

L'Amérique respecte beaucoup l'avenir des objets mais moins celui des relations humaines. L'histoire de l'avant-garde sexuelle américaine est une longue liste de gens ridiculisés, emprisonnés ou soumis à des violences. Il est donc agaçant que s'étale l'orgueil des technologues, quand on sait que les gadgets ou les outils pratiques de télécommunication constituent l'aspect facile du futurisme, celui qui génère de l'argent. La vraie rupture, l'entaille profonde consisteraient à proposer un scénario qui n'aurait pas de sens pour nous la première fois qu'on l'entendrait, qui provoquerait trop de répugnance pour être montré dans une pub pour téléphone portable.

Expérimenter la sexualité, c'est avoir un corps qui recherche une sensation, un point, au loin, vers lequel avancer. On veut suivre ce corps dans un futur plus progressiste, on aimerait penser qu'il existe une intuition à laquelle se fier, mais le nombre de personnes que l'on rencontre en l'espace d'une vie est limité. Un ensemble de données reste un ensemble de données ; les engins volants ne sont que des carcasses d'acier et de coltan. Le futur est une histoire culturelle déconcertante et difficile à cerner.

Remerciements

Pour leur aide lors de la rédaction de ce livre, l'auteur aimerait remercier Mitzi Angel, Edward Orloff, Lorin Stein, Keith Gessen, Christian Lorentzen, Mark Lotto, Yaddo, The MacDowell Colony, The Millay Colony for the Arts, Lawrence Wilson et Rebekah Werth, Anna Lai, Tobias Bürger, Torsten Bender, Les et Ellen Hersh, Tao Lin, Jessica Wurst, Emily Brochin, le Power Broker Book Club, Chris Mancuso ainsi que Stephen, Leonard et Diana Witt.

Note sur l'auteur

Emily Witt écrit pour *The New Yorker*, *n + 1*, *The New York Times* et la *London Review of Books*. Elle a étudié à la Brown University, la Columbia University, à l'University of Cambridge et a été boursière du programme Fullbright au Mozambique. Elle a grandi à Minneapolis et vit à Brooklyn.